Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

EN VACANCES

HERBIN ET ROBUSCHI SUR LA COTE D'AZUR

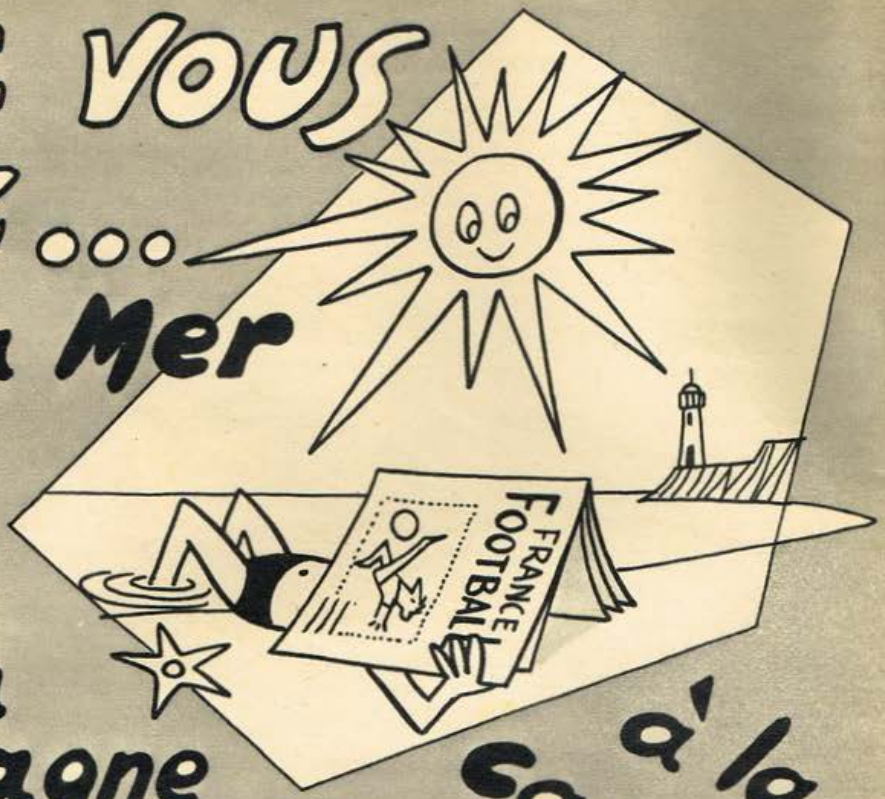
LE FOOTBALL FRANÇAIS CHERCHE FORTUNE !

NUMÉRO 31
AOUT 1962
1 NF 50

PHOTO ROLAND GOTA.

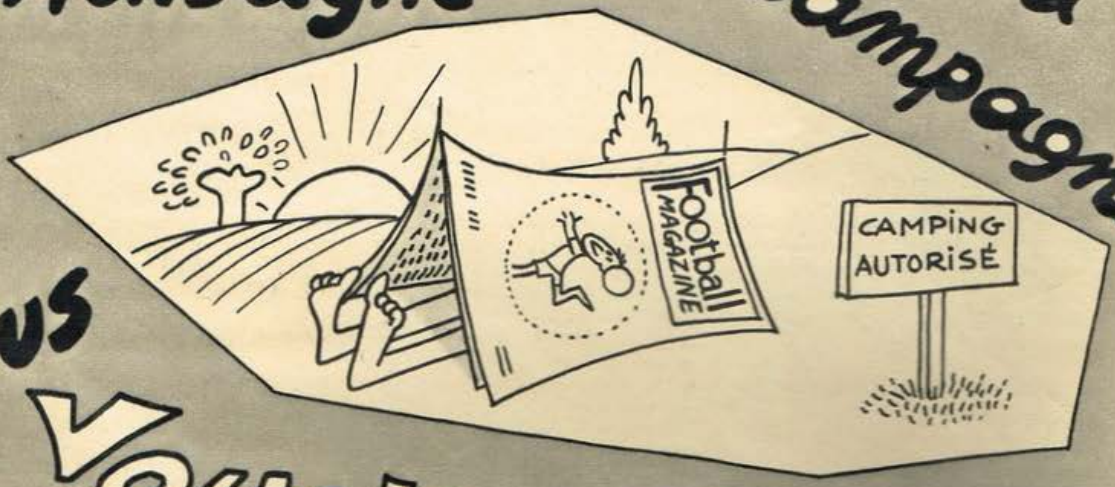
OÙ QUE VOUS SOYEZ...

à la Mer



à la Montagne

à la Campagne



ou chez Vous

VOUS LISEZ

TOUS LES 1er DU MOIS
Football MAGAZINE

TOUS LES 15 DU MOIS
Sport & Vie

TOUS LES MARDIS
FRANCE FOOTBALL

NOTRE COUVERTURE :

Retour au port... et au stade pour Herbin et Robuschi, et pour les footballeurs français qui terminent leurs vacances.
Photo Roland Gota

Football MAGAZINE
SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

SOMMAIRE N° 31. — AOUT 1962

LA MORT DU FOOTBALL

- Les hommes du mois, par J.-Ph. Réthacker, page 4
- Henri Guérin, nouveau patron du Club France, page 6
- La Coupe du monde, d'Adelardo à Zito, page 14
- Reims ou l'éternel retour, page 28
- Où va se fixer le « joueur en trop », page 30
- Le football français cherche fortune, page 34
- Tout le football du monde, page 44

J'AI un ami, grand voyageur, passionné de football, mais inquiet de nature, qui, chaque fois que je le rencontre, entre deux départs, me dit :

« Je reviens du Brésil, d'U.R.S.S. ou d'Australie, et je puis vous affirmer que le football est en déclin. Sa belle époque est terminée. Il a cessé de remuer profondément les foules. Il vit encore sur sa lancée, mais sa courbe est, maintenant, descendante. »

J'ai rencontré cet ami récemment. Il revenait du Chili, et il était presque triomphant :

« Que vous avais-je dit ? Maintenant, vous ne pouvez plus douter. Tout le monde est de mon avis pour reconnaître que cette Coupe du monde a été la plus médiocre que l'on ait vue. Vittorio Pozzo, Herrera, Di Stefano, Puskas, Winterbottom et Fatton ont dit ou écrit que le football était en train de sombrer. Allez, vous ne parviendrez pas, malgré vos paradoxes, à le ressusciter. »

J'AI eu beaucoup de mal à présenter les arguments de la défense.

« D'abord (lui ai-je dit), *vous ne me citez que des vaincus. Et des nostalgiques. Des hommes qui restent attachés à un certain football et qui ne consentent pas à le voir évoluer. La critique d'Herrera est celle qui me touche le plus, car elle vient d'un homme qui a fait le plus pour cette évolution. Mais je crois la critique d'H. H. trop engagée dans le temps et l'espace pour être objective. C'est la formule des Championnats du monde, c'est son organisation 1962 et ses « fils à la patte » qu'il condamne, et non pas le football moderne. Car ce serait se condamner lui-même.*

En fait (ajoutai-je), *ce que j'ai vu au Chili, je ne l'oublierai jamais. J'y ai vu, en un mois, le raccourci de ce football universel si riche et si irritant à la fois. J'y ai vu les pires excès, les pires outrances, à côté des actions les plus lumineuses. J'y ai vu le jeu collectif le plus strict aux prises avec les réussites individuelles les plus éclatantes. J'ai vu l'organisation tchèque et Masopust, la sérénité brésilienne et Garrincha, la logique chilienne et Rojas. Et, par-dessus tout cela, la volonté humaine, le réalisme humain, la force de caractère qui conduisent aux sommets, mais en même temps frôlent les précipices. Cette Coupe du monde s'est déroulée sous le signe de l'implacable. C'est pourquoi elle a été fatale aux Sivori, aux Yachine, aux Del Sol, à tous ceux qui se croient un peu en scène sur un terrain de football. Cette Coupe du monde n'était pas un spectacle, elle n'était pas du théâtre. elle était la vie. »*

SUR ma lancée, je n'ai pas eu de mal à trouver d'autres arguments en faveur de la santé profonde du football actuel.

Il était facile de parler de la Coupe d'Europe et des autres compétitions de clubs qui drainent des foules chaque saison plus considérables.

Facile de souligner l'énorme développement du football dans des continents nouveaux comme l'Afrique et l'Asie.

Facile enfin de montrer qu'en France même, où le football n'est guère brillant, on sent que quelque chose bouge dont nos clubs et nos dirigeants prennent conscience.

Le tort que nous aurions serait de nous en tenir à l'écume de la Coupe du monde, sans chercher à savoir ce qu'elle recouvre. Justement, le rôle d'une revue comme FOOTBALL MAGAZINE est d'analyser ce que l'on trouve sous l'écume.

JACQUES FERRAN.

NOS PHOTOS COULEURS

- H. Guérin, du Club France ..... p. 9
- Van Sam, Herbin et Sauvage : Tricolores d'aujourd'hui ..... p. 12
- La grande peine de Yachine ..... p. 21
- Amarildo le fer de lance ..... p. 24
- Toro et Zito face à face ..... p. 25
- Reims ou l'éternel retour ..... p. 28
- Taillandier en vacances ..... p. 37
- Les Roy d'Eden-Roc ..... p. 40

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95
FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 5,50 NF. — 1 AN : 10 NF.
ETRANGER : 6 MOIS : 7 NF. — 1 AN : 13 NF.
Prix du n° à l'étranger : Belgique : 20 FB ; Suisse : 2 FS ; Italie : 375 lires

Directeur de publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI ● Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER
Rédacteur en chef technique : Vieri ANDREINI

JUST FONTAINE

Un stylo ou un micro ?

COIFFE d'un sombrero, Just Fontaine est revenu des Amériques triste, maussade, hésitant, n'ayant d'abord qu'une hâte : rejoindre sa femme et son fils en Corse pour les quelques semaines de vacances qui lui permettront de réfléchir et de choisir son chemin d'homme.

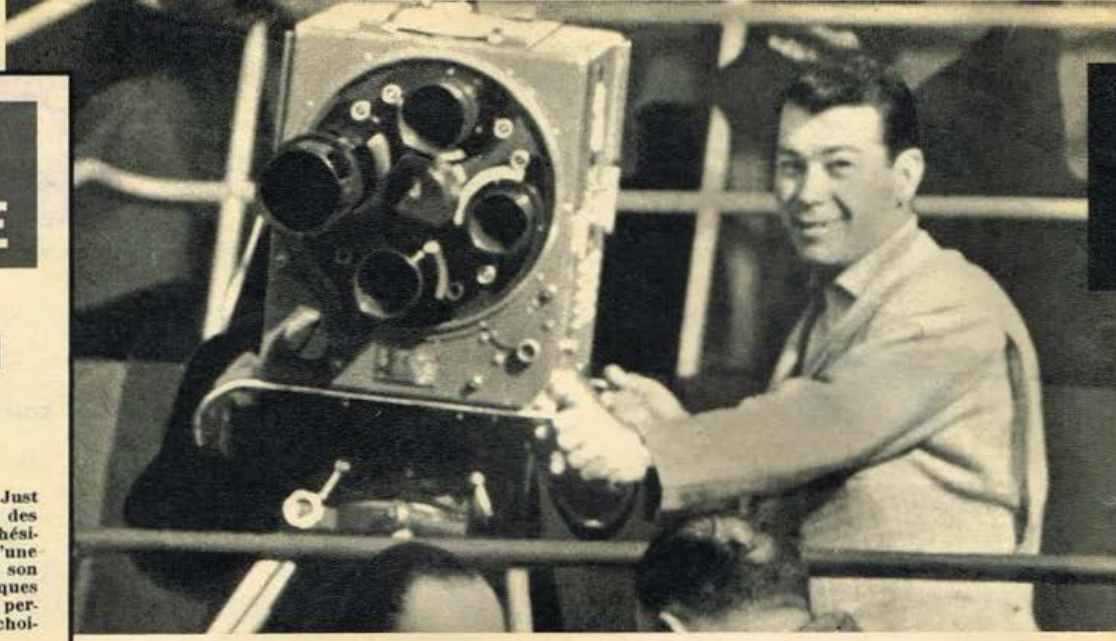
Pour Justo le footballeur, la route du bonheur s'est arrêtée quelque part, de l'autre côté de l'Atlantique. Depuis des mois déjà, Fontaine luttait comme un possédé, souffrait vaillamment pour combattre l'ankylose et la douleur que cette maudite cheville gauche bloquée lui procurait. Il ne voulait pas croire que le but ne s'ouvrirait plus devant lui. Il avait joué plusieurs matches amicaux. Mais en chaque occasion, le doute grandissait dans son esprit. Et puis ce fut le voyage aux Etats-Unis et le dernier match disputé à Mexico : « Un but ! Vous vous rendez compte, je n'ai marqué qu'un seul but au cours de cette tournée ! Que reste-t-il donc à Justo ? » Son orgueil de roi des buteurs et de magnifique combattant d'avant-poste n'a pu supporter ce calvaire...

« J'abandonne », a déclaré Fontaine qui entend ne plus faire pitié ! En chœur, M. Germain et les dirigeants rémois ont répondu : « C'est d'accord ! Merci Justo pour les services rendus. Nous informons l'assurance de ta décision. » Une assurance qui lorsqu'elle aura terminé son enquête, versera trente millions d'anciens francs au club champenois et quinze millions au joueur lui-même !

Je ne crois pas que M. Germain et Fontaine recevront le chèque sans éprouver un petit pincement au cœur...

Quant à son avenir, Justo ne l'a pas encore choisi de façon définitive : il aimerait rester dans le milieu du football avec un diplôme d'entraîneur ; mais le journalisme le tente beaucoup : « Parlé plutôt qu'écrit, dit-il. Car je ne suis pas fou. Je sais que c'est plus facile de tenir un micro que de manier un stylo. Plus facile et moins dangereux, moins lourd de conséquences. » En cela, Fontaine a raison...

Pour lui, une grande aventure commence. Et je ne peux m'empêcher de songer à la magnifique campagne suédoise de 1958, à la douce soirée de Goeteborg qui consacra son triomphe après France-Allemagne... Et aussi à la décision prise en 1959 de refuser une offre de transfert de Barcelone. C'est ce jour-là, peut-être, que Justo changea de chemin...



RAYMOND KAELBEL : la succession de Jonquet

AINSI peu à peu, Raymond Kaelbel se rapproche du pays alsacien où il est né il y a trente ans et où il finira probablement ses jours au coin d'un feu et d'un bon demi de bière, Ami Fritz des temps modernes.

Il s'était envolé de Strasbourg (dont il n'est pas originaire puisque sa ville natale est Colmar), jeune poulain aux courses folles, à la détente bondissante, au dynamisme jamais affaibli, au tempérament offensif endiablé. Avec son cheveu raide qui lui faisait comme une crête, avec ses jambes longues et osseuses, il ressemblait à un jeune coq en colère. La gloire nationale et internationale ne se fit pas faute de lui faire un clin d'œil. Alors Raymond Kaelbel quitta son Alsace pour le paradis monégasque du soleil, des yachts et des piscines de milliardaire.

Le cycle va être bouclé ! Après avoir ramassé en chemin la Coupe de France et le Championnat de France avec l'A.S. Monaco de cette Principauté qui l'avait adopté et adoré, après avoir été l'ami de S.A.S. Rainier III (son plus fidèle admirateur), après avoir porté une bonne trentaine de fois le maillot de l'équipe de France, après avoir effectué un stage au Havre sans pouvoir sauver le vieil H.A.C. de la descente en Division II, après avoir bourlingué et bagarré pendant dix ans, au moment même où la retraite lui tendait les bras, voilà Kaelbel devant la perspective d'une seconde carrière !

Comme ses grands amis Jean Wendling et Lucien Muller, il aurait pu entrer au Stade de Reims dès son départ de Strasbourg, mais les circonstances et les dirigeants ne le voulaient pas.

C'est donc à trente ans qu'il va devenir le patron d'une défense rémoise qui n'avait jamais pu se remettre du départ de Jonquet l'Empereur (...pour Strasbourg justement !). Kaelbel eut beaucoup de mal à retrouver sa fraîcheur physique à l'issue d'une Coupe de France 1960 qui l'obligea à puiser au fin fond de ses réserves physiques pour un tour d'honneur triomphal à Colombes. Il paya cher l'addition, l'ami Raymond.

Le tout est de savoir comment il va tenir le coup, au cours d'une saison qui risque d'être chargée et harassante pour le champion de France 1962. Pendant la tournée aux Amériques, Kaelbel fut, paraît-il, le meilleur joueur rémois avec Hidalgo. Attendons de lui qu'il durcisse enfin cette défense trop fragile. Prêté pour deux ans par les Havrais, Raymond entame une expérience passionnante dont on suivra avec grand intérêt le déroulement.

Après tout, il n'a que 30 ans, l'Alsacien ! A cet âge-là il y a encore du travail à faire et des lauriers à glaner pour un défenseur...

Kaelbel (à g.) et son ami Jonquet.

CES HOMMES QUI FONT L'ACTUALITÉ DU MOIS

PAR J.-PH. RETHACKER

PELÉ : le complexe chilien

LE Chili et les Chiliens ne portent décidément pas bonheur à Pelé. Pendant la Coupe du monde, le prodige brésilien avait été terrassé à Vina del Mar par la déchirure musculaire qu'il redoutait depuis longtemps et qui l'obligeait à rester souvent en dedans de son action. D'hésitation en hésitation, il n'avait pu jouer et remporter cette seconde finale à laquelle il aurait tant voulu participer.

Santos ne l'emmena pas ensuite en Europe, au Tournoi de Paris. Ce qui provoqua d'ailleurs la déception du Racing, du public parisien, en même temps que la défaite et la piteuse quatrième place du meilleur club brésilien. On pensa alors que les dirigeants de Santos voulaient réserver leur vedette numéro un pour la Coupe d'Amérique du Sud.

Et voilà que Pelé n'a pas joué non plus les deux matches de la grande compétition Amsud : la demi-finale qui s'est disputée en deux rencontres aller et retour, entre Santos et Universidad Catolica (Chili) s'est terminée sur la victoire du champion du Brésil, non sans difficulté d'ailleurs. A Santiago, Santos avait été tenu en échec (1-1) par les Chiliens. A Sao Paulo, c'est Zito qui obtint le but de la qualification (1-0) et le billet pour une finale sud-américaine qui opposera Santos au meilleur club uruguayen.

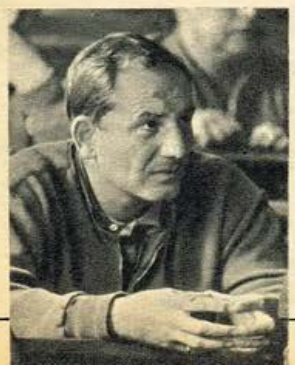
Le rêve des dirigeants de Santos est facile à deviner : retrouver Benfica pour cette finale

Intercontinentale que le Real a gagnée en 1960 et Penarol en 1961, les deux vainqueurs ayant été sacrés du même coup meilleur club du monde.

Il est probable que Pelé va tout mettre en œuvre pour participer à cet événement exceptionnel. Mais, au fait, Pelé a-t-il songé au nom du nouvel entraîneur de Benfica ?... Fernando Riera. Encore un Chilien qui va se trouver placé sur sa route !

GARDIEN : bon sens et école sochalienne

QUEL triomphe pour Chambéry en cette fin de saison ! C'est d'abord le Football Club qui remporte le titre de champion de France amateurs. C'est ensuite René Gardien (34 ans, Savoyard pur jus, gaucher 100 %, deux fois ailier gauche de l'équipe de France en 1953), qui enlève le titre très couru de major du stage d'entraîneurs 1962.



Depuis le temps où il était petit Lionceau sochalien sous la férule du bon Paul Wartel (son maître vénéré auquel il a dédié son titre), Gardien a perdu quelques cheveux et quelques illusions. Mais il a acquis un amour du football plus passionné, un bon sens, une connaissance des hommes et du jeu qui en ont fait un futur éducateur de grande classe. Ce qui frappe en lui, c'est sa simplicité, sa clarté de pensée, son réalisme.

Avec des gaillards comme lui, le football français reprendra très vite le dessus. Pour commencer, René Gardien va se faire la main chez les couteliers de Thiers en C.F.A. Bonne chance aux deux...

MINNE

La Résistex qui dribble irrésistible !

Faites comme tous les grands joueurs (en tête Di Stefano et Kopa, le joueur aux 100 millions) :

Adoptez la Résistex à fer à cheval porte-chance. Prodigieusement souple, elle est en box tanné à cœur ! Elle joue en souplesse et vous donne des ailes. Résistex, sort 200 paires-heures !

GRATUIT : Football, ma passion ! (digest) par L. Perpère. - Tout sur le dribble et la maîtrise du ballon. Contre 4 timbres à RESISTEX (FM)-Vitré (I.& V.)

ENFIN UN ENTRAINEUR NATIONAL
DANS LE FOOTBALL FRANÇAIS

HENRI GU

Henri Guérin fut un remarquable athlète (10" 8 au 100 mètres, 7 mètres en longueur) et son entraînement a toujours la rigueur de ses vertes années, que ce soit sur pist

DU MUSCLE POUR LE CLU

IL a toujours eu une âme d'enseignant. Cette vocation, ce goût des responsabilités lui conférèrent très vite une forte personnalité et le portèrent non moins rapidement à mener de front une carrière d'éducateur et de joueur professionnel bien avant de devenir l'entraîneur — et toujours l'éducateur bien sûr — que l'on estime tant aujourd'hui.

Les raisons qui incitèrent Henri Guérin à guider sa destinée dans ce sens ne sont pas compliquées. Venu au sport de très bonne heure, l'étudiant de la Tour d'Auvergne de Rennes trouva naturel, après avoir obtenu ses deux bacs, de s'orienter vers la carrière de moniteur d'éducation physique. Ainsi pourrait-il chausser les souliers à pointe ou taper dans un ballon quand bon lui semblerait et il s'efforcerait en même temps d'inculquer à ses pairs un peu de ses connaissances. Il faut vous dire que l'élève Guérin découvrit le football bien après l'athlétisme. C'était l'époque où les parents voyaient le jeu du ballon rond d'un œil assez hostile et le père d'Henri, qui était entrepreneur de travaux publics, consacrait ses dimanches à ses sorties familiales, si bien qu'Henri ne pouvait faire du sport qu'en semaine, au patronage.

Quand il vint au football, en 1937, le junior Guérin était déjà assez connu dans les sphères sportives. Un peu à la manière de Jesse Owens, l'idole de cette terre tourmentée, Henri était champion de Bretagne de saut et de sprint : il avait en effet franchi 7 mètres en longueur et couvert le 100 mètres en 10" 8. Sa progression avait été fantastique et il se montra tout aussi persévérant dès qu'il eut abordé le football : dix-huit mois après ses débuts, il était sélectionné de la Ligue de l'Ouest et il se souvient d'avoir eu alors comme adversaire direct — cela se passait en 1939 — un certain demi centre nommé Gautheroux, qui allait lui aussi s'occuper plus tard de l'équipe de France...

« Je cumulais, rappelle Henri. **Avec une belle inconscience, je faisais beaucoup de gym, car j'avais déjà décidé de passer mon diplôme de moniteur et j'avais à peine terminé que déjà j'étais**

Georges Verriest a profité de sa venue à l'I.N.S. pour féliciter Guérin de sa promotion et envisager avec lui la prochaine saison internationale.

UN REPORTAGE DE VICTOR SINET
PHOTOS ANDRÉ LECOQ ET RÉMY GIRON

ERIN :

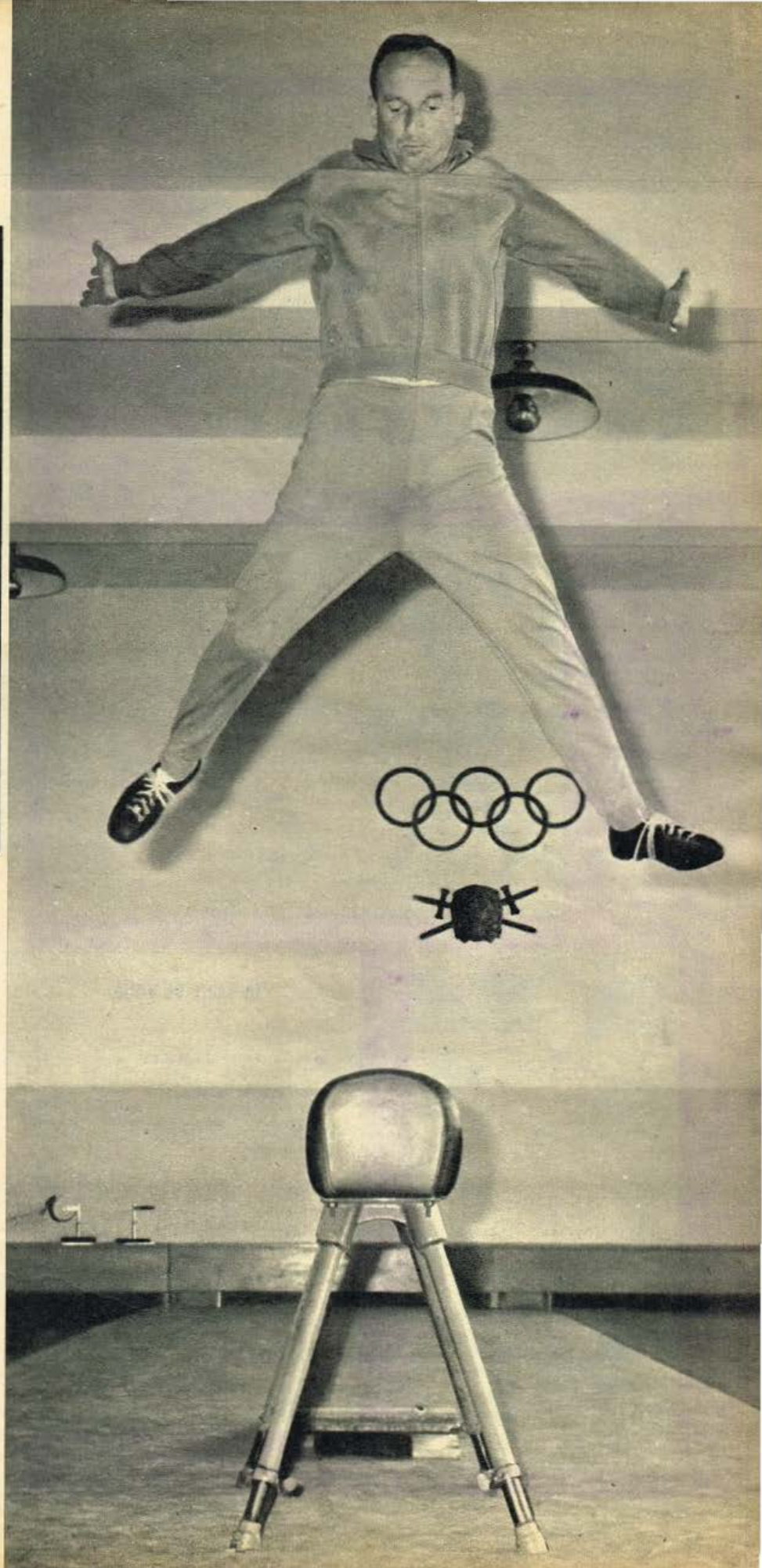
aux abdominaux, balle au pied ou au cheval d'arçon.

B FRANCE

sur une piste d'athlétisme ou sur un terrain de football, quand ce n'était pas sous un panneau de basket. De tout cela, j'ai gardé d'assez rudes traces et je n'ai d'ailleurs pas été étonné des graves conséquences physiques qui en ont résulté vingt ans après. »

IL REVIENT DE LOIN

Cela s'est passé pas plus tard que l'année dernière à pareille époque. Henri se préparait à suivre le stage de l'I.N.S. ouvert aux candidats entraîneurs et à tous les entraîneurs de France. Depuis 1947, il n'en avait pas raté un et il y tenait d'autant plus que cela lui permettrait de jeter les premières bases de sa nouvelle carrière à Saint-Etienne. C'est alors que l'accident se produisit : tant d'années d'efforts physiques avaient fini par agir sur son organisme et Henri fut terrassé par un tassement de vertèbres. On le croyait perdu pour le football et il voyait tout en noir. Mais sa vigoureuse constitution lui permit — non sans mal ni patience — de reprendre le dessus. Hélas, ce coup du sort entrava son action à Saint-Etienne — qui eut vite fait de le remercier sans égards — et aujourd'hui encore, il garde la conviction qu'il a raté de ce fait une belle occasion de réussir l'entreprise qu'il avait acceptée en coach convaincu de pouvoir abattre de la bonne besogne.



HENRI GUÉRIN : DU MUSCLE POUR LE CLUB FRANCE

LE JOUEUR

Au Stade Rennais avec Prouff et Artigas (ci-contre, marqué d'une flèche).

Au Stade Français avec Grillon (ci-contre).

Trois sélections en équipe de France (ci-dessous).

SA CARTE DE VISITE

- **IL EST NE** le 27 août 1921 à Montmirail (Marne).
- **IL A FAIT SES ETUDES** à Rennes de 1927 à 1940.
- **SES CLUBS SUCCESSIFS** : Tour d'Auvergne de Rennes, Rennes-Bretagne, Stade Rennais, Stade Français, Aix **comme joueur** ; Rennes et Saint-Etienne **comme entraîneur.**
- **IL A JOUE TROIS FOIS** en équipe de France, contre la Belgique (match nul 3-3), le 17 octobre 48 à Colombes (il remplaça Cuissard en cours de partie), contre la Suisse (victoire 4-2), le 4 juin 1949 à Colombes et contre l'Espagne (défaite 1-5) le 19 juin 1949 à Colombes.
- **IL A ETE ENTRAINEUR** de l'équipe de France militaire de 1950 à 1955 et des B et Espoirs depuis 1959.
- **IL N'A OBTENU** aucun titre comme joueur.
- **IL EST MARIE** à une Normande et a trois (grands) enfants : Annick (19 ans), Jean-Claude (15 ans) et Jean-Yves (13 ans).

Un tel malheur était de nature à ébranler l'éducateur sincère qu'est Guérin : diriger, enseigner, c'est en quelque sorte sa seconde nature et il n'a pas pour habitude d'accepter les échecs.

« J'AI TOUJOURS ÉTÉ UN LUTTEUR »

Effectivement, même sa carrière de joueur a été bâtie sur la ténacité. Quand il passa professionnel à l'époque des équipes fédérales — en 1944 — il devint tout de suite un des éléments prépondérants de Rennes-Bretagne et ses camarades, les Artigas, Jean Prouff, ou autres Bordié et Wossanger déjà connus avant guerre le tinrent vite pour un homme énergique et solide. Il faut dire aussi que le gaillard avait de l'étoffe et il fut d'ailleurs sélectionné trois fois en équipe de France :

« La première fois, c'était en 48, précise-t-il, **contre la Belgique. C'est ce jour-là qu'Anoul marqua un but mémorable. La dernière se situa en 49, devant l'Espagne à Colombes. Un sacré carton ! Malgré Grégoire, Vaast, Baratte et Hon, nous encaissions un 5-1 sans appel ! »**

Henri avait aussi connu par treize fois les honneurs de la sélection en équipe B.

« Et j'y étais tout aussi sensible, souligne-t-il. **Alors qu'aujourd'hui, j'en connais qui ont à peine conscience de jouer en A... »**

ATTACHÉ A LA BRETAGNE

C'est en 1951 que Guérin quitta Rennes pour Paris. Dans la capitale bretonne, il occupait un poste de moniteur d'E.P. depuis 1941, c'est-à-dire qu'il y avait rempli un double emploi — l'autre étant le football pro — depuis dix ans. Il aimait — et il aime toujours — Rennes pour y avoir passé toute sa jeunesse.

« Et pourtant, je ne suis Breton que par ma mère, confesse-t-il. **Je suis né en Champagne, à Montmirail, théâtre antique d'une fameuse victoire de Napoléon, et je n'en ai décampé qu'à l'âge de huit ans, en 1927, à destination de Rennes. »**

Mais Guérin devint vite un vrai Breton et il cache derrière son front haut et ses yeux clairs le tempérament et la volonté qui firent la force des Celtes, ses ancêtres maternels.

Pour mieux vous situer la force de caractère de Guérin, il n'est d'ailleurs que d'évoquer l'époque qui suivit son départ — comme joueur et moniteur — de Rennes. Henri passa au Stade Français (51-53), puis à Aix (53-55). Il était en même temps enseignant à l'I.N.S. Et savez-vous où il vivait ? A Rennes, toujours et encore.

« Quoi qu'il arrive, je resterai attaché à la Bretagne, sourit-il. **Mis à part mon passage à Saint-Etienne, je ne l'ai d'ailleurs jamais quittée. J'ai même une petite bicoque sur la Côte d'Emeraude, entre Cancale et Saint-Malo. Et à l'heure qu'il est, je vis toujours à Rennes ! »**

Après la pittoresque aventure aixoise — entachée malheureusement d'un lourd échec — il était certes revenu dans sa ville d'adoption. C'était en 1955 et il venait de mettre un terme à sa carrière de joueur. L'heure était venue pour lui d'enseigner aussi le football et il y avait belle lurette que Gabriel Hanot lui avait

LE NOUVEAU PATRON

Henri Guérin, entraîneur national français :
du travail, des joies
et des peines en perspective,
une tâche passionnante à accomplir,
un objectif à atteindre :
la Coupe du Monde 1966.

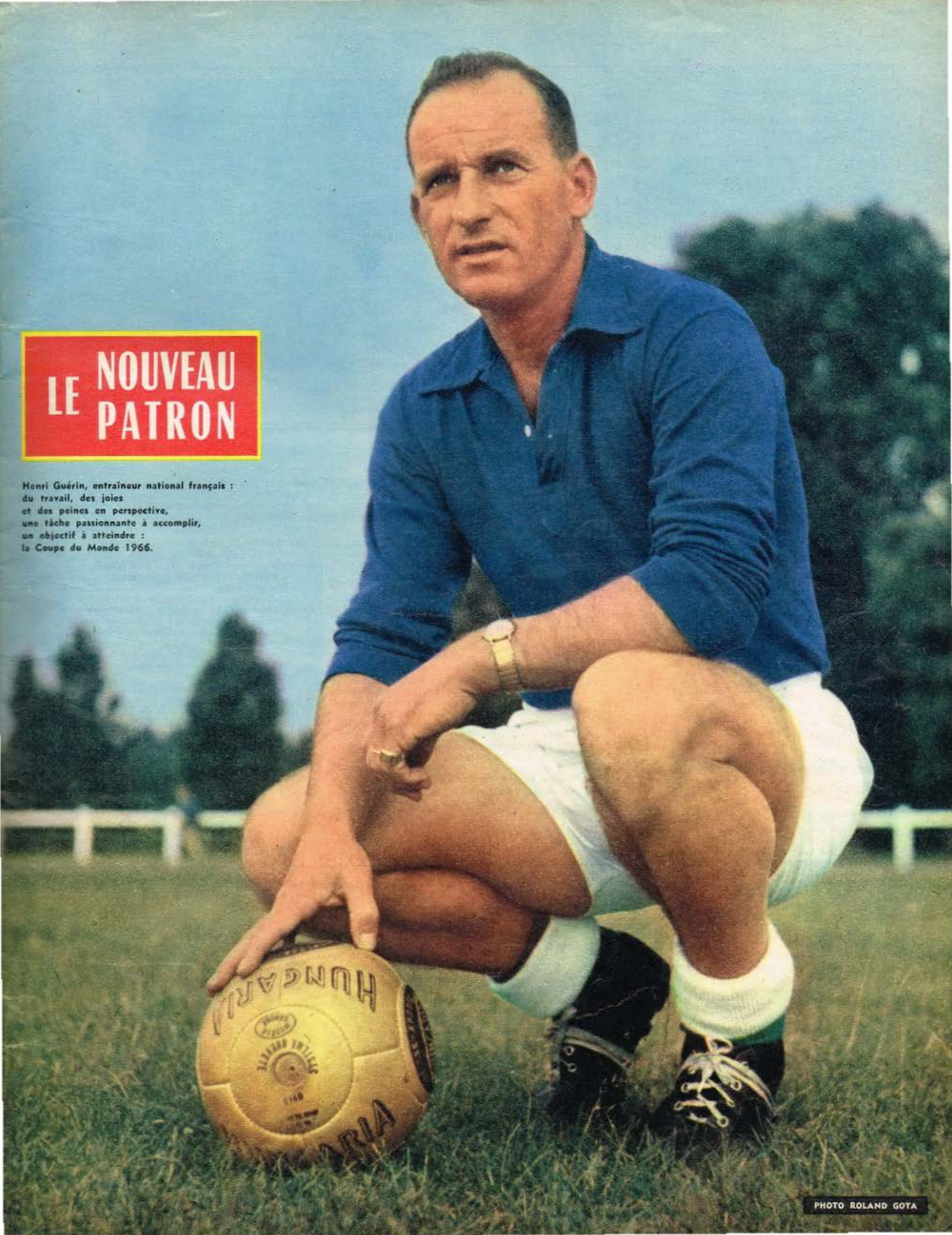


PHOTO ROLAND GOTA

remis son diplôme fédéral (depuis 1947 exactement). Henri, donc, avait accepté tout naturellement, le Stade Rennais, d'en prendre la direction technique.

« Je repris en même temps mes fonctions de moniteur pour toute la région de l'Ouest, dit-il. **C'était passionnant. »**

Henri avait déjà une grande expérience du poste d'entraîneur et aussi de sa mission d'Etat. Il avait enseigné l'éducation physique dès 1942 au C.R.E.P.S. de Rennes, puis à Vitré au service départemental et enfin à l'Académie avant de partir pour l'I.N.S. Et comme responsable d'équipe de football, il s'était fort bien tiré d'affaire avec la sélection militaire qu'il anima de 50 à 55. Tour à tour, Piantoni, Kopa, Ujlaki, Marcel, Colonna, Kaelbel, Bruey, Lerond et beaucoup d'autres s'étaient trouvés placés sous sa coupe.

DOUZE ANS AVEC LES TRICOLORES

Sept ans après le début de sa seconde expérience rennaise — il en fut le mentor de 55 à 61 — Henri Guérin vit donc toujours à Rennes. Mais ses titres ont changé : il est redevenu conseiller technique régional — dépendant du haut-commissariat aux Sports — à l'I.N.S. et il n'est plus un entraîneur comme les autres : Henri Guérin, en effet, est appelé à être le coach dûment appointé de l'équipe de France :

« Avec les militaires entre 50 et 55, puis avec les Espoirs et les B dont je suis le responsable depuis trois saisons, on peut dire que je suis depuis douze ans dans le circuit tricolore, observe-t-il. **Pour ce qui est de Rennes, où je vis encore, c'est maintenant une simple question d'appartement. Sans doute y resterai-je encore un an. C'est du moins ce que l'on m'a laissé entendre. A l'I.N.S., je suis comme chez moi : je rappelle que j'y ai travaillé pendant huit ans. Quant à l'équipe de France... »**

HENRI GUERIN : DU MUSCLE POUR LE CLUB FRANCE

Nous y voilà ! Maintenant que vous connaissez davantage le successeur d'Albert Batteux, vous allez connaître aussi ses points de vue, ses ambitions et ses intentions. Car Henri, en Breton (même d'adoption) qui se respecte, n'acceptera pas cette mission pour jouer simplement les comparses. Mais écoutons-le plutôt

« La Fédération éprouvait de plus en plus de difficultés pour attacher des entraîneurs de club à l'équipe de France. De son côté, Georges Verriest désirait un entraîneur qui soit, comme lui, un homme pensant uniquement équipe de France. Je crois que c'est déjà un bon point d'acquis pour le plus grand bien de notre corporation. »

Cette fonction nouvelle, que tous les adeptes du football ont accueillie avec satisfaction, passionne également l'intéressé n° 1 :

« Je sais bien, dit Guérin, **qu'il me reste à surmonter de rudes obstacles, à faire face au scepticisme des uns et aux sarcasmes des autres. Mais du moment que j'ai la confiance de Georges Verriest et celle de mes collègues, je partirai confiant. »**

UN NOUVEL ÉTAT D'ESPRIT

Comment le nouveau coach tricolore envisage-t-il l'affaire ? Guérin, qui sait faire acte d'autorité quand il le faut, reste un garçon modéré, réfléchi et presque timide quand il s'agit de prendre position d'entrée :

« Il est encore trop tôt pour tirer des traites sur l'avenir, constate-t-il, **et vous devez vous douter que les contours de ma tâche ne sont pas encore bien définis. Néanmoins,** poursuit-il, **je tiens en tout premier lieu à avoir une longue entrevue avec mon ami Albert Batteux, dont on ne contera jamais assez le mérite. J'estime en effet que Bébert a fait durant sept ans de l'excellente besogne et j'ai besoin de ses conseils. Pour le reste, nous verrons avec Georges Verriest qui est un homme qui connaît le football et qui sait ce que parler veut dire. »**

Henri a déjà rempli un carnet de notes à l'intention de l'équipe de France. Certes, il s'accorde un bon mois avant de passer aux actes, mais déjà beaucoup d'idées ou d'initiatives ont germé dans son esprit. Voici ce qu'il dira en substance à Verriest et aux dirigeants de la F.F.F. :

« Il faut tirer un grand trait sur le passé, c'est-à-dire créer un nouvel état d'esprit. Nous devrons nous tourner franchement vers l'avenir, sans tenir compte des épreuves immédiates. L'essentiel est de préparer l'avenir et plus précisément la Coupe du Monde 1966. Ça ne sera peut-être pas tout de suite rentable, mais avec de la foi, de la bonne volonté et du travail efficace à tous les échelons, nous devrons aboutir à un résultat.

Compte tenu de la valeur de notre réservoir, il faudra penser en tout premier lieu à une organisation de jeu basée sur des principes valables (le 4-2-4 par exemple). Et il faudra s'y accrocher, tout au moins un certain temps.

Dans notre esprit, il sera nécessaire aussi de dresser par avance une liste de possibles par catégorie (A, B et Espoirs), inscrire pour chacune une trentaine de noms. Il conviendra également de ne pas hésiter à renouveler certaines expérien-

DES MILITAIRES A L'EQUIPE A

La carrière d'entraîneur d'Henri Guérin débuta avec l'équipe de l'armée et la promotion Piantoni (photo n° 1). L'ex-joueur rennais revint ensuite à son club d'origine pour y gravir un échelon et s'y distinguer comme meneur d'hommes (photo n° 2 avec Cuissard). Ce fut ensuite le court passage à Saint-Etienne où il fit l'unanimité auprès de ses joueurs (photo n° 3). C'est maintenant l'équipe de France A qu'il avait entraînée une fois par intérim pour Espagne - France, à Madrid, en avril 1961 (photo n° 4, en discussion avec Albert Batteux et Georges Verriest).

ILS ONT MARQUÉ L'EQUIPE DE FRANCE

Aussitôt après la dernière guerre, l'équipe de France connut un certain nombre d'entraîneurs, Roessler et Delfour entre autres. Le plus marquant fut cependant Helenio Herrera (photo n° 1 avant France-Portugal en 1947), qui imposa sa personnalité à la tête de la sélection. Mais c'est seulement à partir de 1950 que le poste d'entraîneur d'équipe A obtint sa stabilité. Ce fut tout d'abord Pierre Pibarot de 1950 à 1954 (photo n° 2) qui rénova la fonction et fit un excellent travail. Jules Bigot (photo n° 3) lui succéda pendant quelques mois avant de démissionner et de laisser la place à Albert Batteux (photo n° 4), qui connut tous les honneurs au cours de son règne de sept ans. L'équipe de France remporta avec lui de retentissants succès sur l'Angleterre, l'U.R.S.S., l'Ecosse, l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne et s'éleva à un sommet jamais atteint par elle en Coupe du monde en 1958.

ces qui n'auraient pas été rentables au début. C'est surtout à propos des jeunes que je dis cela.

Naturellement, je compte sur le concours de tous mes collègues pour travailler dans les meilleures conditions. Il leur appartiendra, et ils sont entièrement d'accord, de me signaler les hommes en forme et les talents en herbe. J'ajouterai que j'estime tout aussi utile un rapprochement avec la presse. Les journalistes ont souvent de bonnes idées et je m'efforcerai d'avoir de fréquents contacts avec eux. »

Henri Guérin considère également comme un devoir l'épanouissement des stages. Il s'en ouvrira longuement et tâchera d'en faire accepter le principe :

« Pour dégager une élite, il faut des stages de perfectionnement, dit-il. Je viens d'assister, avec Lucien Jasseron, au stage international d'Hennef (près de Cologne) et nous avons été sidérés par la méthode allemande. Certes, il n'est pas question de faire aussi bien qu'outre-Rhin où l'écolier est suivi et poussé dès son plus jeune âge par les instituteurs (qui ont des notions de footballeur) et qui, s'il a des dons, est vite signalé en haut lieu où on poursuit son éducation. Nos moyens et nos statuts n'ont rien de comparable avec ceux des Allemands, mais il serait bon, je crois, d'instituer des rassemblements, des stages régionaux à l'exemple du stage Gillette. Un gosse de 15 ans, qui a des qualités, ne peut persévérer que s'il est pris en main. S'il n'est pas déniché, il n'insiste pas. Ces stages pour les jeunes serviraient donc à repérer de nouveaux sujets et à les perfectionner. »

LE GOUT DE L'EFFORT

Un autre point — délicat — sera soigneusement étudié par le nouvel entraîneur national :

« Je l'ai déjà dit, confie-t-il, certains joueurs n'ont pas suffisamment conscience de la sélection. Ils y sont certes sensibles, mais ne prennent pas pour autant leurs responsabilités. C'est un détail pourtant capital et j'entends tout faire pour y remédier. Tel joueur qui n'a pas toujours su tremper son maillot sera confessé, encouragé avant même qu'il ne soit sélectionné. Il faut mettre ces gars-là dans l'ambiance, leur donner le goût de l'effort. Pour cela, je compte également sur le travail des entraîneurs de clubs qui ont compris que le football moderne ne saurait évoluer sans un moral de fer et un engagement total.

Certes, il faut tabler d'abord sur le talent. Mais j'estime précisément que le talent, ce n'est pas seulement l'habileté, mais aussi l'esprit de lutte individuel, le désir de vaincre, la confiance faite à la collectivité. Tenez, un Robuschi, par exemple, n'est peut-être pas un élément de grande classe, mais il a un tel tempérament de lutteur qu'il est capable des plus beaux exploits. »

Naturellement, Henri Guérin ne s'en tiendra pas à ce travail en profondeur qui lui ouvre déjà pas mal de perspectives. Il verra le plus de matches possibles, aura ses antennes partout et il se rendra également à l'étranger, non seulement pour y juger d'éventuels adversaires, mais pour étudier les méthodes en application dans les autres pays et en instruire le nôtre.

Ainsi entend-il mener sa mission.

« Si on me fait confiance, conclut-il, je ne veux pas être qu'une sorte de « Monsieur Loyal » qui prépare et présente le spectacle. »

Faisons-lui donc confiance, volontiers...

A LA CONQUETE DE L'ANGLETERRE

Guy Van Sam, Robert Herbin et Paul Sauvage (de g. à dr.) replaceront peut-être l'équipe de France sur la bonne voie. La Coupe d'Europe des Nations (premier adversaire : l'Angleterre) sera-t-elle une première étape, avant la Coupe du Monde qui aura lieu justement... en Angleterre ?

PHOTO ANDRE LECOQ.

FRANCE ANNÉE ZÉRO

AVEC des ambitions nouvelles, des joueurs qui rêvent de retrouver leur prestige (Kopa, Piantoni), et d'autres qui entendent faire une brillante carrière internationale (Herbin, Sauvage, Piumi), l'équipe de France prend un nouveau départ.

Au cours de cette saison du renouveau, les Tricolores vont faire leur rentrée dans cette Coupe d'Europe des Nations qui nous rappelle de bien mauvais souvenirs (1960 : France-Yougoslavie et France-Tchécoslovaquie). Ce sera le départ d'une course qui dans quatre ans nous mènera, espérons-le, jusqu'en Angleterre pour la Coupe du monde 1966.

ATTENTION A CE BOBBY !

ANGLETERRE-FRANCE A LONDRES
(OCTOBRE)

Bobby Charlton s'est avéré le meilleur joueur anglais au Chili. Il sera sans doute le plus redoutable adversaire de la défense française en Coupe d'Europe des Nations. C'est un ailier gauche peu orthodoxe, plus dangereux par ses contre-pieds et ses tirs de gaucher que par ses débordements et sa vitesse de course.

HUIT ANS APRÈS

ALLEMAGNE-FRANCE A STUTTGART
(24 OCTOBRE)

Il y a huit ans (octobre 1954), au terme d'une Coupe du monde très décevante, le football français repartait de zéro. Grâce à Jacques Foix, l'équipe de France remporta alors un brillant succès sur le champion du monde. Dans la formation allemande, débutait un jeune avant centre Uwe Seeler. Ce dernier sera encore l'ennemi public numéro un des Tricolores, à Stuttgart. Huit ans après...

LES DUETTISTES MAGYARS

FRANCE-HONGRIE A COLOMBES
(11 NOVEMBRE)

C'est encore le tandem des enfants prodiges magyars, Gorocs (à gauche) et Albert qui constituent la force de l'équipe hongroise. Ce sont encore ces deux garçons qui seront les atouts maîtres de la Hongrie le 11 novembre à Colombes. Une Hongrie rajeunie et qu'on n'a pas revue à Paris depuis 1957, depuis l'époque des Kocsis et Boszik.

FAUTE DE GREAVES...

FRANCE-ANGLETERRE A PARIS
(MARS)

Autre personnalité de l'équipe d'Angleterre : Jimmy Greaves qui a fait un stage à Milan mais qui n'y a pas trouvé le brin de fantaisie indispensable. Greaves de Tottenham n'a jamais retrouvé la grande forme et surtout l'efficacité qui en avait fait, avant son départ pour l'Italie, l'un des grands espoirs du football anglais. Un espoir qui joua même contre la France à Lyon il y a deux ans.

LES GARS D'ELEK

HOLLANDE-FRANCE EN HOLLANDE
(17 AVRIL)

Voilà un match au cours duquel les Tricolores vont sans doute passer un mauvais quart d'heure. Car les Hollandais d'Elek Schwartz — notre compatriote (notre photo) ancien entraîneur de Cannes et du Havre — sont très difficiles à manipuler devant leur public. Nous ne les avons pas rencontrés depuis décembre 1950.

UN CHAMPION DU MONDE A PARIS

FRANCE-BRESIL A COLOMBES
(28 AVRIL)

Depuis 1958, et le match mémorable de Stockholm, le temps s'est écoulé. La France a perdu ses vedettes, et son standing de troisième nation du football mondial. Le Brésil a conservé ses joueurs et son trophée. Cependant il viendra peut-être à Paris avec une formation rajeunie. Mais sans doute avec Pelé qui à lui seul peut gagner un match et déplacer 60.000 personnes à Colombes.

D'ADELARDO

De gauche à dr. : Carbajal le Mexicain aux cent combats, Del Sol l'Espagnol au transfert raté, Di Stefano l'Arlésienne de Vina del Mar,

LES HEROS DU MUN

ADELARDO : LE BUT QUI FIT VACILLER LE BRESIL

Rodriguez Adelardo, nº 18, était sans doute le moins connu des sélectionnés espagnols pour la Coupe du monde. Il était le remplaçant d'un remplaçant, très loin derrière Suarez, Del Sol, Peiro, Martinez.

Mais quand Herrera eut épuisé toutes ses cartouches et quand il eut décidé de jouer, devant le Brésil, la carte de la jeunesse et de l'abnégation, Suarez et Del Sol disparurent et l'on connut Adelardo.

Vingt-trois ans, de taille moyenne, mince, vif, adroit, Adelardo, joueur précieux, mais assez obscur, de l'Atletico Madrid, fut tout de suite à l'aise dans ce match Espagne - Brésil, comme s'il l'avait attendu depuis toujours. Il avait la charge de s'opposer aux mouvements de Zito, mais aussi d'attaquer chaque fois que l'occasion se présentait. Il y réussit si bien qu'il fut l'auteur, à la 35e minute, après un remarquable travail de Puskas, d'un but qui pouvait, à lui seul, inverser le cours de la Coupe du monde.

Adelardo, d'un seul coup, a gagné la célébrité. Mais, maintenant, que va-t-il en faire ?

ALBERT : LES BUTS DES AUTRES

Que manque-t-il à Florian Albert pour être le meilleur avant centre européen ?

Il possède une technique remarquable et surtout un sens du but aussi aiguisé que celui de Puskas.

Il est d'une grande lucidité, comparable à celle d'Hidegkuti. Déjà, malgré son jeune âge (22 ans), il consigne ses réflexions sur le football et a écrit récemment un intéressant article sur le jeu de l'avant centre dans le football moderne.

Albert, cependant, ne parvient pas à construire avec assez d'opiniâtreté. Il reste un merveilleux opportuniste pour qui les autres travaillent. Il s'est classé, avec 4 buts, en tête des buteurs de la 7e Coupe du monde. Mais on rêve toujours, pour de pareils footballeurs, de plus hautes destinées.

ALTAFINI : EN SUD-AMERICAIN

Altafini, dit Mazzola, avait été champion du monde 1958 avec le Brésil. Altafini est resté en rade au Chili, avec l'Italie, après des huitièmes de finale bien décevants. Bon comme toute la squadra devant l'Allemagne au premier match, il eut un comportement assez curieux au second contre le Chili. Dans la bagarre générale, l'avant centre du Milan A.C. resta impassible, comme s'il voulait prouver à la foule chilienne, donc sud - américaine, qu'il n'était pas tout à fait Italien. Quant à son rendement... disons qu'il sera sûrement bien meilleur en Coupe d'Europe des Clubs avec Milan.

EMILIO ALVAREZ : UNE PANTHERE NOIRE

Il fut le meilleur joueur d'Arica avec Sekularac. Cela situe la valeur de l'Uruguayen, homme de base de son équipe. Alvarez est ce qu'on peut trouver de mieux comme équipier tant sa rapidité et sa précision dans les passes sont étonnantes. Il n'est même pas exagéré de prétendre que c'est grâce à sa très grande classe que l'Uruguay a pu faire illusion. Athlète redoutable et cependant d'une très grande correction, Emilio Alvarez est quasi infranchissable en défense et très précieux en attaque, car il redonne immédiatement la balle à un homme démarqué qu'il sait toujours trouver. Par la qualité et la sobriété de son jeu, Emilio Alvarez mérite tous les éloges sans aucune restriction. Le grand noir du « Nacional » a été sans conteste une des grandes vedettes de cette Coupe du monde bien que son équipe n'ait joué qu'un rôle de comparse.

AMARILDO : LE DEMON CARIOCA

Amarildo s'appelle de son vrai nom Tavarès da Silveira. La 7e Coupe du monde a révélé ce gamin de 23 ans aux cheveux bouclés et au visage d'ange... insupportable, qui est l'enfant chéri des Cariocas et le rival nº 1 de Pelé dans le cœur des foules brésiliennes. Amarildo était arrivé au Chili en simple réserviste, déçu de ne pas être retenu à un poste d'ailier gauche titulaire, qui ne lui aurait d'ailleurs pas parfaitement convenu. Car il a besoin d'espace et d'air , c'est-à-dire qu'il est un joueur du centre d'attaque. Mais il repartit du Chili auréolé d'une gloire toute fraîche, toute neuve et toute dorée. La blessure de Pelé au cours du second match contre la Tchécoslovaquie fit d'Amarildo l'un des deux avants centre brésiliens contre l'Espagne. Et c'est lui, justement, le meilleur buteur du Championnat de Rio, qui allait sauver le Brésil en trompant deux fois la défense ibérique. C'est lui qui allait ensuite conserver le titre au cham

A Z ITO DIAL 62

LES envoyés spéciaux de Football Magazine au Chili, JACQUES FERRAN, J.-PH. RETHACKER et ROBERT VERGNE vous présentent dans cette revue les héros de la septième Coupe du monde. Héros heureux, mais aussi héros malheureux. Grâce à cette galerie des portraits, vous revivrez par l'anecdote amusante ou émouvante toute l'histoire d'une épreuve qui passionna le monde entier. Vous saurez également tout sur toutes les grandes vedettes du football mondial.

Elsener le jeune premier suisse, Eschmann le grand malchanceux de Santiago, Fahrian l'espoir d'Herberger, Greaves l'Anglais sans cervelle.

PAR J. FERRAN, J.-PH. RETHACKER ET R. VERGNE

pion du monde, pendant la finale contre les Tchèques, qu'il domina de sa jeunesse audacieuse et dynamique. Ne marqua-t-il pas le premier but, amenant le second ?

Grand espoir du football mondial, Amarildo n'a sans doute pas fini de hurler comme un possédé sa joie de jouer et de marquer. Car cet extraordinaire comédien gesticule, lance ses poings en l'air et crie comme un démon lorsqu'il marque un but.

ARMFIELD : UN ARRIERE QUI ATTAQUE

Jimmy Armfield fut, à tout coup, le meilleur défenseur anglais. Grand et solide, l'arrière de Blackpool n'a pas la raideur qui caractérise les défenseurs britanniques. Il est souple, avisé, tranquille et il préfère, lorsqu'il a le ballon, regarder autour de lui pour amorcer une contre-attaque plutôt que de frapper fort et aveuglément dans la balle.

Il adore également se porter lui-même à l'attaque. Il fait partie des arrières qui n'ont pas hésité à effectuer des raids profonds et dangereux dans le camp ennemi pendant la Coupe du monde.

Contre l'Argentine, notamment, Armfield se porta en avant, balle au pied, alors que l'Angleterre ne menait que par un but à zéro, et, débordant toute la défense, tira puissamment contre le poteau gauche. La balle, mal renvoyée, fut reprise par Charlton qui marqua le deuxième but, définitif, en faveur de l'Angleterre.

ASTON : UN SIFFLET MALADROIT

Avec sa longue figure en lame de couteau, ses oreilles d'éléphant en colère et ses jambes de Don Quichotte, M. Aston, meilleur arbitre anglais, a été l'un des héros malheureux de cette Coupe du monde chilienne. Il fut surtout victime de son manque d'autorité et... de la maladresse de deux journalistes italiens en mal de copie sensationnelle, présentant le Chili comme un nid à taudis et à prostituées. M. Aston fut victime de l'ambiance malsaine qui entoura le match Italie - Chili, au cours duquel la squadra n° 2 perdit le contrôle de ses nerfs ; et les Chiliens (joueurs et spectateurs) profitèrent de la situation pour exciter et provoquer des adversaires plus maladroits que méchants. M. Aston alla jusqu'à refuser d'expulser l'ailier gauche chilien Leonel Sanchez qui, sous ses yeux, décocha un coup de poing à David. Ces graves erreurs condamnèrent M. Aston, qui ne revint plus au centre d'un terrain et qui a sans doute perdu tout crédit sur le plan international, malgré toute l'aide que pourra lui apporter son compatriote, le président de la F.I.F.A., Sir Stanley Rous.

BUFFON : LE MECONTENT

Il n'était pas content du tout le beau Lorenzo, à l'issue d'Italie-Chili qu'il n'avait pas joué. Il n'était pas content et il le dit bien haut : « Pourquoi les responsables n'ont-ils pas conservé l'équipe qui avait si bien résisté aux Allemands ? Nous aurions, nous, conservé notre sang-froid et peut-être assuré la qualification en battant le Chili. » Ainsi se termina peut-être à Santiago la carrière internationale de Buffon, footballeur malchanceux, mais si correct.

CARBAJAL : LA BONNE PRIERE

Antonio Carbajal crut que le bon Dieu s'était trompé. En effet, le jour où il avait trente-trois ans, son équipe, le Mexique, rencontrait la Tchécoslovaquie en Coupe du monde. C'était le dernier match du Mexique au Chili. Carbajal, le gardien de but, n'avait jamais pu gagner un seul match de Coupe du monde, ni en 1950, ni en 1954, ni en 1958.

Alors, cette fois, il y croyait. Avant le coup d'envoi, il avait reçu des cadeaux d'anniversaire offerts par un joueur tchécoslovaque et par un ouvrier de Vina del Mar. Cela lui avait fait plaisir. Puis, tandis que le coup d'envoi se préparait, il avait traversé le terrain et s'était mis en prière, comme il avait l'habitude de le faire avant chaque rencontre. Personne, dans le stade, ne songeait à sourire. Carbajal n'avait jamais prié avec autant de ferveur. Il avait tellement envie de gagner enfin un match !

Or, comme il finissait à peine de se recueillir, il vit les Tchécoslovaques se précipiter vers son but. Il quitta le poteau gauche et courut vers le poteau droit. Mais il était trop tard. Le ballon était déjà au fond des filets.

Carbajal crut que le bon Dieu s'était trompé, ou bien qu'il s'était montré lui-même trop orgueilleux. Alors, il s'appliqua, se battit, arrêta tous les tirs tchécoslovaques. Et quand le Mexique eut gagné son match par 3 buts à 1, Carbajal se sentit heureux comme il ne l'avait jamais été.

CHARLTON : CINQ ETOILES

Blond, athlétique, plutôt petit, vif et extrêmement adroit, Bobby Charlton fut l'attaquant anglais le plus en vue au cours de la 7e Coupe du monde.

Il fut toujours égal à lui-même, face à la Hongrie (5 étoiles), à l'Argentine (5 étoiles), à la Bulgarie (5 étoiles) et, en quart de finale, face au Brésil (4 étoiles).

L'ailier de Manchester United a le défaut de vouloir trop percer par lui-même. Son jeu est assez monotone. Mais ses dribbles en pleine course et ses tirs firent merveille.

Il est étonnant que Charlton, qui est bien supérieur à Greaves, à Hitchens ou à Jones, ne reçoive aucune offre des clubs italiens. Il semble qu'il y réussirait aussi bien qu'un Hamrin, par exemple.

LUIS CUBILLA : L'ENFANT TERRIBLE

L'aîné des Cubilla est un enfant terrible du football uruguayen ; il passe pour avoir assez mauvais caractère, mais son crochet en pleine course généralement suivi d'un tir très puissant le font tout de suite remarquer. Il n'a certes pas que des qualités, ses défauts étant ceux du football uruguayen qui continue de vivre dans le culte de l'exploit individuel. Néanmoins, Luis Cubilla serait très « récupérable » s'il était nanti d'un bon pédagogue capable de lui faire comprendre combien ses qualités pourraient être très précieuses si elles étaient mises au service de la collectivité.

DAVID : VICTIME DU GOLIATH CHILIEN

Plaignez le pauvre David (de Milan) qui s'est trouvé tout à coup, pendant Chili-Italie, seul contre le Goliath d'un stade national de Santiago tremblant et hurlant de colère contre lui. Pauvre David qui perdit ses nerfs — comme tous ses amis transalpins — et eut le tort de vouloir se faire justice lui-même devant Leonel Sanchez. Pauvre David qui fut expulsé du terrain et gardera un bien mauvais souvenir de Santiago et du Chili.

DEL AGUILA : LE TEINTURIER VOLANT

Herrera l'avait déjà remarqué au cours des deux matches du Mexique contre le Brésil et l'Espagne, et il en parlait sur un ton admiratif. Mais Alfredo Del Aguila ne s'exprima complètement, au point d'éclipser tous les autres joueurs, qu'au cours du match Tchécoslovaquie-Mexique.

Agé de 26 ans, brun de poil et de peau, de taille moyenne, Del Aguila, teinturier à Toluca, est un ailier exceptionnellement doué. Perpétuellement en mouvement, il se replie profondément pour « appeler » la balle et attaque aussi bien par le centre que par l'aile. En possession du ballon, il se précipite en avant et varie constamment son jeu, pratiquant avec le même bonheur le dribble court, le une-deux et le tir.

Contre la Tchécoslovaquie, il marqua le deuxième but mexicain après avoir récupéré une balle perdue par Masopust et avoir dribblé en vitesse trois défenseurs. Son tir du gauche fut si précis et si soudain qu'il se ficha entre le poteau gauche et Schroiff. Ce fut un des grands exploits individuels de la 7e Coupe du monde.

DEL SOL : CHATEAUX EN ESPAGNE

Un mois avant le départ pour le Chili, le joueur madrilène Luis Del Sol était le footballeur le plus heureux d'Europe. Il allait jouer, et sans doute gagner, la Coupe d'Europe, à Amsterdam. Il allait disputer la Coupe du monde, et sans doute y briller. Il apprenait enfin que son transfert du Real au Torino était une affaire faite. C'était le plus gros transfert de tous les temps, et il devenait un des joueurs les plus riches d'Europe.

Or Del Sol perdit, en même temps que le Real, la finale de la Coupe d'Europe. Au Chili, non seulement il ne brilla guère, mais Herrera préféra laisser Del Sol sur le banc des remplaçants pour le match décisif Espagne - Brésil. Enfin, le contrat qui attachait Del Sol à Turin fut dénoncé, en pleine Coupe du monde, par le président du club italien, M. Filippone. Del Sol apprit la nouvelle dans l'avion qui ramenait l'équipe espagnole à Madrid. Le Real encaissait le dédit de 4 millions de pesetas prévu par contrat, mais Del Sol voyait s'écrouler le dernier de ses trois châteaux en Espagne.

DIDI : LE GENTLEMAN-FOOTBALLEUR

Didi ressemble de plus en plus à sa légende.

Il court de moins en moins vite, ses coups d'accélérateur sont de moins en moins fréquents. Il est de moins en moins capable de jouer un rôle décisif dans un match.

Pourtant, sa place au sein de l'équipe brésilienne n'a pas été discutée pendant la 7e Coupe du monde. Ou plutôt si, on l'a discutée. Le bruit a couru à plusieurs reprises que Didi serait remplacé par Mengalvio. Mais on ne l'a pas fait, on n'a pas osé. Un peu par superstition sans doute. Didi est demeuré, de même que le DC 8, qui a transporté l'équipe brésilienne à Santiago, a été conduit par le même commandant qui l'avait emmenée en Suède.

C'est contre l'Espagne, à Vina del Mar, que Didi a le plus souffert. Le jeu allait trop vite pour lui, il était marqué inexorablement par Peiro et il s'épuisait à vouloir contrôler une balle insaisissable. Même ses tirs, qu'il s'appliquait à réussir, n'avaient pas leur vivacité et leur précision habituelles. Que ce football espagnol lui rappelait de mauvais souvenirs !

Lorsque, à la mi-temps, Zito proposa de permuter avec lui, car il se sentait bien, Didi accepta sans murmurer. Il se replia encore davantage et joua un rôle plus obscur, mais plus précieux, en se mettant sur le chemin de Gento, son ancien partenaire du Real Madrid.

Jusqu'à la fin de la Coupe du monde, Didi joua ainsi, droit, élégant, presque immobile, comme si le football consistait à faire un minimum de gestes, mais des gestes utiles. Jamais Didi n'esquissa l'ombre d'un geste de mauvaise humeur. Jamais il n'abandonna son allure de gentleman - footballeur, souriant et racé.

DI STEFANO : LE REVE PASSE

Di Stefano, par orgueil et par amour du sport, aurait voulu loger, dans le fond de sa carrière, une grande performance en Coupe du monde. Il faut reconnaître que cela lui manque.

Il s'attela donc, lorsqu'il fut remis de ses efforts et de ses déceptions de Coupe d'Europe, à la préparation intensive que commandait Herrera. Di Stefano n'aime pas tellement H.H. D'une façon générale, il n'apprécie guère les entraîneurs qui ont l'air de tirer tout le bénéfice des succès remportés par les joueurs. Di Stefano ne croit guère aux tactiques, aux stratagèmes, aux préparations. Il ne croit qu'en lui-même, et en ses pairs.

Mais Di Stefano avait décidé d'obéir à Herrera, pour n'être en défaut avec personne. Il aurait pu s'abstenir des exercices sévères imposés par l'entraîneur. Herrera eût été le premier à comprendre. Mais, par amour-propre, Di Stefano ne réclama aucune faveur et Herrera n'en proposa aucune. Le résultat fut cet accident musculaire dont fut victime le premier footballeur d'Espagne à la veille de quitter Madrid pour le Chili.

Di Stefano parla aussitôt de renoncer à la Coupe du monde. Il préférait rester chez lui, dans sa famille, se faire soigner par le médecin et le masseur du Real. On le persuada cependant de partir.

Crut-il un moment participer à la Coupe du monde ? Cela n'est pas sûr. Dès le premier match contre la Tchécoslovaquie, les chances de l'Espagne étaient devenues presque nulles. Di Stefano se rendait compte que, dans cette guerre impitoyable, il n'avait pas sa place, tant que sa blessure n'était pas définitivement oubliée.

Il suivit donc les trois matches de l'Espagne des tribunes, impassible, imperméable, mais habité profondément par l'émotion qu'il ressentait et l'idée qu'il aurait pu, lui, avec un peu de chance, marquer cette Coupe du monde de sa personnalité.

Di Stefano a quitté le Chili avec ses vieux parents venus de Buenos Aires pour le voir jouer. Il est reparti plein d'amertume. Il n'a pas aimé cette Coupe du monde, son réalisme, sa dureté, son aspect destructif. Il pense que le football, son football, c'est autre chose que cela. Et qu'il a encore le temps de le montrer.

DURKOVIC : UN GABET IMPITOYABLE

L'arrière droit de l'équipe yougoslave peut prétendre être l'un des meilleurs arrières de la Coupe du monde pour plusieurs raisons : d'abord à cause de sa vitesse de course et d'exécution : Durkovic peut se permettre d'engager un duel singulier avec n'importe quel attaquant et le prendre de vitesse tout en conduisant parfaitement sa balle. De plus, Durkovic possède le tempérament inné de l'attaquant un peu à la façon de Gabet, avec cette différence fondamentale que le Yougoslave est beaucoup plus dur que le Français dans ses arrêts sur l'homme, justifiant ainsi parfaitement la première syllabe de son nom. C'est même le seul reproche que l'on pourrait formuler à l'encontre de ce joueur : abuser parfois de sa vigueur et de sa promptitude de réflexes. A 23 ans, Durkovic peut encore effectuer de très grands progrès notamment sur le plan du self-contrôle et devenir ainsi pour plusieurs années le meilleur défenseur européen. Détail particulier : il parle couramment le Français et serait très heureux de poursuivre parallèlement sa carrière et ses études de français dans notre pays.

PHOTOS D'ANDRÉ LECOQ ET UNITED PRESS

ELSENER : COQUELUCHE DES CHILIENNES

Séduisant avec son nez retroussé, son physique de jeune premier et son nom de tragédie, le gardien suisse a séduit le public de Santiago en général, les demoiselles chiliennes, en particulier. Elles étaient toutes là, autour de l'autocar, qui lui réclamaient des autographes et lui lançaient des fleurs, à l'issue du dernier match joué par les Suisses contre l'Italie. C'est qu'en plus des buts concédés, Charles Elsener, le bel Helvète, prit aussi beaucoup de coups ! Et que les foules aiment pleurer sur le sort d'un malchanceux ! Surtout lorsqu'il se bat quand même comme un lion. Or Elsener lutta jusqu'à la fin et évita une catastrophe à cette équipe de Suisse déverrouillée, dépersonnalisée, désemparée... Et dire qu'au départ Elsener était parti comme remplaçant !

ESCHMANN : UN PLATRE ET DES FILMS

Vous pouvez être presque certain que Norbert Eschmann posera côte à côte dans sa vitrine aux souvenirs, les disques de cuecas et le plâtre qu'il a rapportés du Chili ! Lui qui se faisait une joie de participer à cette Coupe du monde y aura vécu les heures les plus tristes et les plus douloureuses. Tout d'abord Norbert dut tenir — au cours de Suisse-Chili — un rôle écrasant d'agent de liaison entre une défense renforcée et une attaque diminuée en qualité autant qu'en nombre. Et puis ce fut le choc contre l'Allemagne, le premier quart d'heure si prometteur... et le tacle-agression d'un Szymaniak impitoyable. Ce fut pour Eschmann la fin d'une aventure et le début d'un calvaire qui allait le contraindre, jambe brisée (péroné) à regagner l'Europe avec un plâtre de marche et des béquilles. Philosophe et poète, Norbert Eschmann s'est consolé en visitant les Amériques avec ses amis. Mais encore aujourd'hui, son œil se trouble lorsqu'on lui parle de Santiago et lorsqu'il projette, pour sa fille et pour sa femme, les films qu'il a tournés au cours d'un voyage gâché.

EYZAGUIRRE : DES FOURMIS DANS LES JAMBES

Au fil des matches et de la compétition, on s'est pris à regarder d'un peu plus près ce bonhomme frêle et sec comme un sarment de vigne, osseux, noir de poil et de peau, pas du tout bâti en arrière et en défenseur. On s'est pris à le suivre attentivement, car son adresse, sa touche de balle, son intelligence de jeu, la précision de ses passes et surtout la soudaineté, le tranchant, l'efficacité de ses contre-attaques étaient remarquables. Et puis vint la fin du tournoi. On se dit alors qu'Eyzaguirre, le Chilien, avait été sans doute le meilleur arrière droit de la septième Coupe du monde. Tout simplement !

FAHRIAN : L'ALLEMAND VOLANT

Il y a un peu moins d'un an, Wolfgang Fahrian n'était rien d'autre qu'un jeune gardien un peu fou-fou de Division II allemande. Mais d'Ulm

Sepp Herberger : sa poigne de fer et son sens de l'organisation n'ont pas suffi à faire le bonheur de l'Allemagne.

à Santiago, il a tôt fait de s'épanouir et de révéler des qualités naturelles peu banales qui en feront probablement le meilleur gardien allemand de tous les temps. Il n'a que vingt ans, et déjà la sûreté de cet ancien joueur du champ fait plaisir à voir. Herberger, une fois de plus, a su « flairer » le bon gibier.

FERRINI : LES LARMES AUX YEUX

Ferrini fut encore une victime des sélectionneurs et techniciens italiens. Voilà un garçon qui, au Torino, tenait le poste d'arrière, un garçon qui est donc par tempérament et par habitude défenseur. Et c'est à lui qu'on demande d'occuper, dans la Squadra Azzurra, le poste d'ailier contre l'Allemagne et d'inter devant le Chili, étant bien entendu qu'il se consacrera surtout à une tâche défensive : Ce brave Ferrini fut la grande victime d'Italie-Chili : il prit d'entrée plusieurs coups de pied dans les chevilles, il vit son coéquipier Maschio s'effondrer, nez fracturé par un coup de poing. Alors Ferrini perdit son sang-froid lorsqu'il fut à son tour provoqué, frappé... et expulsé par l'arbitre, M. Aston. Les larmes aux yeux, Ferrini dut quitter le terrain, jurant, mais un peu tard...

GARRINCHA : « MANE LE ROI DES ROIS »

« Mané » Garrincha n'avait pas besoin de gagner une deuxième fois la Coupe du monde pour être populaire au Brésil. Mais, maintenant, sa popularité dépasse notre imagination européenne. On écrit des chansons sur lui, on lui élève des statues et la municipalité de Pau Grande a proposé de débaptiser ce village, où il est né et où il habite, pour l'appeler Garrincha.

Etonnant personnage que ce Garrincha, monstre sacré du football et grand gosse tout simple, auquel la gloire va aussi mal que possible, mais qui l'accepte gentiment, timidement, comme une sorte de Bourvil brésilien. Garrincha ne s'habituera jamais tout à fait à son auréole. Lorsqu'il se sent malade, il s'enfuit et se cache dans son village, avec sa femme et ses sept filles et refuse de réapparaître avant sa guérison. A Pau Grande, il se fait soigner par une sorcière, alors que les plus grands médecins de Rio sont à sa disposition.

La discipline pèse sur Garrincha. La longue préparation de plusieurs mois qui précéda la Coupe du monde l'accabla d'ennui. D'autant plus que les techniciens brésiliens, trouvant un peu simpliste son fameux dribble, s'ingénièrent à l'améliorer et lui prodiguèrent leurs conseils. Alors, quelque temps avant le tournoi mondial, Garrincha disparut. Ce fut un beau scandale, que les dirigeants brésiliens parvinrent à étouffer tant bien que mal. Une délégation se rendit à Pau Grande, d'où elle parvint à ramener Garrincha. Mais on sut désormais qu'il valait mieux ne pas essayer de forcer son talent.

Garrincha ne se mit pas tout de suite en vedette au Chili. Car il semble qu'il soit victime de la personnalité et du rayonnement de Pelé. Quand Pelé est là, il commande et il aimante le jeu. Garrincha est un peu perdu à son aile. Son jeu est simplifié, édulcoré.

Mais quand Pelé disparut, on vit Garrincha. On peut même dire qu'on découvrit Garrincha. Car l'ailier qui se résumait en un dribble étonnant, irrésistible, mais monotone, révélait subitement qu'il possédait d'autres cordes, aussi précieuses, à son arc. C'est la mobilité de Garrincha qui surprit d'abord. Car, au lieu d'attendre la balle près de la ligne de touche, il la réclama un peu partout sur le front de l'attaque et, devant l'Espagne par exemple, puis devant l'Angleterre et le Chili, fut constamment en mouvement, en activité, comme un volcan qui dormait et qui s'éveille.

D'autre part, Garrincha, le dribbleur-qui-centre, devint Garrincha, le tireur-qui-fait-mouche. Il margleterre et devant le Chili. Et qua deux buts décisifs devant l'Anvoyez la richesse de ses dons, il les marqua du pied droit (1), du pied gauche (1) et de la tête (2). Tout ce que fit Garrincha, alors, était extraordinaire. Contre le Chili, il était attaqué, chaque fois qu'il recevait la balle, par trois adversaires. Et il réussissait à s'en défaire, soit en les dribblant tour à tour, soit — quand ils l'attaquaient ensemble — en les débordant d'un seul et vaste mouvement. L'habileté de Garrincha tenait alors du miracle.

L'ailier brésilien ne gardera cependant pas un bon souvenir de ce match Brésil-Chili (4-2). En effet, quelques minutes avant la fin, il répondit par un coup de pied à une agression brutale de Rojas et fut expulsé par l'arbitre. Et, tandis qu'il quittait le terrain, sous les cris de la foule, il reçut une pierre qui le blessa au cuir chevelu.

Malgré son expulsion, Garrincha joua la finale. Mais on s'aperçut vite qu'il ne serait pas, ce jour-là, le Garrincha toujours en mouvement, le Garrincha inspiré et efficace des matches précédents. C'est qu'il avait plus de 39 degrés de fièvre, et l'on eût dit que Garrincha était devenu un automate, prodigieusement habile, mais sans imagination et sans clairvoyance.

Le Brésil ne lui en a pas tenu rigueur. Le Brésil l'a sacré « roi des rois » de la 7e Coupe du monde. Et le Brésil lui a défendu d'émigrer en Europe.

GOROCS : CASSANT COMME DU VERRE

C'est de Janos Gorocs que le football hongrois attendait le signal de son renouveau.

Et la Coupe du monde 1962 faillit donner raison à ceux qui persistent à croire en Gorocs, malgré les déceptions qu'à vingt-deux ans il a déjà accumulées.

Contre la Bulgarie, en effet, Gorocs fit admirer toutes les facettes de la technique la plus raffinée et la plus éclatante. S'il avait physiquement tenu, peut-être la Hongrie serait-elle allée jusqu'en finale et son match contre le Brésil eût été un véritable régal.

Mais Gorocs est cassant comme du verre. Gorocs n'a pas la musculature de son talent. Déjà touché contre la Bulgarie, il se blessa contre l'Argentine et ne put participer au quart de finale contre la Tchécoslovaquie.

GREAVES : ET LE CHIEN NOIR

Un chien noir entrant sur le terrain pendant le quart de finale Brésil-Angleterre aura sauvé la réputation de Jimmy Greaves. L'ex-Milanais revenu à Tottenham ne se signala en effet à l'attention, au cours de cette Coupe du monde, que par la patience, la douceur et la malice avec lesquelles il parvint à approcher le chien noir de Vina del Mar, avant

de le saisir aux épaules et de l'emporter hors du champ de jeu où l'intrus était venu jeter le trouble.

Greaves — comme l'équipe d'Angleterre — joua selon son style, dont on sait qu'il demeure, contre vents et marées, traditionnellement vigoureux, athlétique, sans imagination aucune...

Un séjour en Italie ne lui avait pas appris la fantaisie. Tout au moins lui apporta-t-il sans doute l'amour des animaux...

GROBETY : DIGNE DE RAPPAN

Jaillissant dans la grisaille et la monotonie d'une équipe suisse sans âme ni brio, Grobéty, l'ex-amateur du Racing Club de Paris, fut le trait de lumière. Il montra ce que peut être, ce que doit être un véritable arrière de verrou : énergique, adroit, vif en défense, prompt et clairvoyant dans la contre-attaque, habile dans ses tirs au but. Il fut la plus grande satisfaction de Rappan.

HERBERGER : LES ADIEUX DE L'ONCLE SEPP

Sepp Herberger avait préparé l'équipe allemande avec tout le soin dont il est capable. Il n'avait, pendant quatre ans, pensé qu'à cette Coupe du monde. Il était venu au Chili plusieurs fois et y avait conduit son équipe. Ses hommes, il les connaissait comme ses fils. Et il n'ignorait rien, non plus, de tous leurs adversaires. Herberger était allé aussi loin qu'il est possible dans la mise en condition, physique, morale, psychologique, d'une sélection nationale.

Et pourtant l'Allemagne venait d'échouer en quart de finale, contre l'adversaire qu'elle avait su éliminer, au même stade de l'épreuve, en 1954 et en 1958 : la Yougoslavie. L'Allemagne, triomphatrice en 1954, 4e en 1958, ne jouerait pas, cette fois, les demi-finales.

Herberger avait sans doute très mal au fond de lui. Mais il continuait à sourire et parler doucement, posément, au milieu des journalistes allemands qu'il avait rassemblés avant de quitter le Chili. Herberger savait qu'il allait avoir à répondre à une grave accusation, celle d'avoir exagéré le caractère défensif du jeu de son équipe. Alors, il y répondait par avance, sans élever la voix : « Si j'avais à rencontrer à nouveau les Yougoslaves, je m'y prendrais de la même façon. »

Mais on sentait qu'il n'avait convaincu personne et, quand il quitta la pièce, nos confrères allemands se concertèrent et dirent : « C'est aux adieux de Sepp Herberger que nous venons d'assister. »

HERRERA : UNE REVOLUTION MANQUEE DE PEU

Helenio Herrera s'est fait encore des ennemis pendant cette Coupe du monde. Pourtant, on croyait qu'il avait déjà fait le plein.

La vérité est qu'il a souffert du vice irrémédiable de la sélection espagnole : l'improvisation et la désunion. Un homme aurait pu l'aider à cimenter l'équipe d'Espagne : Di Stefano. Mais il se blessa juste avant de s'envoler pour le Chili. On est allé jusqu'à reprocher à Herrera de n'avoir rien fait pour guérir Di Stefano. C'est un reproche injuste. Herrera avait tout intérêt à avoir un Di Stefano intact.

De gauche à droite : Leo Horn l'arbitre hollandais déçu (au centre), Nicolas Latyshev le meilleur sifflet

Incapable de travailler à fond sur ses hommes, comme il aime le faire, Herrera dut improviser. Il fit confiance à ceux qu'il croyait le plus doués devant la Tchécoslovaquie : Del Sol, Suarez, Martinez. L'expérience prouva qu'il s'était trompé.

Après une pénible victoire devant le Mexique, Herrera fit sa révolution pour affronter le Brésil. Il élimina Santamaria, Del Sol, Suarez et choisit des joueurs courageux et jeunes pour les remplacer. Les faits faillirent lui donner raison. Si Peiro n'avait pas raté un but facile, Herrera eût été un grand homme.

Au lieu de cela, il est honni par toute l'Espagne.

HORN : IL N'A PAS FRANCHI LE CAP

Dès le début de la compétition, l'arbitre hollandais s'annonçait comme le grand favori de la finale. Mais il fut victime de deux choses : primo de l'élimination de l'U.R.S.S. en quart de finale, qui ouvrit toutes grandes les portes au Soviétique Latyshev ; secundo la trop grande mansuétude de M. Horn à l'égard d'un Szymaniak incontestablement coupable d'une agression sur Eschmann au cours d'Allemagne-Suisse. Et puis le géant hollandais fut peut-être aussi victime d'une trop grande confiance en lui et en son couronnement final.

IVANOV : LA DEMARCHE EN CANARD

Le stratège soviétique fut, à l'image de son équipe, extrêmement fort au début de la compétition et faiblit dangereusement sur la fin. Son zénith se situe très précisément lors du match historique contre la Colombie lorsque, après avoir marqué deux buts et pris ainsi la tête du classement des buteurs, il gâcha plusieurs occasions qui lui auraient permis de prendre une véritable option sur ce titre et surtout aurait conféré à l'équipe soviétique un bien meilleur capital de confiance. Son meilleur match, Ivanov le réalisa contre la Yougoslavie où il rivalisa de finesse technique avec Sekularac, ce qui n'est pas peu dire. Sa démarche en canard ne l'empêche pas de courir très vite et de décocher des tirs d'une rare puissance. A sa décharge, Ivanov n'a pas trouvé en Mamikin (qui avait été malade) l'aide habituelle qui lui permet de se consacrer davantage à l'attaque. Quoi qu'il en soit, Valentin Ivanov demeure un attaquant de très bonne valeur qui aura encore de nombreuses occasions de la démontrer.

JERKOVIC : AVEC PLUS DE CLAIRVOYANCE

Ce footballeur très athlétique joua un rôle beaucoup plus important dans son équipe qu'il n'y parut au premier abord. Dans cette compétition où la force, hélas ! prima trop souvent le droit, l'avant centre de Dynamo Zagreb apporta tout le poids de sa puissance avec beaucoup de correction dans l'ensemble, il faut le préciser. Sa masse athlétique et aussi son courage permirent à son équipe de désagréger la plupart des défenses adverses et ce fut en définitive son plus grand mérite. De plus, ses constantes courses vers les ailes achevèrent de jeter le trouble chez les adversaires qui ne savaient jamais comment « prendre » ce dangereux « client ». Jerkovic termina en tête des buteurs, à égalité avec le peloton des buteurs, mais il faut bien reconnaître qu'avec un peu plus de promptitude de gestes et aussi de clairvoyance dans les moments cruciaux, Jerkovic aurait pu s'octroyer seul la palme et même assez facilement. Un grand courage le rapproche de Fontaine, mais la classe véritable l'en sépare.

JUSUFI : TOUS LES DONS

Le défenseur yougoslave est indiscutablement le meilleur technicien de tous les défenseurs que nous avons vu évoluer au Chili, voire de tous les joueurs du « Mundial ». A tel point même qu'il tombe aisément dans la facilité et qu'il est amené à commettre parfois des erreurs qui coûtent cher à son équipe. C'est lui qui est à l'origine de la défaite yougoslave contre l'U.R.S.S. et du deuxième but contre la Tchécoslovaquie, but qui coûta la qualification en finale à la Yougoslavie ; mais il sera beaucoup pardonné à Jusufi car il ne s'agit que d'excès de qualités, de fautes de jeunesse qui se corrigeront rapidement. Plus souple que son camarade de promotion Durkovic, Jusufi est également un redoutable contre-attaquant ; les deux hommes qui totalisent moins de 45 ans à eux deux constituent sans discussion le meilleur tandem d'arrières latéraux d'Europe. Ils forment l'ossature d'une défense sur laquelle la Yougoslavie peut bâtir de sérieuses espérances.

KLINGER : LE BUTEUR « HISTORIQUE »

Il ressemble terriblement à Pelé, en plus petit, et ma foi, la comparaison n'a rien de tellement déplacé. Ce jeune noir de 22 ans a le football dans la peau, un sens du contrepied qui n'appartient qu'aux joueurs de sa race et un art consommé de la feinte. De surcroît, son tir n'est pas négligeable, ce n'est pas Yachine qui nous démentira, lequel encaissa ce quatrième but qui allait devenir « historique », puisqu'il était celui de l'égalisation de la Colombie contre l'U.R.S.S. Klinger, à n'en pas douter, est un des meilleurs attaquants de la Coupe du monde, un pur produit de Pedernera qui peut en être très fier.

KOLEV : LA COUPE JUSQU'A LA LIE

Kolev espérait que la Coupe du monde lui apporterait la suprême consécration et qu'à 31 ans il trouverait, dans un transfert somptueux, la récompense de sa longue et remarquable carrière.

Mais la Coupe du monde n'apporte rien, elle exige, et Kolev connut au Chili la même désillusion que Del Sol, Suarez, San Filippo, Sivori, Yachine, etc.

Il eut le malheur, le premier jour,

du monde, Pelé spectateur malgré lui, Rappan l'homme du verrou, Schroif le gardien au grand cœur.

d'avoir affaire à l'Argentin Sacchi qui ne lui laissa pas une balle. Puis il sombra, comme toute son équipe, devant la Hongrie.

KVASNIAK : LE KROUMINCH TCHEQUE

Kvasniak, c'est le Krouminch du football tchèque. Il ne sait jamais, semble-t-il, où il va pouvoir poser ses énormes pieds. Il traîne une carcasse de sauteur en hauteur, ses bras longs et maigres semblent le gêner, comme ses ailes gênent l'albatros, même son nez n'en finit pas. Et quand il marche, l'avant centre (nº 9) tchèque paraît traîner des boulets. Il est lent, pataud, balourd, ballot ! Mais lorsqu'il s'empare du ballon, alors tout est changé. Son équilibre redevient parfait, sa touche de balle d'une grande subtilité lui permet les brossages et les frappes les plus variés ; son angle de passes est aussi grand que sa vision du jeu est claire et sa couverture de balle irréprochable. Entre sa propre surface de réparation et la surface adverse, Kvasniak évolue en trottinant, avalant sa ration de kilomètres, se montrant toujours disponible pour le relais de balle ou le soutien d'un camarade, se trouvant là à point nommé pour éloigner le danger loin de son but ou pour menacer d'un tir ou d'un coup de tête le gardien adverse. Il est lent, très lent, notre Kvasniak ; il n'a pas les changements de cadence d'un Hidegkuti ou d'un Kopa, ni les accélérations d'un Di Stefano. Mais, à son rythme, il fut le moteur de l'étonnante équipe tchécoslovaque, notre étonnant Kvasniak.

LATYSHEV : IL SAUVA L'HONNEUR DE L'URSS

Depuis près de dix ans, M. Latyshev promenait sur tous les terrains d'Europe et du monde sa silhouette menue, discrète et son autorité souriante. A 46 ans, il avait dirigé plus de cinquante rencontres internationales et commençait à se demander s'il aurait sa récompense. L'équipe soviétique éliminée par le Chili, Nicolas Latyshev ramassa le prix de consolation. Le successeur de Maurice Guigue s'est attiré les foudres des Tchèques — alors que ce sont les Brésiliens qui, avant la finale, redoutaient une entente entre gens de l'Est européen — les Tchèques lui reprochèrent de n'avoir pas sifflé penalty (à 1-0) contre Djalma Santos. Mais les Tchèques eurent tort, à notre avis. Car la faute de main du Brésilien ne fut nullement intentionnelle, comme le déclara M. Latyshev, arbitre précis, sobre, parfaitement au courant du jeu et de son évolution, toujours bien placé, toujours dans le feu de l'action, toujours présent et jamais voyant, véritable numéro un de l'arbitrage mondial.

LORENZO : LES BRAS AU CIEL

Comme il a joué en France, à Nancy, Lorenzo s'exprime encore assez bien en français. Mais, après le match Angleterre-Argentine (3-1), qui venait de sonner le glas des espoirs argentins, Lorenzo avait beaucoup de mal à trouver les mots français de la tristesse et du désarroi.

Lorenzo n'a pris en main les destinées de l'équipe nationale d'Argentine que quelques semaines avant la compétition, comme Herrera l'a fait pour l'Espagne. Il ne pouvait pas réussir de miracle.

Le mal lui paraît même plus grave qu'à Herrera. « Que faire ? dit-il. Où trouver de meilleurs joueurs ? Et comment leur donner la condition physique sans laquelle il n'est plus de résultat ? »

Lorenzo était si désorienté qu'il nous donnait en exemple de ce qu'il eût fallu en Argentine, pour relever le niveau du football, des attaquants comme Piantoni, Kopa, Vincent. « Eux du moins s'engagent. Eux du moins pratiquent un football efficace. »

Lorenzo paraissait si accablé que nous n'avons pas voulu le détromper.

MALDINI : LE MECONNU DU CALCIO

Le beau Maldini ne joua que deux matches, contre l'Allemagne et la Suisse. Il y fit valoir — dans un rôle de bétonneur qui n'était pas à sa mesure — toutes ses qualités de technicien souverain. Lui aussi regretta de ne pouvoir jouer contre le Chili un match à sa portée.

A trente ans, le beau Milanais continue à être le « mal-aimé » du calcio, celui dont la carrière nationale et internationale aurait dû être dix fois plus brillante.

MARZOLINI : UNE DE SES CONTRE-ATTAQUES

L'arrière gauche de Boca Juniors et de l'équipe d'Argentine est de grande taille (1 m. 85) et il ressemble à l'autre géant argentin, Sacchi. Mais il est aussi brun que Sacchi est blond.

C'est un remarquable défenseur, par sa facilité, son intuition et la sûreté de ses contre-attaques. C'est en appuyant son attaque, fort brillamment, que Marzolini permit à Facundo de marquer le seul but du match Argentine-Bulgarie (1-0).

Mais, devant l'Angleterre, Marzolini fut peu à peu dépassé par le rythme du jeu et la condition physique des Britanniques. A l'école italienne, cet oriundo pourrait devenir un des meilleurs arrières du monde. Il n'a que vingt-deux ans.

MASOPUST : UN BEAU REVE QUI S'ENVOLA

Masopust a bien cru pendant quatre minutes (jusqu'à ce que le Brésil égalise à 1-1) qu'il serait le héros de la Coupe du monde et de la Tchécoslovaquie. Pour cela, il avait suffi à Josef Masopust, fils d'un ancien mineur de Bohême et ancien mineur lui-même, d'utiliser sa parfaite connaissance du jeu, son talent de contre-attaquant, son flair et son tir. Il lui avait suffi de filer en profondeur derrière les défenseurs brésiliens lorsqu'il avait vu arriver de l'aile droite son ami Popsichal. Le ballon était alors venu dans sa course. Et le reste avait été facile !... La Tchécoslovaquie menait donc 1-0 en finale devant le Brésil. La surprise était là, toute prête, toute proche. Il fallut, hélas ! que Schroiff s'énervât et commît les erreurs qu'il n'avait encore jamais commises auparavant. Ainsi s'envola le beau rêve de Masopust, footballeur de très grande classe, à la technique irréprochable, sorte de Boszik tchèque au rayonnement et à la présence extraordinaires, Masopust, qui mérite quand même la considération de tout le football tchèque.

MAURO : UN POINT SUR BELLINI

Deux heures avant le début de Brésil-Mexique, premier match du champion du monde, le capitaine et arrière central brésilien devait être le titulaire de 1958, Luis Bellini. Au coup d'envoi, c'est Mauro qui occupait le poste. Au dernier moment, en effet, les responsables brésiliens avaient décidé de donner sa chance au défenseur de Santos, qui les avait suppliés de le laisser enfin jouer. Elle est d'ailleurs curieuse, l'histoire de Mauro Ramos de Oliveira (30 ans le 30 août prochain), qui a passé sa vie à se battre, le plus amicalement du monde, contre son grand copain d'enfance Luis Bellini.

Tous deux avaient débuté dans le même petit club, Sao Joanense. Lorsque Mauro passa au Sao Paulo F.C., Bellini devint titulaire à Sao Joanense. Avant d'émigrer au Vasco de Gama. Et puis Mauro fut transféré au Santos. Alors Bellini vint au Sao Paulo F.C.

En 1958, c'est Bellini qui avait reçu la Coupe du monde.

En 1962, c'est Mauro qui a obtenu cette récompense et levé au ciel la petite statuette en or. Il fut d'ailleurs, très sobrement mais très efficacement, l'un des meilleurs défenseurs du Tournoi. Sa carrure athlétique, son abattage, son jeu de tête, son autorité, sa science du placement, son entente avec Gilmar (lui aussi de Santos) furent très utiles à l'équipe.

LES HÉROS DU MUNDIAL 62

LES HÉROS DU MUNDIAL 62

NAIDENOV : 4 BUTS EN 12 MINUTES

Pour nous, Français, le nom du gardien bulgare était synonyme d'invulnérabilité. En trois heures, un but concédé par Naidenov, à Sofia et à Milan, eût suffi pour qualifier la France. Mais Naidenov n'encaissa aucun but.

Le 2 juin après-midi, dans le petit stade ensoleillé de Rancagua, nous avons vu Naidenov laisser, en douze minutes, la balle pénétrer quatre fois au fond de ses filets. C'était, pour nous, une piètre consolation.

Le gardien de C.D.N.A. Sofia joua, comme à son ordinaire, à la limite de sa surface de réparation et se mêla couramment à ses défenseurs. On le vit, à 40 mètres de son but, frapper le ballon de la tête devant des spectateurs médusés qui ne savaient s'ils devaient applaudir ou se moquer.

Naidenov se prit encore une fois pour Yachine. Mais cela ne lui réussit pas mieux qu'à son modèle.

Leonel Sanchez : il a pleuré de joie après Chili - U.R.S.S.

NETTO : UN CALME IMPERTURBABLE

Le capitaine soviétique a dans l'ensemble accompli une bonne Coupe du monde, malgré une légère défaillance, contre l'Uruguay notamment. Il peut certes arguer du fait qu'il n'a pas toujours eu des partenaires à sa hauteur, notamment Maslenkine dont le manque de classe fut d'autant plus préjudiciable à son équipe qu'il occupait le poste clé d'arrière central. Contre le Chili, par exemple, Netto réussit un très bon match, assurant à son équipe le contrôle très fréquent du ballon. Son calme et son fair play à la fin du match pourtant mouvementé contre le Chili furent très impressionnants. Il alla serrer la main de l'arbitre et du capitaine chilien avant de reprendre sa partie d'échecs comme si rien ne s'était passé. Dans le contexte de violences qui sévissait au Chili, cette attitude prend véritablement toute sa valeur.

NOVAK : UN TOUR DE CONSOLATION

Il a essuyé une grosse larme, le brave Novak, lorsque Mauro, son collègue et rival brésilien, reçut la petite coupe en or. Car dans une finale, le capitaine des vaincus est toujours le plus triste et le plus déçu. Avec son nez de boxeur et ses épaules d'athlète, Novak tourna la tête pour cacher sa peine. A 31 ans, le recordman de la sélection et le meilleur arrière gauche tchécoslovaque, avait rêvé d'un couronnement. Il eut tout juste droit à un tour d'honneur de consolation. Vingt mètres derrière les vainqueurs ! Pourtant, il s'était battu comme un démon, avait tenu en respect le terrible Garrincha (miné il est vrai par la fièvre), et soigné plus que jamais ses passes. Son application ne servit à rien.

PELE : LA CLE DU MYSTERE

Pelé, après la Coupe du monde, est allé se recueillir à Bauru, dans sa famille. Il a eu tout le temps de songer à ce qui lui est arrivé au Chili. Y a-t-il un mystère Pelé ? Sa blessure était-elle vraiment grave ? Voici les résultats de l'enquête à laquelle s'est livré notre correspondant Alain Fontan.

1. Dans les mois qui précèdent la Coupe du monde, Pelé est considéré comme le meilleur joueur du globe. Il évolue dans la meilleure équipe du Brésil (Santos) et n'a pas le droit de commettre une erreur, de rater une passe ou un tir. Il accumule les buts, il réinvente le football.

2. Dans l'équipe nationale, tout le jeu est axé sur lui. Il fait la pluie et le beau temps. Son rayonnement est si grand que chacun de ses partenaires a acquis une mentalité de « gregario ».

3. Pourtant, il souffre des adducteurs, car il a joué trop de matches. Mais on n'y croit guère, en haut lieu. Par ailleurs, on a prédit à Pelé qu'il allait subir une grave blessure au cours du « Mundial ». Et, comme tous les Brésiliens, il est très superstitieux. Il va annoncer, un beau jour, à Paulo Machado de Carvalho, chef de la délégation, qu'il renonce à aller au Chili. On arrive à le faire revenir sur sa décision.

4. Les autres sélectionnés, qui ont un nom, eux aussi, jouent sans goût, sans inspiration. Au cours des matches d'entraînement, l'équipe paraît boiteuse, sans homogénéité. Pelé joue sans appuyer ses actions.

5. Premier match, contre le Mexique. Le Brésil a du mal à trouver l'ouverture. Pelé lui-même rate ses passes. Puis l'étincelle jaillit. Pelé donne le premier but à Zagalo et marque le deuxième à la suite d'un exploit inouï. Le grand Pelé est toujours là, intact. Sans doute recommence-t-il à espérer.

6. Deuxième match, contre la Tchécoslovaquie. En pivotant pour tirer avec violence (contre le montant), la déchirure se produit. C'est la grave blessure annoncée. Il l'attendait. Pelé souffre et quitte le terrain à petits pas. Il a peur d'être touché très gravement.

7. Cependant, cette blessure, n'ayant pas été provoquée par un coup, mais par la fatigue, guérira, c'est certain. La question qu'il se pose est donc la suivante : doit-il tout faire pour se replonger dans la mêlée ? N'a-t-il pas intérêt à laisser la Coupe du monde se terminer sans lui ? Il se soigne néanmoins, et le Dr Gosling parle d'un miracle de la volonté.

8. Le Brésil franchit difficilement l'obstacle espagnol. Son remplaçant, Amarildo, marque deux buts. « Pelé les eût-il marqués ? », demande quelqu'un.

9. La déchirure va mieux, mais l'équipe aussi. Sans Pelé, il semble que la cohésion et le moral soient meilleurs. L'équipe joue avec cœur, se bat, chacun prenant ses responsabilités. L'Angleterre se présente. Garrincha se déchaîne, éclate.

10. Pelé est surpris. Il ne comprend pas. Cette équipe, dont il doutait, se met à jouer les vedettes sans sa vedette principale.

11. Il semble que Pelé ait décidé de faire sa rentrée et de tout mettre en œuvre pour se guérir. Le Chili est escamoté à son tour. Il voudrait au moins participer à l'apothéose. Car le Brésil, qui lui paraissait condamné, va gagner sans lui, plus brillamment qu'avec lui. Mais les dirigeants brésiliens n'ont pas oublié la mésaventure de Puskas et de la Hongrie en 1958. Ils savent maintenant que leur équipe peut remporter le titre, même sans Pele. Il n'est pas sûr que les autres joueurs soient très favorables à sa réintégration. Bref, lorsque le Brésil gagne sa seconde finale, le meilleur joueur du monde, sans doute guéri, est assis sur le banc des réservistes.

12. A Bauru, entre maman Céleste et papa Dondinho, Pelé, ce gosse sensible, soigne toutes ses blessures.

DOMINGO PEREZ : L'ALTRUISTE

L'ailier gauche uruguayen a été le meilleur joueur de son équipe avec Emilio Alvarez. Il est l'un des rares Uruguayens à posséder un bon esprit collectif, bien que ses moyens personnels, sur le plan technique, ne soient pas inférieurs à ceux de ses camarades. De surcroît il est doté d'une remarquable pointe de vitesse qui en fait un ailier gauche de premier plan. Contre l'U.R.S.S. il dut passer à l'arrière à la suite de la blessure d'Eliseo Alvarez. Il s'acquitta fort bien de sa tâche et a bien mérité une place d'honneur dans cette galerie des champions.

PLUSKAL : UNE FORTERESSE IMPRENABLE

Si la très solide défense tchécoslovaque fut une forteresse presque imprenable, c'est sans doute à ce grand gaillard blond de Pluskal qu'elle le dut. L'ancien comptable de Bata Zlin fut pour Popluhar le

LA GRANDE PEINE DE YACHINE

Tout de noir vêtu, Lev Yachine offre l'image du désespoir et de la désolation. Le meilleur gardien du monde, qui aurait pu être le héros triomphant du Mundial 62, a fait sombrer à lui seul les espoirs de l'équipe d'U.R.S.S. (en médaillon). Une équipe soviétique qui avait pourtant fière allure. De g. à dr., premier rang : Tschislenko, Yachine, Ivanov, Mamikine, Goussainov. Second rang : Netto, Ponedelnik· Ostrowski, Tchokelli, Maslenkine, Voronine.

PHOTOS ANDRE LECOQ.

plus précieux des adjoints et des soutiens. Partout où la bataille fit rage, on vit surgir de la mêlée le défenseur de Dukla Prague, discret mais réaliste, athlétique et vigoureux mais pas brutal. C'est que rien ne peut émouvoir ce garçon fort comme un bœuf et adroit, très adroit pour un footballeur de son gabarit, qui a traîné sa bosse avec Dukla aux quatre coins du monde.

PONIEDELNIK : MANQUE D'IMAGINATION

L'avant centre soviétique est exactement le prototype de l'avant centre britannique, puissant, redoutable tireur et gros travailleur ; mais il semble posséder également les défauts inhérents au football soviétique, à savoir un manque d'imagination dans la construction du jeu. Tout en lui est appliqué, appris, mais jamais spontané. C'est le plus grand défaut du football soviétique que Poniedelnik personnifie si bien. Cependant, s'il était « exportable », Poniedelnik apprendrait beaucoup au contact du football latin auquel il apporterait sa puissance et son sérieux.

POPLUHAR : UN CERBERE FAROUCHE

Les meilleures défenses du monde tirent leur force du tandem que forment l'arrière central et le gardien. La Tchécoslovaquie fut inébranlable dans son axe central grâce à la cohésion et l'efficacité du tandem Schroif-Popluhar. Les deux hommes jouent ensemble au Slovan Bratislava. Popluhar, l'arrière central, fut le véritable donjon de la défense tchèque. Il prit beaucoup de coups, mais commit un minimum d'erreurs. Son crâne à demi chauve émergea toujours au plus fort de la bagarre pour écarter le danger. Il fut le plus farouche cerbère, s'exposant même souvent à un risque de blessure pour éviter un but ou un tir. Si Jan Popluhar (27 ans) n'a pas reçu la médaille du mérite, c'est que les Tchécoslovaques ne sont pas des gens reconnaissants.

POTTIER : UNE ANGINE FATALE

Philippe Pottier le malchanceux passa le plus clair de son temps au Chili à prendre sa température, à avaler cachets et comprimés d'antibiotiques, à garder la chambre, à soigner en un mot une angine pernicieuse qui gâcha complètement « sa » Coupe du monde, en même temps que les chances d'une attaques helvétique comptant beaucoup sur son punch et sa vivacité. Finalement, il connut les pires malheurs à Santiago. Il ne joua qu'un match contre le Chili dès le début (sans jambes et sans forces) et conservera, comme son ami Norbert Eschmann, un bien mauvais souvenir de son voyage en Amérique du Sud.

PUSKAS : DEUX ELIMINATIONS

Deux joueurs seulement ont participé aux trois matches de l'Espagne en Coupe du monde : Puskas et Gento.

Puskas jouait en position d'avant centre très avancé. Il ne parvint pas à marquer un seul but. On eut tendance à le condamner, à dire qu'il avait fait son temps. Herrera lui-même déclara, à son retour en Espagne, que Puskas avait ralenti le jeu de l'attaque ibérique.

Mais, dans le match que l'Espagne faillit gagner contre le Brésil, Puskas joua, surtout en première mi-temps, un rôle prépondérant et fit admirer une virtuosité et un sens du jeu qui n'avaient rien à envier à ceux des Brésiliens. C'est lui qui permit à Adelardo de marquer le but espagnol qui aurait pu être si important.

Par la suite, et avant de quitter le Chili, Puskas se rapprocha de ses anciens compatriotes, les Hongrois. Il retrouva Boszik, son vieux copain, et Grosics et Baroti. Il souhaita de tout son cœur que la Hongrie 1962 réalise l'exploit que n'avait pu réaliser la Hongrie 1954, celle de Puskas. Mais quand la Tchécoslovaquie eut éliminé la Hongrie, malgré ses conseils, il quitta le Chili très déçu, très amer, comme s'il y avait été éliminé, non pas une fois, mais deux fois.

RAPPAN : L'APPRENTI SORCIER

Une fois de plus, les dirigeants helvétiques étaient allés le rechercher en espérant bien qu'il accomplirait encore des mirables. Mais le sorcier Rappan n'a pu réaliser l'impossible. Tout d'abord il fut victime de la malchance qui mit hors de combat les deux hommes d'attaque sur lesquels il comptait le plus, Pottier et Eschman qui avaient amené la Suisse au Chili. Puis Rappan fut trahi par la méforme de garçons comme Allemann et Antenen. Enfin, et surtout, Karl Rappan, inventeur du verrou, fut victime de son invention. Dans le groupe de Santiago, celui de la Suisse, il y avait aussi l'Allemagne et l'Italie. Or ces deux-là pratiquèrent également un système de défense ultra-renforcée qui neutralisa l'arme la plus redoutable d'une équipe helvétique fondant tous ses espoirs sur la contre-attaque. L'effet de surprise annulé, la Suisse et Karl Rappan n'eurent plus qu'à sortir les mouchoirs pour pleurer sur leurs illusions perdues. Malgré toute sa psychologie et sa parfaite connaissance du sujet, Karl Rappan ne put ressusciter les belles heures de gloire de 1950 et de 1954.

RIERA : UN TRIOMPHE A LA FRANÇAISE

Pendant plus de dix minutes, la foule refusa de quitter les gradins de l'Estadio Nacional. Elle battait des mains, cette foule. Et elle réclamait, elle acclamait en chœur le nom de Fernando Riera qu'elle rendait responsable de la triomphale troisième place obtenue par le Chili. Alors Riera, l'ex-Rémois, sortit du tunnel, entouré de ses remplaçants. Il gagna lentement le centre du terrain, leva le bras pour répondre aux acclamations, puis fut noyé dans la masse des photographes et réservistes. On le vit remonter à la surface un moment, soulevé par des épaules amies. Mais Riera le modeste se débattit pour éviter ce triomphe qu'il estimait ne pas mériter. Fernando quitta alors le stade, en essuyant hâtivement ses yeux et ses joues, en courant très vite. Comme s'il éprouvait l'impression d'avoir volé quelque chose. Pour nous tous, Français qui étions là, ce fut une minute émouvante et inoubliable. Car le triomphe de Riera, c'était aussi un peu le triomphe de l'école française et de l'école rémoise, dont il s'était inspiré pour construire l'œuvre durable de l'équipe nationale chilienne. Nous aussi devions lui dire « merci » d'avoir réalisé ce que, nous autres Français, n'avions nous-mêmes pu obtenir.

RIVERA : L'ANGE DU CALCIO

Un garçon est passé dans cette Coupe du monde impitoyable, comme un ange peut passer aux portes de l'enfer. A dix-neuf ans, Gianni Rivera, visage d'adolescent, corps encore frêle, mais souple et délié, lucidité et technique de footballeur génial, entame une carrière sans doute inégalable.

Dans le terrible combat que livra l'Italie à l'Allemagne, Rivera conserva à tous moments un calme imperturbable. C'est lui qui offrit alors le spectacle de quelques prouesses techniques bien rares mais d'autant plus appréciées. C'est lui surtout qui fut le plus brillant mais le plus simple. Rivera, né à Alessandria, formé au Milan A.C., pur produit du calcio : voilà qui devrait donner à réfléchir aux responsables transalpins. Quand on possède une mine d'or dans son jardin, on ne va pas acheter des bijoux chez le voisin ! Des Rivera, il en existe sans doute d'autres en Italie. Mais l'argent rend toujours aveugle et stupide.

ROJAS : NI DIEU NI MAITRE

Avec sa petite moustache noire, ses longues jambes, son visage en coupe-vent, Eladio Rojas ressemble étrangement à Hassan Akesbi. Mais son jeu s'apparente beaucoup à celui d'Armand Penverne. Comme l'ex-Rémois, il est méchant et n'aime pas qu'on lui marche sur les pieds. Et comme Armand, il possède une technique remarquable du dribble, de la passe, du tir. Et il sait aussi amorcer les contre-attaques les plus redoutables. Il est le plus paisible et le plus charmant des garçons dans la vie. Mais sur le terrain, il ne connaît plus ni Dieu ni maître. Devant l'Italie, le demi d'attaque chilien distribua pas mal de coups et ne fit rien pour apaiser les esprits, commettant bon nombre d'irrégularités avec discrétion mais fermeté, énervant les irascibles joueurs transalpins. Roja, revenu à de meilleurs sentiments en finale des battus, allait donner au Chili dans les dernières secondes du match contre la Yougoslavie, une troisième place qui déchaîna l'enthousiasme dans les tribunes et sur le terrain. Rojas, lancé avec l'énergie du désespoir à l'assaut du but yougoslave, déclencha un tir aveugle. Ce fut alors l'erreur de Markovic et le but de la victoire. Comme si le ciel voulait offrir un dernier cadeau à ce peuple chilien qui avait tout fait pour se montrer digne de la Coupe du monde. Ce fut alors cette troisième place inespérée.

SACCHI : 190 CM. DE CLASSE

Immense (1 m. 90), blond, adroit, perpétuellement en mouvement, Federico Sacchi, demi de l'Argentine, fut éblouissant contre la Bulgarie (1-0). C'est lui qui, par son brio, son calme et sa maîtrise, empêcha les Bulgares, qui dominaient, de prendre en défaut la défense argentine.

Contre l'Angleterre, cinq jours plus tard, Sacchi fut encore le meilleur de son équipe. On le vit se multiplier en arrière et en avant, tant que l'Argentine garda l'espoir de vaincre. Puis il sombra, lui aussi, dans la résignation.

Dans le naufrage de cette équipe d'Argentine si catastrophique, Sacchi a surnagé, et ce n'est pas là un mince mérite.

EFRAIM SANCHEZ : L'EGAL DE YACHINE

Le portier colombien était arrivé au Chili précédé d'une solitude réputation qu'il s'était faite dans toute l'Amérique du Sud à la suite de matches retentissants qu'il avait déjà disputés sur tout le continent. Agé de 36 ans, très expérimenté et très intelligent, Sanchez a réussi un match de grande classe contre l'Uruguay et une fin de match remarqua-

Sekularac, le diablotin yougoslave, en fit voir de toutes les couleurs aux défenseurs d'Allemagne (notre photo) et d'ailleurs.

ble contre l'U.R.S.S. Peut-être cette émotion inhabituelle était-elle due au fait d'être en concurrence avec Yachine. En définitive, les deux hommes firent match nul, car le portier soviétique craqua, lui, à la fin.

L. SANCHEZ : PUNCHEUR ET FORTE TETE

Il y avait deux Sanchez dans l'équipe chilienne : le premier, Raul, est arrière central. Sa technique souveraine, son sang-froid imperturbable, son sens du placement rappelèrent plus d'une fois le meilleur Jonquet. L'autre Sanchez se prénomme Leonel et joue ailier gauche. Car il est gaucher. Comme tel, sa frappe de balle est redoutable. Il termina d'ailleurs en tête des buteurs, grâce à la force et à la précision de ses shots et de ses coups francs. Mais Leonel, comme beaucoup d'ailiers gauches, a mauvais caractère. Il le fit bien voir contre l'Italie et devant son adversaire direct David, qu'il envoya au tapis d'un sec crochet du droit. Leonel eut tort ce jour-là de vouloir se faire justice lui-même. Il avait pourtant d'autres arguments à faire valoir.

LES HÉROS DU MUNDIAL 62

SAN FILIPPO : UN JUNIOR TIMIDE

La Coupe du monde 1962 ayant interdit aux étoiles du football international de briller, San Filippo, attaquant n° 1 de l'équipe d'Argentine, a été une complète déception.

Vedette à part entière de San Lorenzo de Almagro et du football argentin, San Filippo, buteur extraordinaire, attaquant vif, insinuant, dynamique, avait été si médiocre au cours des matches d'entraînement, qu'il avait demandé lui-même à être écarté de la sélection. Mais les examens médicaux ayant été négatifs, Lorenzo insista pour avoir San Filippo. Il eût mieux fait de le laisser à Buenos Aires.

San Filippo (27 ans) fut aussi neutre devant la Bulgarie (il fut cloué au sol par Dimitrov) que devant l'Angleterre. On eût dit un junior timide qui jouait son premier match avec des hommes. Il resta sur la touche le jour du match Argentine-Hongrie.

DJALMA SANTOS : L'ARRIERE AILIER

Avec sa bonne tête ronde et ses épaules chaloupantes, Djalma, le bon Djalma, s'est encore payé, à 33 ans, un second titre de champion du monde auquel il rêvait depuis la Suède et qu'il faillit bien ne pas remporter. Bien sûr, en quatre ans, le plus jeune des Santos a perdu de la détente, de la vitesse et même lui, le noir, de la souplesse. Mais s'il rentre un peu plus la tête dans les épaules (ce qui est un signe d'énergie), Djalma joue encore plus intelligemment qu'avant. Il se permit même, en finale, de réussir ce que peu d'ailiers réussissent : au terme d'une montée offensive sur la droite de l'attaque brésilienne, il effectua une feinte en passement de jambe au-dessus du ballon et déclencha ce centre que Schroif ne put capter et que Vava reprit pour le troisième but du triomphe.

NILTON SANTOS : « MATHUSALEM »

Quel âge a-t-il au juste ? 37 ? 38 ? 40 ans ? On ne sait... Son visage buriné et marqué par les rides le range sans contestation dans la catégorie des quadragénaires. Mais sur le terrain Nilton n'est plus le même. Comme Roger Marche, l'arrière gauche brésilien a su tirer parti des nouveaux systèmes de marquage (zone) pour durer. Sa technique parfaite, son amour de l'offensive lui ont permis — à partir de la Suède et du 4-2-4 — de faire une seconde carrière. Ainsi le défenseur numéro un de Botafogo a-t-il pu devenir le recordman de la sélection. Ainsi a-t-il pu jouer sa quatrième Coupe du monde (il était déjà remplaçant en 1950) et remporter son second titre. Intelligent, calme, très lucide, Nilton Santos le gentleman en aura des choses à raconter quand il s'arrêtera de jouer. Mais est-ce pour demain ?

SCHNELLINGER : LE PRISONNIER

Vingt-trois ans, une santé rayonnante, des moyens athlétiques modernes exceptionnels, une technique parfaite : il ne manque rien à Hans Schnellinger, le meilleur footballeur allemand. Au Chili, hélas ! il lui manqua quelque chose : la voie de la liberté, qui ne s'ouvrit devant lui qu'à la fin du match contre la Yougoslavie, alors que la défaite allemande était consommée. Car ce fut bien dommage de voir pendant tout le tournoi ce grand gaillard blond, rayonnant et lucide, tenir le rôle limité de verrouilleur. Bien sûr, ses interventions défensives furent toujours efficaces et ses renvois de balle précis. Mais que n'eût-il pas fait si Herberger lui avait donné la permission de voler de ses propres ailes vers le but adverse ?

LES HOMMES DU MILIEU

Le Chilien Toro (qui décoche un tir fracassant) et le Brésilien Zito (au premier plan) furent deux des meilleurs joueurs de soutien de la 7e Coupe du Monde.

LE « FER DE LANCE » BRESILIEN

Tout le Brésil a fait d'Amarildo, le remplaçant de Pelé, son nouveau dieu. Le jeune attaquant de Botafogo apporta un sang frais et une efficacité rénovée à l'attaque brésilienne par ses bonds, ses tirs et ses percées. Il fut l'un des meilleurs avants « fers de lance » du Tournoi. PHOTOS ANDRE LECOQ.

De gauche à droite : Soskic le gardien yougoslave à l'élégance racée, Szymaniak l'Allemand « Bille en tête », Vava le combattant

SCHROIF : QUI Y CRUT TROP...

Il crut que la chance et la gloire, jusqu'alors si douces et si près de lui, ne l'abandonneraient plus. Voilà pourquoi William Schroif, meilleur gardien de la 7e Coupe du monde jusqu'à la finale, aborda le match contre les Brésiliens avec l'intention bien arrêtée de « faire un malheur ». Jusqu'à présent, il avait tiré sa plus grande force de son sens de l'anticipation. Il lui avait suffi de partir au moment du tir adverse pour briller d'un très vif éclat et pour rappeler que la Tchécoslovaquie a toujours eu de grands gardiens depuis Planicka. Hélas ! trois fois hélas ! la chance abandonna William Schroif, le chauve au maillot noir, le 17 juin 1962. Et le Brésil enleva le titre... grâce aux erreurs de celui qui croyait déjà avoir offert à son pays la statuette en or.

SCHWINTE : DIGNE DU SIFFLET D'OR

L'arbitre français, M. Schwinte, savait, en arrivant au Chili, qu'il n'irait pas jusqu'en finale. La F.I.F.A., habile au jeu de la balance, ne pouvait pas, deux fois de suite, accorder la direction de la finale à un arbitre français. Or, en 1958, c'est Maurice Guigue qui avait remporté le « sifflet d'or ».

M. Schwinte, néanmoins, fit honneur à l'arbitrage français. Il dirigea d'abord, à la satisfaction générale, le très important Brésil-Tchécoslovaquie en 8e de finale. Et puis, alors qu'il aurait pu s'en tenir là, un quart de finale lui fut confié, celui qui opposait, à Vina del Mar, Brésiliens et Anglais. Il s'imposa encore.

Nous savons de bonne source que le nom de notre compatriote figurait dans la liste des meilleurs arbitres de la F.I.F.A. Et quand les Brésiliens protestèrent contre la désignation, pour la finale, du Soviétique Latychev, qu'ils suspectaient de partialité à l'avantage des Tchécoslovaques, M. Schwinte eut, un instant, sa chance. Mais la F.I.F.A. tint bon et M. Schwinte encaisso avec beaucoup de bonne grâce.

N'avait-il pas déjà arbitré la « finale », Brésil-Tchécoslovaquie ?

SEELER : FILS D'HERBERGER

Uwe Seeler a joué cette 7e Coupe du monde comme s'il voulait donner plus de regrets encore aux prospecteurs italiens et espagnols qui n'ont pu l'arracher à sa terre hambourgeoise. Il mit tant de cœur à l'ouvrage, tant d'efficacité dans ses charges et ses contre-attaques, tant de force dans ses détentes et dans ses coups de tête, tant de vigueur dans ses tirs, que Sepp Herberger a dû dire un grand merci à son avant centre, son meilleur et seul attaquant de valeur. Oncle Sepp n'a pas dû regretter alors de l'avoir gardé au football allemand, en lui procurant indirectement le « job » financier capable de faire taire les sirènes italiennes.

SEKULARAC : IL A FAIT OUBLIER KOPA

La vedette yougoslave a été également l'un des « quatre grands » de la Coupe du monde avec Garrincha, Schroif et Rojas. Non seulement il a été la personnalité numéro un d'Arica mais encore imposa-t-il sa manière à Santiago, tant en quart de finale que lors du match de classement. Il a été le digne successeur de Kopa en tant que prestidigitateur de balles et distributeur quasi automatique. Après avoir tenu tête aux Russes à Arica, dominé les Uruguayens, ridiculisé les Colombiens, il imposa encore sa manière aux Allemands. Contré par les Tchèques, il espérait que ses partenaires sauraient profiter de cette étroite surveillance dont il était l'objet. Hélas, Galic, dans un mauvais jour, ne sut pas profiter des circonstances.

A moins de 25 ans et ayant déjà disputé deux Coupes du monde, la vedette de l'Etoile Rouge de Belgrade sera encore l'homme de base de l'équipe yougoslave lors de la prochaine Coupe du monde. En attendant on le retrouvera en Coupe des nations, dont il a déjà disputé la finale contre l'Union Soviétique.

SIVORI : DISCRET ET DEÇU

Comme toutes les grandes vedettes, Omar Sivori a fait faillite en cette 7e Coupe du monde. Il n'était pas en bonne condition physique. Il l'avait déjà montré contre la France. Et il ne fut guère lui-même au cours des deux matches qu'il joua contre Allemagne et Suisse. Il est vrai que dans de tels combats d'athlètes, Sivori ne pouvait être à l'aise. Il sembla s'ennuyer tout au long de la compétition. Peut-être avait-il hâte — comme Di Stefano — de retrouver sa femme et ses enfants à Buenos Aires. A moins qu'il n'ait pas goûté le sytème ultra-défensif adopté par les techniciens italiens, ce catenaccio milanais qu'Omar Sivori ne doit pas comprendre.

SOLYMOSSI : LE DEMI DE CHARME

Solymossi est grand, blond, mince et entre dans la catégorie des footballeurs élus. Des footballeurs à qui la grâce a été donnée.

Il se signala, dès le premier match que joua la Hongrie contre l'Angleterre, par son sang-froid et la sûreté de son placement et de ses gestes. Et jamais sa classe ne se démentit, ni contre la Bulgarie (6-1), ni contre l'Argentine (0-0), ni même, en quart de finale, contre la Tchécoslovaquie (0-1).

L'aisance de Solymossi, qui joue devant le rideau des quatre arrières hongrois, est merveilleuse. Il appuie sa défense et n'hésite pas à s'intégrer à l'attaque où ses longues foulées, la précision de ses passes et son sens du jeu font merveille. Il n'a que vingt-deux ans, son activité est inépuisable. Quand il se sera durci un peu, Erno Solymossi sera peut-être, effectivement, le vrai successeur de Baszik.

SOSKIC : PAS DE CHANCE

Le gardien yougoslave a été plébiscité comme le meilleur portier d'Arica, dans un groupe qui comprenait pourtant Yachine et le Colombien Sanchez. Soskic commit en effet un minimum d'erreurs jusqu'en demi-finale où malheureusement il fut desservi par la malchance : le puissant tir de Kadraba qu'il détourna en plein dans les pieds de l'attaquant tchécoslovaque en est la preuve. Quelques minutes plus tard, Schroif détournait du nez une reprise de volée de Skoblar. Là se situe essentiellement la différence entre les deux équipes. Abandonné par la réussite à un moment crucial, Soskic n'en a pas moins démontré de très solides qualités de souplesse, de coup d'œil et d'adresse qui en font un des bons gardiens du vieux continent.

SUAREZ : LA CLASSE NE SUFFIT PAS

Suarez se dépensa sans compter au cours des matches Espagne-Tchécoslovaquie et Espagne-Mexique. Il eut même le tort, contre les Tchèques, de vouloir régler ses comptes particuliers au lieu de garder la tête froide au service de l'équipe. Le résultat fut médiocre.

Cependant, Suarez s'attendait à jouer contre le Brésil. Et il fut stupéfait, la veille du match, en revenant du cinéma avec ses camarades à Vina del Mar, d'apprendre qu'il n'avait pas été retenu par Herrera.

Il se mit en colère, mais qu'aurait-il pu dire ? Herrera, le sélectionneur espagnol, a toujours eu un faible pour Suarez. C'est lui qui l'a fait transférer de Barcelone à l'Inter. Et H.H. connaît les défauts et les qualités de Suarez mieux que personne.

Herrera a estimé que, face aux Brésiliens, Suarez ne ferait pas preuve de l'esprit d'abnégation et du courage physique indispensables. Dure leçon pour Suarez, et dont il se souviendra.

SZYMANIAK : LE BOURREAU

Sans doute la joie qu'il éprouvait de servir à nouveau son équipe nationale a-t-elle tourné la tête de Szymaniak. A moins que ce ne soit le calcio où il évolue depuis un an

brésilien, M. Yamasaki l'énigmatique arbitre péruvien, Zagalo l'intelligence faite footballeur.

(à Catane), le calcio et le soleil de la Sicile qui lui aient agité l'esprit. Szymaniak est un footballeur de classe : sa frappe de balle et son adresse sont remarquables. Hélas ! Szymaniak est fort, très fort, athlétiquement parlant. Et il aime utiliser un « tacle sauté » qui n'est pas toujours très régulier. Devant le Chili, Szymaniak avait déjà attiré les regards par son jeu dangereux. Contre la Suisse, il abattit violemment Norbert Eschmann et lui fractura le péroné. Dans la tribune, Fritz Walter lui-même sursauta : « Stupide ! » ne put s'empêcher de dire l'ancien capitaine du champion du monde 1954 qui revit peut-être alors, en un éclair, ce tacle de Liebrich sur Puskas qui changea sans doute la face du football en 1954.

TORO : LE DIDI CHILIEN

On a dit de lui qu'il était le Didi chilien. La comparaison n'est pas tellement mauvaise. Car le petit inter à la peau blanche mais au visage d'Indien des Andes utilise les mêmes armes que le stratège brésilien : une frappe de balle redoutable sur balle arrêtée comme dans le jeu en mouvement, un dribble souple et coulé, un coup d'œil rapide, un sens du jeu très aiguisé. Avec son ami Rojas, Toro fit la loi au milieu du terrain. A tel point qu'il a attiré sur lui les regards italiens. Sampdoria de Gênes l'avait engagé. La Fédération italienne protesta, car elle n'avait pas digéré les incidents de Chili-Italie. Tout cela n'enlèvera rien à la classe de Toro, chez qui l'instinct s'efface devant l'intérêt du jeu collectif.

VAVA : TETE D'OR

Vava a passé son temps, au Chili, à dormir dans une chaise longue, la tête couverte d'un petit chapeau vert tyrolien assez pittoresque. Vava avait bien raison de protéger soigneusement ce crâne précieux. Car c'est lui qui sauva le Brésil de la défaite en plusieurs occasions. Vava, le bulldozer de l'équipe brésilienne, marqua en effet quatre buts (premier buteur). Sur ces quatre buts, l'ancien attaquant de l'Atletico de Madrid en réussit trois de la tête. L'absence de Pelé sembla le libérer, tout comme Garrincha. Il fut l'homme des combats farouches, l'homme fort qui commençait ou terminait le travail en finesse d'un Zagalo, d'un Garrincha ou d'un Amarildo. Il s'était imposé un terrible régime pour retrouver son poids de forme. Il y trouva sa récompense. Et il est probable que sa plus grande joie, Vava l'éprouva (comme Didi) le jour où il démontra, sur le terrain de Vina del Mar, que le football espagnol avait eu tort de le négliger.

YACHINE : L'ECHEC LE PLUS SURPRENANT

Au soir du quart de finale contre le Chili, le lion soviétique était mort, mais on peut dire que son agonie avait commencé dès le match contre la Colombie. On ne saura jamais ce qui s'est passé chez Lev Yachine, considéré comme le meilleur portier du monde contemporain. Lui-même ne le sait probablement pas encore à l'heure actuelle. Toujours est-il que sa défaillance a constitué l'une des plus grosses surprises de cette Coupe du monde et a précipité la perte des Soviétiques. Lev Yachine fut en effet le douzième Chilien de ce quart de finale d'Arica et sans doute le plus efficace. Se reprendra-t-il dans l'avenir ? Ce sera d'autant plus difficile que sa carence fut grande et qu'il est maintenant âgé de trente-trois ans. Il serait pourtant dommage que le sympathique gardien soviétique quitte la scène sportive, qu'il a si brillamment illustrée, sur un échec aussi retentissant.

YAMASAKI : LA NUIT ET LE JOUR

Maximo Yamasaki, arbitre péruvien, est devenu célèbre en un jour. Sorti numéro un d'un cours pour arbitres, organisé récemment en Amérique du Sud par la F.I.F.A., il avait été chargé de diriger le quart de finale opposant l'Allemagne et la Yougoslavie et s'en tira à merveille. On redoutait que ce match ne dégénérât en violence, on savait que les Allemands n'étaient pas tendres et que les Yougoslaves avaient du « répondant ». Mais M. Yamasaki eut à la fois l'autorité et la compétence qui coupent court à toute tentative d'antijeu. Sa direction fut exemplaire.

Hélas ! trois jours plus tard, sur la foi de cette performance, M. Yamasaki, mince, élégant, rapide, eut à diriger Chili-Brésil en demi-finale. On eût pardonné à un mauvais arbitre de se tromper aussi souvent. C'est impardonnable pour un aussi bon juge. Le Brésil s'est qualifié pour la finale malgré M. Yamasaki, dont trois décisions capitales furent, de toute évidence, prises **dans le sens** du public.

ZAGALO : MONSIEUR INTELLIGENCE

Et dire que tout le monde hurla lorsque Zagalo se vit confier le poste d'ailier gauche au début de la Coupe du monde. L'opinion publique reprochait aux responsables de laisser sur la touche un tireur comme Pépé ou un feu-follet comme Amarildo. Tout cela pour conserver un Zagalo de trente ans, ralenti et dépassé. Ils avaient tous oublié, ces critiques féroces, que l'ailier du Botafogo est le footballeur brésilien le plus intelligent, et que dans le système prudent adopté par les champions du monde pour conserver leur titre, Zagalo devait être le troisième homme de milieu de terrain, avec Didi et Zito. Pépé ou Amarildo aurait été incapable de tenir ce rôle. Et Zagalo triompha : d'abord par sa présence constante et rayonnante, partout où il fallait un joueur d'appoint en défense, au milieu ou en attaque. Ensuite et surtout par la précision de ses centres, de ses corners et de ses coups francs qui amenèrent plusieurs buts.

Aujourd'hui, tout le monde hurle... mais c'est pour chanter les louanges de Zagalo, « Monsieur Intelligence ».

ZITO : LES COMPTES DU BRESIL

Amarildo, de son crochet court et soudain, avait mis à mal deux joueurs tchécoslovaques et son centre fit mieux encore. Il contourna toute la défense ennemie comme la flèche qui, par-dessus les soldats avancés, va jusqu'au camp percer le chef au cœur. La balle d'Amarildo, aérienne, très pure, passa devant le but tchécoslovaque vide de tout défenseur.

Alors, on vit surgir le plus petit des joueurs brésiliens, Zito, et l'on se demanda s'il allait parvenir, de la tête, à frapper cette balle trop haute. Mais Zito décolla, les bras écartés, avec tant d'aisance que son front parvint largement à hauteur de la balle. Pour ne courir aucun risque, il parvint même à frapper la balle de haut en bas et ce but, admirable dans sa conception, fut aussi pur dans son achèvement. C'est ainsi que le Brésil, en finale, marqua son deuxième but et prit un avantage décisif sur la Tchécoslovaquie.

Zito est l'homme de base de Santos, le club de Pelé. C'est aussi un homme d'affaires averti. Il joue en calculateur, en malin. Il est mince, petit, insinuant. Il ne perd pas une balle

C'est peut-être lui qui, en décidant de se porter en avant, à la mi-temps du match Brésil-Espagne, a sauvé son équipe de la défaite et de l'élimination. Il fut, en deuxième mi-temps, de toutes les combinaisons offensives du Brésil, et notamment à l'origine de celle qui permit à Amarildo d'égaliser.

Zito, au milieu du terrain, a joué un rôle plus important que Didi. Il fut un agent de liaison inlassable, prompt et lucide. La lucidité est sa principale qualité. On le trouve partout où il faut qu'il soit. Il travaille pour tous. Quand on l'a retrouvé, au Tournoi de Paris, quelques jours après, il avait rasé sa moustache.

LES HÉROS DU MUNDIAL 62

EIMS EST CHAMPIO

REIMS
OU L'ÉTERNEL RETOUR

Reims, champion de France 1962 grâce à son succès sur Strasbourg, participera pour la quatrième fois à la Coupe d'Europe des Clubs. Tous ses supporters, et toute la Champagne, espèrent bien le voir disputer une troisième finale.

PHOTO AIME DARTUS

LA COUPE D'EUROPE A L'HEURE RÉMOISE !

SACRÉ champion de France 1962 au soir d'une journée très mouvementée, dramatique même, le Stade de Reims va donc participer pour la quatrième fois à la Coupe d'Europe des clubs.

On connaît son passé dans l'épreuve : sur trois participations, deux finales (contre le Real) et une place de huitième finaliste. Joli palmarès en vérité qui fait de Reims l'un des premiers clubs européens.

Mais le Stade de Reims est aussi une école. Albert Batteux, qui l'a marqué de son empreinte, a lancé aux quatre coins du football mondial des disciples. Ces derniers ont gardé la nostalgie de leur ancien club.

Dans la huitième Coupe d'Europe, on retrouvera ainsi plusieurs hommes qui ont trouvé la gloire à Reims et qui depuis ont fait fortune ailleurs... Curieux destin qui met ainsi la Coupe d'Europe 1962-63 à l'heure rémoise !

Pour commencer, Reims (Batteux) et Benfica (Riera) seront exempts au premier tour, tandis que Real (Muller) et Anderlecht (Pierre Sinibaldi) se retrouveront face à face dès le coup d'envoi.

ALBERT RIERA ET... FERNANDO BATTEUX !

De son ancien coéquipier et entraîneur du Stade de Reims Batteux, Fernando Riera a conservé un souvenir impérissable. Tout comme du style de jeu rémois dont il est un amoureux fervent et qu'il a cherché à donner aux Chiliens avec les modernisations qui s'imposaient. Riera pense comme Batteux, parle comme Batteux, discute comme Batteux, rêvasse parfois comme Batteux. A un point tel que Riera ressemble à Albert, même physiquement. Fernando, on le sait, a décidé de revenir en Europe. Il a accepté une très lourde succession : celle de Bela Gutmann à Benfica. Le nouveau responsable technique du champion d'Europe possède un avantage : il a déjà vécu au Portugal où il entraîna Belenenses. Il lui échoit une grande tâche. Sa psychologie et sa parfaite connaissance du football lui permettront de s'en acquitter parfaitement.

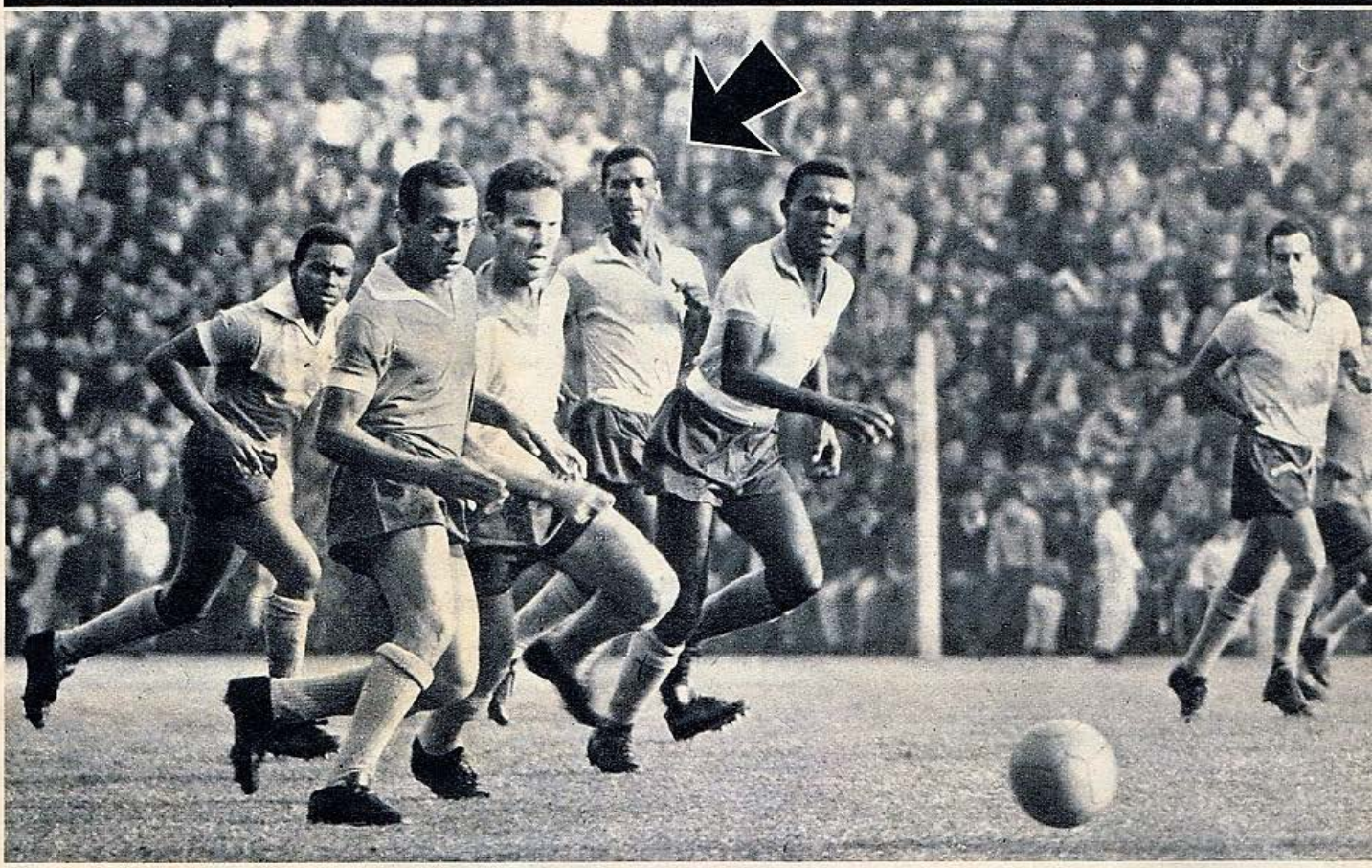
QUAND LA BELGIQUE PARLE CORSE...

Sous la conduite de Pierre Sinibaldi, le champion de Belgique, Anderlecht, pratique un football recherché, classique, un football qui n'a rien à voir avec celui des anciennes formations belges. L'ancien avant centre de l'équipe rémoise a conservé lui aussi la nostalgie du style champenois. Mais Anderlecht, redoutable machine à marquer des buts, aura-t-il assez de rigueur défensive pour résister aux terribles batailles de la Coupe d'Europe ? De plus, le champion de Belgique va avoir à affronter d'entrée le redoutable Real.

LE FRANÇAIS DE MADRID

Après Raymond Kopa, Lucien Muller ! Le Real Madrid tente une nouvelle expérience française avec le demi de l'équipe de France. Muller a toujours réussi de très bons matches contre les Espagnols, que ce soit en rencontre de club ou en sélection. Il sera sans doute cet homme de milieu de terrain, ce lieutenant dont Di Stefano a de plus en plus besoin. Le tout est de savoir comment cet Alsacien va s'adapter à la vie de l'Espagne, et aussi au rythme de jeu très enlevé du football ibérique.

OU VA SE FIXER LE
DEVANT (DIDI) OU...



J. F. — Notre propos initial devrait être de préciser l'importance que nous accordons aux considérations tactiques. A ce sujet, les opinions peuvent être en effet divergentes. Certains estiment que les problèmes intéressant le placement et les évolutions des joueurs dans le cadre d'un match sont essentiels et décident bien souvent de la victoire. D'autres (et je pense en particulier aux confidences que me faisait Di Stefano lors de la dernière Coupe du monde au Chili) estiment que les entraîneurs ont été souvent trop préoccupés de justifier leur importance en se transformant en stratèges et que, pour les éléments parfaitement maîtres de leur technique, les notions de tactique n'ont qu'une importance secondaire.

J.-Ph. R. — C'est un peu mon avis, mais, puisque nous parlons de Di Stefano, je crois que sa personnalité interdit qu'on lui fixe un rôle bien déterminé. C'est-à-dire qu'aucune tactique ne peut être bâtie autour de lui ou à partir de lui. Ses propos confirment cependant que la maîtrise technique constitue un facteur essentiel et qu'elle permet de résoudre, pour ainsi dire automatiquement, les problèmes tactiques.

R. M. — Il en est de Di Stefano comme de M. Jourdain. De même que ce dernier faisait de la prose sans le savoir, le célèbre joueur du Real Madrid sacrifie sans trop s'en rendre compte, aux impératifs tactiques. Sans doute entendait-il par ces réflexions quelque peu teintées d'humour et de déception, réagir contre la tendance aux consignes qui paralysent le joueur, le transforment en robot et lui interdisent, en définitive, de réagir en fonction des problèmes, toujours nouveaux, posés par le déroulement d'un match.

Par sa position, qui le porte successivement des avant-postes à l'arrière-garde, par son constant souci d'aider le porteur du ballon, et, en définitive, par son rayonnement, Di Stefano est la pièce maîtresse de la tactique peut-être simpliste, mais combien efficace, du Real Madrid.

Aussi sommes-nous unanimes à accorder à la tactique la place qu'elle mérite, aux côtés de chapitres aussi importants que ceux traitant de la technique et de la condition physique, en particulier.

LES ORIGINES DU WM

J. F. — Notre dessein est de faire le point des conceptions tactiques en vigueur avant et pendant la dernière Coupe du monde. Mais pour que tout soit clair, il est nécessaire de remonter plus haut et de rappeler que la modification de la loi sur le hors-jeu, en 1924, fut à l'origine d'une véritable révolution : la révolution du WM. Si nous faisons abstraction du gardien, l'attaquant pouvait n'avoir entre le but et lui-même, qu'un adversaire (au lieu de deux), lorsqu'il était alerté par la passe d'un partenaire.

On comprend que, dans ces conditions, l'avant centre et les ailiers, en particulier, se soient portés aux avant-postes et que les défenseurs aient eu, pour essentiel souci, de les surveiller de près, ce qui les conduisit à appliquer des consignes de strict marquage individuel. De même naquit l'arrière central ou « stoppeur », opposé directement à l'avant centre adverse et, par conséquent, condamné à jouer très replié devant son but. Ce WM (à trois arrières et à marquage individuel) se généralisa à peu près partout dans le monde — sauf en Suisse et en Autriche, fidèles au « verrou ».

R. M. — Il faut bien faire la différence entre l'origine et les conséquences. A mon sens, l'occupation du terrain, dans le cadre du WM, répondait à des notions de géométrie. Les joueurs étaient ainsi placés de façon assez rationnelle pour que le possesseur du ballon ait à proximité le soutien d'un partenaire. C'est parce que la division offensive, en fonction de ces principes, se disposa en W (et nous évoquerons en passant le souvenir des célèbres intérieurs d'Arsenal, David Jack et Alec James, placés en retrait de leurs avants

"JOUEUR EN TROP" ?

...DERRIÈRE (SCHNELLINGER) ?

UNE ÉTUDE TECHNIQUE DE Football MAGAZINE

Il n'est pas trop tard pour revenir sur les problèmes techniques soulevés par le septième Championnat du monde disputé au Chili.

L'évolution des tactiques modernes a franchi une nouvelle étape au cours du Mundial 1962.

Au cours d'un débat, nos collaborateurs Jacques FERRAN, Roland MESMEUR, J.-Ph. RETHACKER et Robert VERGNE ont confronté leurs opinions sur ces passionnantes questions techniques qui agitent et intéressent tout le monde du football.

de pointe) que les défenseurs, préoccupés, on l'a déjà souligné, de marquage individuel, dessinèrent à leur tour un M.

LE TOURBILLON

J. F. — L'apparition et l'installation du WM marquèrent un avantage des défenses sur les attaques. Dès lors, la question qu'on se posa partout fut la suivante : comment les attaquants allaient-ils évoluer pour échapper au carcan du WM ? Ils utilisèrent tous les procédés et, en particulier, les permutations latérales (changements de poste en attaque) qui obligeaient les défenseurs à les suivre et à commettre des erreurs. Songez en particulier au « tourbillon » du Racing de 1950.

R. M. — Echapper au marquage individuel par la mobilité constituait une arme logique. Mais il est en football une vérité de base d'après laquelle à valeur sensiblement égale, le possesseur du ballon possède un indiscutable avantage sur son adversaire. Il doit, en principe, éliminer par un dribble son adversaire direct et détruire ainsi l'effet de la défense individuelle.

C'est pourquoi on est arrivé assez rapidement à la notion de couverture ou d'aide apportée à un défenseur isolé. Le rôle de sauveur ou de « couvreur » fut dévolu à l'arrière qui ne se trouvait pas du côté de l'aile marchante adverse. Il lui appartenait de colmater les brèches les plus dangereuses.

L'AVANT CENTRE EN RETRAIT

J.-Ph. R. — Sur le plan tactique, la Hongrie de la belle époque, celle qui, à Wembley, devait infliger à l'Angleterre sa première défaite en territoire insulaire, avait posé un sérieux problème aux éléments du W défensif en plaçant l'avant centre Hidegkuti dans une position en retrait.

Déjà, on voyait de plus en plus rarement l'arrière central s'éloigner de sa base d'opération pour suivre l'avant centre adverse replié. Mais, maintenant le repli systématique de l'avant centre et la transformation des inters en avants de pointe aboutissaient à des divisions offensives formées de quatre hommes. C'est donc toujours dans le cadre du marquage individuel qu'on arriva en quelque sorte à cette disposition de quatre défenseurs, disposés suivant une ligne plus ou moins incurvée suivant que le sens offensif des porteurs des numéros 8 et 10 était plus ou moins développé.

R. M. — Si l'on veut étudier l'évolution des dispositions tactiques prises par les défenseurs, préoccupés de lutter, avec efficacité contre l'initiative des attaquants, il est, croyons-nous, nécessaire de les illustrer par des exemples précis.

C'est ainsi que je me trouvai sur le terrain d'honneur du stade de Saint-Germain, quand Benito Diaz préparait le match, victorieux (5-1), de l'Espagne contre la France en 1949. Le célèbre entraîneur, en s'infiltrant, ballon en main, comme un joueur de rugby, au milieu de ses demis et arrières, faisait jouer le mécanisme du rideau protecteur.

Il s'inspirait déjà des principes d'une défense de zone en dressant, devant la ligne d'attaque adverse, une phalange dont les dimensions augmentaient ou diminuaient suivant que la pression des opposants se faisait plus ou moins forte. Quand on soulignait devant Benito Diaz que les ailiers avaient ainsi une relative liberté d'approche, il l'admettait, mais non sans faire remarquer qu'il était plus préoccupé de la neutralisation des avants placés au centre, dans de bonnes conditions de tirs que de ceux qui se trouvaient aux ailes dans des angles de tir fort réduits.

Rappelons également qu'à Bâle, à l'occasion d'un match victorieux de la France contre la Suisse, Albert Batteux décida de laisser, devant les quatre attaquants helvétiques, les habituels cinq défenseurs prévus en WM. Les accusations, formulées contre les Tricolores, d'avoir en cette circonstance, « bétonné », prouvaient que les partisans du jeu défensif sont les premiers à crier au feu lorsqu'on ne

se laisse pas prendre au piège de leurs artifices.

R. V. — Après qu'une génération de joueurs eut été essentiellement préoccupée de marquage individuel, on a donc enfin estimé qu'il fallait que renaisse le sens de l'initiative.

LES HOMMES DANS LE 4-2-4

J. F. — Vous êtes donc bien d'accord pour dire que le 4-2-4 a été essentiellement une réaction contre le marquage individuel et que, bien avant les Brésiliens, ou en même temps qu'eux, plusieurs équipes l'ont, plus ou moins consciemment, appliqué ?

Encore faut-il définir ce fameux 4-2-4 tel qu'il a été élaboré, conçu et systématiquement appliqué par les Brésiliens à partir de 1958.

On trouve d'abord devant le **gardien, quatre défenseurs**, dont **deux** au centre sont légèrement décalés l'un par rapport à l'autre et même par rapport aux arrières latéraux. Le nouveau système a d'ailleurs donné naissance à un type de joueurs nouveaux. C'est ainsi que ces quatre hommes, n'appliquant plus des consignes de marquage individuel, sont, le plus souvent, assez grands, souples et surtout possèdent une technique qui leur permet de ne pas être dominés dans le travail constructif amorcé dès la conquête du ballon. Aux extrémités de cette défense en ligne se trouvent, le plus souvent, les plus petits et les plus rapides de ces arrières, dont la disposition épouse une ligne légèrement ovalisée.

L'occupation du milieu du terrain est assurée par **deux hommes**. L'un est le **demi d'appoint** ou **d'appui** (les Brésiliens disent **medio armador ou medio de apoio**) et l'autre, plus défensif, plus actif, est le **demi de liaison (medio de ligaçao)**. A ces deux définitions répondaient, avant cette Coupe du monde, Didi et Zito.

Quant à la ligne d'attaque, elle comprend en principe **quatre hommes : deux avants du centre et deux ailiers se tenant légèrement en retrait.**

J.-Ph. R. — Il faut remarquer que les Brésiliens, champions du 4-2-4 en 1958, ne l'ont plus appliqué en 1962 avec la même rigueur. Ils sont nettement passés du 4-2-4 (4 arrières, 2 demis, 4 attaquants de pointe) au 4-3-3 (4 arrières, 3 demis, 3 avants de pointe). Zagalo, en effet, porteur du numéro 11, a joué comme 3e demi aux côtés d'un Didi plus défensif et d'un Zito plus offensif. Cette évolution a prouvé que les Brésiliens adaptaient leur tactique aux moyens dont ils disposaient.

Avec des hommes vieillis et ralentis comme les deux Santos et Didi, le Brésil dut jouer plus prudent. Avec un Pelé qui se tient plus en retrait que par le passé, leur visage aurait même été, peut-être, encore plus différent.

J. F. — Je suis d'accord sur le sens et les raisons de l'évolution tactique des Brésiliens, mais je rappelle qu'en 1958 déjà, Zagalo jouait en retrait et que le 4-2-4 brésilien ressemblait déjà, très souvent, à un 4-3-3.

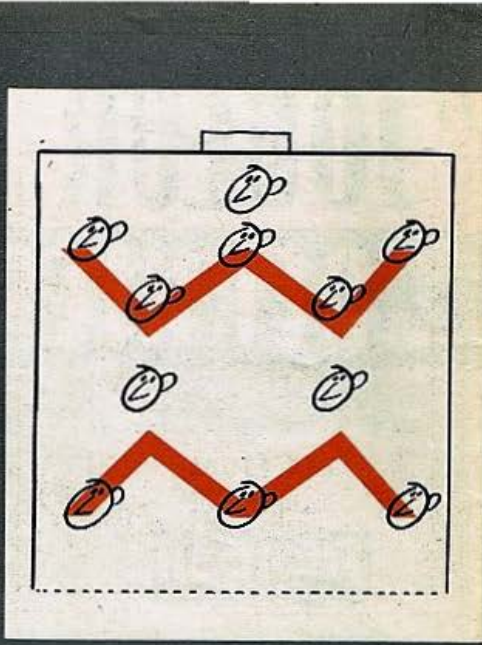
R. M. — N'oublions pas cependant que les Brésiliens avaient adopté cette tactique du 4-2-4 en 1958, parce qu'elle traduisait une prudence légitime née des précédentes mésaventures connues en Coupe du monde. En 1962, ils devaient défendre un précieux capital avec des joueurs sur les épaules desquels pesait le poids des ans.

LE CHILI PORTE-DRAPEAU DU 4-2-4

J.-Ph. R. — Si nous étudions maintenant le comportement tactique des autres participants à la dernière compétition mondiale, je crois que l'on peut accorder au Chili **le titre de modèle, dans le domaine de l'occupation du terrain suivant la tactique du 4-2-4.** Avec un Contreras, essentiellement préoccupé par sa tâche défensive, et le tandem Rojas-Toro, qui n'avait rien à envier à celui formé de Didi et Zito, les poulains de Riera prouvèrent que ces dispositions de combat offraient des possibilités aussi grandes sur le plan offensif que sur le plan défensif, et que l'esprit du jeu était ainsi respecté. Contre l'U.R.S.S., cependant, à Arica, le Chili modifia son organisation tactique en renforçant sa défense. Riera n'eut d'ailleurs pas à le regretter, puisqu'il battit les Russes. Mais devant le Brésil, il en revint au 4-2-4 intégral.

R. M. — Une seule fois au cours de cette Coupe du monde les Chiliens commirent, à notre sens, une erreur tactique. Ce fut lorsqu'ils luttèrent, à onze contre neuf, devant les Italiens. Obnubilés par le désir d'ouvrir enfin la marque, ils oublièrent les indispensables consignes de prudence, et par instants nous pûmes voir l'arrière central Raul Sanchez opposé, seul à seul à Altafini, sans la proximité d'un partenaire prêt à le doubler au cas où un long dégagement de volée italien aurait porté le danger dans le camp chilien et offert à l'avant centre italien la possibilité de tromper son rival direct.

J. F. — Continuons à passer en revue les adeptes du 4-2-4.



DU WM AU VERROU DE SANTIAGO

R. V. — Dans le groupe d'Arica, l'**Uruguay** mériterait d'être aussi bien noté que le Chili si l'on ramenait l'analyse au comportement des quatre arrières. Mais la ligne d'attaque, avec des ailiers par trop spécialisés, et des éléments à la classe insuffisamment affirmée au centre, était limitée dans ses possibilités d'expression. Le 4-2-4 était également l'organisation de base de la **Colombie**, qui manquait malheureusement de joueurs à forte personnalité.

J.-Ph. R. — Le **Mexique**, avec des ailiers et des avants centres de qualité fut, grâce au caractère offensif de son jeu, un excellent porte-drapeau du 4-2-4. Mais n'oublions pas la **Tchécoslovaquie** qui eut le mérite de prouver, tout au moins en finale, qu'elle était en mesure de pratiquer un football agréable, en occupant le milieu de terrain suivant les principes sur lesquels nous venons d'insister. Pourtant, avec leur longiligne avant centre Kvasniak assurant pratiquement la liaison au milieu du terrain, et avec le demi Masopust effectuant une énorme somme de travail et s'intégrant souvent à sa ligne d'attaque, les Tchécoslovaques apportèrent des nuances à la tactique traditionnelle. Ici c'est l'avant centre et non un inter qui se replia. Comme pour un rappel de la première application faite par les Hongrois.

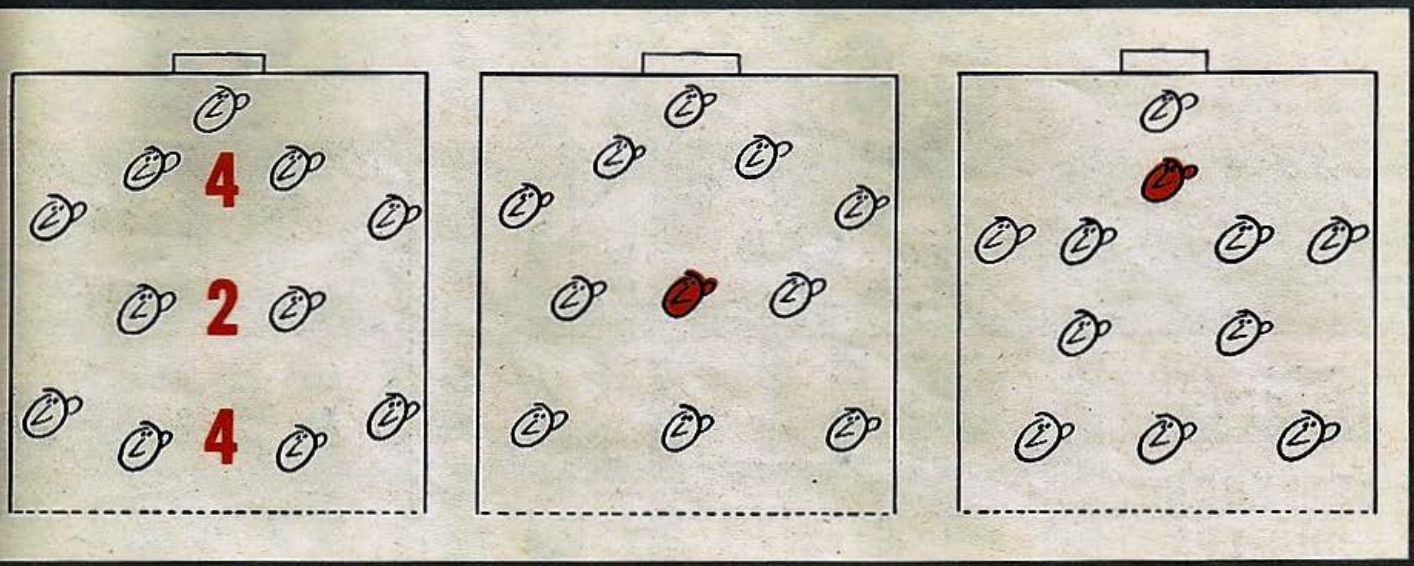
R. V. — Pour ce qui est de la **Yougoslavie**, il faut mettre l'accent sur le rôle des demis. C'est parce qu'ils furent moins fixés dans leurs fonctions, c'est parce que Popovic, à l'occasion, abandonnait son rôle de quatrième arrière, que cette équipe séduisit les amateurs d'un football élégant et inspiré. Disons que le 4-2-4 des Yougoslaves fut le plus souple et le moins systématique de tous.

J. F. — Si l'on poursuit la revue des acteurs de cette Coupe du monde, on peut ranger encore sous la bannière du 4-2-4, la **Hongrie** en insistant sur la spécialisation de certains joueurs. C'est ainsi que le demi droit Solymosy est le parfait agent de liaison et rappelle le célèbre Boszik dans son travail de soutien. Sipos, un ancien arrière central dans le WM, s'accommode fort bien de ses fonctions de quatrième arrière.

Bien que Kovatchev ait tendance à se libérer des servitudes de la défense en ligne, la **Bulgarie** est également à placer parmi les adeptes du 4-2-4.

On doit également y ranger l'**Argentine**, dont le demi Sacchi est de la race des grands « hommes du milieu », mais qui a manqué d'attaquants capables d'accomplir une action décisive.

Dans l'équipe de Tchécoslovaquie, Masopust (à gauche) et Kvasniak (au centre, manches courtes) furent les deux éléments moteurs, les deux agents de liaison. Kvasniak essaya même de neutraliser Garrincha.



Au WM classique succéda en 1958 le 4-2-4 brésilien (croquis de gauche). Au Chili, pendant la Coupe du monde 1962, le 4-3-3 brésilien et le verrou allemand (ou italien) apportèrent une note nouvelle. Entre les deux, la différence de placement d'un homme — le « joueur en trop » — qui figure en couleur sur les deux croquis de droite.

LES RESTES DU WM : ANGLETERRE ET U.R.S.S.

R. M. — En fin de compte, l'équipe qui a le moins évolué depuis l'âge du WM est — et cela n'étonnera personne — l'**Angleterre**. Malgré des efforts d'adaptation et la position très défensive des demis Flowers et Moore, l'Angleterre n'a pas encore consenti à dépouiller complètement l'habit du WM.

R. V. — En ce qui concerne l'**U.R.S.S.**, son équipe échappe aux classifications déjà établies. Ses défenseurs respectent, certes, le marquage individuel, lorsque les adversaires amorçent une offensive. En revanche, lorsque plane un danger, il se produit un regroupement massif qui peut être assimilé à une très dense défense de zone. En attaque, les principes de base sont les mêmes et tendent, conformément aux principes napoléoniens, à faire pression, sur un point donné du rempart adverse, au moyen d'une forte concentration.

LE DOUBLE VERROU (ITALIE ET ALLEMAGNE)

J. F. — Venons-en maintenant aux quatre autres formations qui ont apporté des solutions différentes, et essentiellement défensives, aux problèmes posés. Celles qui sont allées plus loin que le 4-2-4, elles ont, en règle générale, suivi l'exemple donné par les Suisses, mais en fermant le verrou à double tour, c'est-à-dire en intégrant un homme de plus dans le réseau défensif.

J.-Ph. R. — En effet, si l'on étudie le placement des **Italiens**, victimes des tendances destructives de leur football et surtout de l'excès de prudence qui est le corollaire de la recherche à tout prix d'un résultat flatteur, on constate que, devant un joueur comme Maldini, dévolu aux fonctions de « bétonneur », évoluent au minimum quatre arrières qui contrôlent l'action des avants de pointe adverses en suivant les principes du marquage individuel. Ils sont tellement fidèles à leur consigne que la position éventuelle en retrait des ailiers les transforme parfois eux-mêmes en attaquants, mais en attaquants se bornant à être des machines à centrer. Par voie de conséquence l'un des demis chargé de surveiller un intérieur adverse est presque toujours décroché de la division offensive amputée ainsi d'un avant. Ainsi a-t-on pu voir Ferrini (expulsé devant le Chili) désigné comme ailier droit, mais redevenant dès le coup d'envoi le défenseur qu'il est par tempérament et par expérience.

Il n'est pas jusqu'à l'ailier Mora qui ne se soit tenu également en retrait, contribuant ainsi au renforcement du rempart d'au moins sept hommes dressé devant les attaques adverses.

J. F. — Cette analyse, nous pourrions la reprendre en ce qui concerne l'équipe d'**Allemagne**, au sein de laquelle Schnellinger tint le rôle de Maldini et Szymaniak celui de Ferrini, tandis que Sturm, plus que Mora encore, n'était devant l'Italie qu'un ailier nominal. Il convient maintenant de chercher à savoir pourquoi ces équipes ont décidé d'appliquer un tel système de défense.

R. M. — Sans vouloir excuser ces formations d'avoir appliqué la « tactique du pauvre » chère à l'entraîneur suisse Rappan (alors qu'elles possédaient, comme l'Italie en particulier le prouva devant la Suisse, d'autres arguments), il faut tenter d'expliquer cette évolution.

La défense en ligne (ou sensiblement en ligne) du 4-2-4 exposait les défenseurs aux dangers que fait naître un dribbleur efficace, et surtout au précis et rapide redoublement de passes.

Si le « une-deux » a eu un tel succès, s'il fut considéré comme une panacée, c'est parce qu'il permettait de perforer littéralement la ligne des quatre arrières.

La notion de couverture aperçue par les adeptes du WM, les tenants du 4-2-4 en conçurent également l'importance. C'est sans doute pour cela que des garçons comme Maldini et Schnellinger reçurent pour mission essentielle de colmater les brèches derrière les quatre arrières traditionnels.

Quant à l'**Espagne**, si on la juge en fonction de son exhibition devant le Brésil, il faut lui reconnaître le mérite de s'être dégagée du conformiste WM pour utiliser une tactique bâtie sur l'intelligence et l'opportunisme.

Aux trois avants de pointe brésiliens habituels, l'entraîneur Herrera opposa en définitive deux arrières latéraux, un arrière central et un demi, tandis que le Catalan Vergès était délégué à la surveillance de Zagalo, de plus en plus homme du milieu du terrain.

En opposant quatre hommes à Amarildo, Vava et Garrincha, Herrera pouvait ainsi placer un homme en couverture, cet homme recevant pour mission essentielle d'aider l'arrière gauche Gracia dans sa surveillance de Garrincha. Ce fut la tâche dévolue à Rodri. On revenait ainsi à la notion de couverture qui ne peut être ignorée par tous ceux qui admettent, comme nous l'avons déjà affirmé, la supériorité de base du possesseur du ballon sur son adversaire direct.

REDONNER DES ARMES AUX AVANTS

J. F. — Le moment est venu de prendre position en ce qui concerne l'avenir de ces tactiques. Pour ma part, je crois que le réalisme (historique) interdit de condamner sans appel les « bétonneurs ». Il ne faut cependant pas oublier que les Allemands, devant la Yougoslavie, en quart de finale, faillirent forcer le succès lorsque, à la mi-temps, Sepp Herberger invita Schnellinger à abandonner son poste de verrouilleur et à se porter vers le milieu du terrain, où il constituait un renfort pour ses attaquants.

Je pense que Herrera résume parfaitement les problèmes tactiques qui se posent dans le football actuel en disant : « Il s'agit uniquement de savoir si l'on place « l'homme en trop » derrière ou devant le rideau de défenseurs. »

J.-Ph. R. — Je ne crois pas en un avenir heureux pour ceux qui ont choisi de réduire le nombre de leurs attaquants et transforment trop facilement un éventuel attaquant en un impitoyable défenseur. Des garçons comme Schnellinger ou Maldini méritent un rôle plus constructif. Et l'homme qu'on accroche derrière le rideau défensif ne peut être très efficace sur le plan offensif. Je crois plus en l'avenir des permutations entre attaquants et défenseurs, pour que le potentiel des avants soit toujours intact.

R. V. — Encore faut-il insister sur le comportement de ce défenseur de complément et surtout sur l'état d'esprit des éléments qui composent ce rempart dressé devant les attaquants. S'ils sont autant préoccupés par le désir d'amorcer d'intelligentes contre-attaques que par celui de détruire, rien n'est perdu. Mais sera-ce le cas ?...

R. M. — C'est également mon avis, et je crois qu'un Maldini, animé d'un tempérament de contre-attaquant, dès qu'il s'est emparé du ballon, peut être le chef d'orchestre offensif d'une équipe pourtant organisée initialement sur des bases d'un rigoureux réalisme.

R. V. — Pour brosser complètement le tableau, peut-être faudrait-il, d'ailleurs, insister sur le rôle des arbitres. Il n'est certes pas question de leur demander d'être favorables à tel ou tel style, à telle ou telle tactique lorsqu'ils pénètrent sur le terrain. Néanmoins, le règlement protège suffisamment les attaquants. Peut-être serait-il judicieux d'accorder, dans la surface de réparation, le préjugé favorable à ceux qui construisent et non à ceux qui ont pour souci essentiel de détruire.

LE FOOTBALL FRANÇAIS CHERCHE FORTUNE !

Football MAGAZINE

SE PENCHE SUR LES FINANCES DES CLUBS PROS

LE football français est, financièrement, un grand malade. La plupart des clubs, bien gérés — le cas du Racing Club de Paris est typique — sont en déficit. Cette situation ne pouvant durer indéfiniment, l'assemblée générale des clubs pros a voté le non-partage des recettes qui mettra les clubs devant leurs responsabilités et les obligera à prévoir une politique de survie à longue échéance. « Football Magazine », dans son enquête du mois, s'est penché sur ce grave problème et vous révèle ce qu'il faut attendre de cette nouvelle

HISTOIRE D'UNE RECETTE

Le public ne connaît pas, en général, la part qui revient au club qui reçoit lors d'un match de Championnat.

Football Magazine a réussi à « voir » trois feuilles de matches de la saison dernière. C'est ainsi que vous découvrirez que sur une recette nette (c'est-à-dire amputée des taxes sur les spectacles et de la taxe locale) de 8 millions d'anciens francs, le R.C. Paris ne touchait que 3 millions 200.000. Voici pourquoi :

Match Racing - Sedan du 1er octobre 1961
(23.731 spectateurs)

Recette totale brute	98.567,30
DEPENSES :	
Timbre quittance	2.957,05
Taxe spectacles (1)	7.027,92
Taxe locale	7.701,85
Recette nette	80.880,48

Découpons maintenant la recette nette suivant le règlement.

Part de la Ligue Nationale (5,50 % de la recette nette) (2)	4.451,24
Frais d'organisation (25 % de la recette nette)	21.232,92
Taxes au profit du football amateur (2 % de la recette nette excédant 2.500 NF)	1.568,63
Caisse de Secours et de Solidarité (2 % de la recette nette jusqu'à 2.500 NF)	50
Fonds de réserve Caisse de péréquation (1,5 %)	121,40
Total des prélèvements	27.424,19
Reliquat de la recette nette	53.456,29
Part 60 % Racing (3)	32.073,77
Part 40 % Sedan (4)	21.382,52

Remarques. — (2) La Ligue prend sur sa part les frais d'arbitrage (qui pour ce match s'élevaient à 279 NF 52) et de délégués (50 NF).

(3) Sur sa part, le Racing doit encore déduire 375 NF pour la quote-part à verser à la Caisse de Péréquation.

(4) La part du club visiteur ne pouvait être inférieure à 7.000 NF.

La saison prochaine, le R.C. Paris conservera tout le reliquat de la recette nette, soit 53.456 NF 29, sur une recette brute de 98.567 NF 30, soit encore 54 % environ de cette recette brute.

Match Rennes - Monaco du 14 janvier 1962
(14.405 spectateurs)

Recette totale brute	53.281,30
DEPENSES :	
Timbre quittance	1.494,65
Taxe spectacles	5.287,33
Recette nette (1)	46.498,32

Découpage de la recette

Part de la Ligue	2.557,40
Frais d'organisation	11.624,58
Football amateur	879,96
Caisse de secours	50
Fonds de réserve	69,74
Total des prélèvements	15.181,68
Reliquat de la recette nette	31.316,64
Part 60 % Rennes	18.789,98
Part 40 % Monaco	12.526,66

La saison prochaine, Rennes conservera 31.316 NF 64 sur une recette brute de 53.281 NF 30, soit près de 59 % de la recette brute.

(1) Comme vous pouvez le constater, la municipalité rennaise ne prélève pas de taxe locale. C'est un avantage souvent accordé en province.

Match Cannes - Toulon du 15 octobre 1961
(4.375 spectateurs)

Recette totale brute	14.351,70
DEPENSES :	
Timbre quittance	449,75
Taxe spectacles	766,67
Taxe locale	178,04
Recette nette	12.957,24

Découpage de la recette

Part de la Ligue	712,65
Frais d'organisation	3.239,31
Football amateur	209,14
Caisse de secours	50
Fonds de réserve	12,95
Total des prélèvements	4.224,05
Reliquat de la recette nette	8.733,19
Part 60 % Cannes (1)	4.733,19
Part 40 % Toulon	4.000

La saison prochaine, Cannes recevra 8.733 NF 19 sur une recette brute de 14.351 NF 70, soit 60 % de la recette brute (au lieu de 32 % cette année).

Le non-partage des recettes va donc modifier profondément la vie des clubs français. Les grands clubs, comme le Racing ou le Stade Français, seront pourtant moins favorisés qu'on veut bien le penser, car leurs charges sont plus lourdes que celles des clubs de province. Le Racing, par exemple, ne touchera jamais plus de 53 % d'une recette brute, alors que la part d'un club de province peut s'élever à 62 ou 63 % s'il est exempté de taxe locale. Les subventions ou les aides municipales, sous quelque autre forme que ce soit, entrent aussi en ligne de compte, comme nous le verrons plus loin.

En fait, un club français ne dépendra plus que de lui-même. Et si cette nouvelle situation est inquiétante pour Monaco ou Sochaux, financièrement artificiels, elle peut être bénéfique pour des clubs régionaux comme Rennes, Rouen, Grenoble, voire Le Havre ou Cannes.

(1) En fait, la part de Cannes aurait dû s'élever à 5.240 NF ; mais, le minimum à attribuer au club visiteur étant de 4.000 NF en Division II, Cannes a dû se contenter du reliquat.

(1) A la recette totale brute s'ajoute, pour le calcul de la taxe sur les spectacles, une « recette fictive » qui représente les invitations. A Paris, pour ce match, la recette fictive était évaluée à 1.706,25 NF.

FRANCE : des banquettes vides et des stades vides de passion. ESPAGNE : des tribunes pleines à craquer de socios fidèles et qui font partie de leur club.

loi en vous donnant des détails que vous ne connaissez pas : histoire d'une feuille de match, compte de gestion détaillé d'un club. « Football Magazine » donne aussi un prolongement à cette enquête en vous expliquant comment les clubs espagnols notamment ont fait face à cette loi du non-partage des recettes en s'appuyant sur les socios. Le système des socios est-il viable en France ? De quelle façon ? C'est ce que nous avons tenté de dégager au cours d'un débat sur cette question.

UNE ENQUÊTE DE ROLAND MESMEUR ET JACQUES THIBERT

COMPTE DE GESTION

Il n'est un secret pour personne que tous les clubs français sont en déficit. Plus ou moins, mais tous le sont. Il nous a été difficile — les dirigeants français tenant beaucoup à leurs prérogatives et étant peu désireux de voir leur compte de gestion étalé au grand jour — de vous présenter un compte détaillé. Le F.C. Rouen, pourtant, a tenu à faire dire la vérité aux chiffres et a publié, en juillet 1961, son compte de gestion.

C'est celui-ci que nous vous donnons, en vous précisant que la saison dernière a été à peu près identique à la précédente.

F.C. ROUEN

RECETTES

(Tous les chiffres sont en nouveaux francs)

Matches de Championnat ..	628.462.67	
Matches de Coupe de France	72.113.24	
Matches de Coupe Drago ..	8.120,15	
Matches amicaux	37.615,15	746.311,21
Prêt de la Municipalité	150.000	
Subvention de la Municipalité	200.000	
Membres bienfaiteurs	59.595	
Dons	30.198,30	
Redevances buvette	5.750	
Redevances publicité	1.738	
Remboursement prestations Sécurité Sociale	2.385,57	
Transferts encaissés	10.000	
Taxes	23.779,91	
Divers	230,31	483.677,09

DEPENSES

Matches de Championnat ..	268.978,97	
Matches de Coupe de France	61.919,20	
Matches de Coupe Drago ..	3.057,95	
Matches amicaux	41.744,35	375.700,47

Dépenses de la section professionnelle

Salaires	262.852,35	
Sécurité Sociale	13.497,93	
Allocations familiales	15.524,48	
Accidents de travail	16.209,67	
5 % sur appointements	14.197,71	
Soins	8.416,74	
Equipements	11.944,94	
Prospection	459,80	
Hébergement	16.151,44	
Location et entretien du stade	6.309,23	
Divers	9.743,66	375.307,95
Frais généraux	632,25	
Assurance — Loyer	8.645,85	
Impôts	4.733,90	
Appointements personnel d'administration	14.855,41	
Cotisations Sécurité Sociale	2.027,75	
Allocations familiales	2.152,67	
Accidents de travail	170,26	
Taxe 5 % sur appointements	827,36	
Frais de bureau	1.532,61	
Redevances P. et T. et E.D.F.	9.768,44	
Divers	4.096,33	
Transferts et primes de contrat	556.634,64	
Sections amateurs	45.235,60	
Règlements saisons antérieures	515,30	651.828,37
Soit un total de dépenses de		1.402.836,79
Contre un total de recettes de		1.229.988,30
Soit un excédent de dépenses		172.848.49

R.C. PARIS

Ce n'est pas un compte détaillé que nous vous donnons, mais le tableau d'ensemble des recettes et des dépenses.

Recettes de Championnat	1.610.432,69
Frais de location de terrain, de timbres, taxes, contrôle, police, etc.....	480.000
Part des organisations officielles (Ligue, etc.) et des clubs visiteurs....	470.000
Part du Racing	660.000
Recettes nettes à domicile	660.000
Recettes nettes à l'extérieur	200.000
	860.000
Dépenses de gestion (salaires joueurs, charges sociales, voyages, équipements, etc.)	1.100.000
Déficit	240.000

Déficit incomplètement comblé par les recettes de Coupe de France et de matches amicaux.

Ces deux comptes appellent bien sûr quelques commentaires

1° Les chiffres de recettes ne correspondent pas à grand-chose. Il reste (il restait, puisque la loi est maintenant modifiée) 57 % seulement de la recette complète au F.C. Rouen sur un match et 40 % — ce qui est ahurissant — au R.C. Paris.

2° Le chapitre Coupe de France qui ne laisse que 15 % de la recette pour une équipe qui ne dépasse pas les quarts de finale et les matches amicaux largement déficitaires.

3° Si l'on fait entrer en ligne de compte le capital joueurs, il est bien évident que ni Rouen ni le R.C. Paris ne sont en déficit réel. Toutes les entreprises commerciales tiennent compte dans leur bilan de cette notion.

LES SUBVENTIONS ET LES CLUBS

Un certain nombre de clubs bénéficient d'une subvention de leur municipalité, de prêts, ou de facilités dans leur exploitation. Pour connaître la situation exacte de chacun, les projets qu'entraîne la nouvelle loi du non-partage, « Football Magazine » a posé quatre questions aux dirigeants de clubs :

1° Quel était le montant de la subvention municipale accordée la saison dernière à votre équipe ?

2° Cette subvention sera-t-elle renouvelée la saison prochaine et dans quelles conditions ?

3° Votre club bénéficie-t-il d'autres aides : prêt municipal remboursable par pourcentage sur les recettes, location gratuite de terrain, etc. ?

4° La nouvelle loi du non-partage des recettes va-t-elle entraîner des modifications dans les conditions d'exploitation ? Lesquelles ?

LE FOOTBALL FRANÇAIS CHERCHE FORTUNE

BESANÇON : peut-être un prêt

1° Subvention municipale saison 1961-1962 : 100.000 NF.

2° La subvention sera renouvelée pour 1962-1963.

3° Un prêt municipal est à l'étude. Le Conseil municipal de Besançon pourrait prendre une décision à ce sujet début octobre. Le club paye une location pour bénéficier du stade municipal.

4° Avec sa moyenne 1961-1962 de spectateurs (4.500 environ), et à plus forte raison lorsque cette moyenne est inférieure, Besançon accuse un bilan déficitaire (12 millions pour l'exercice 1961-1962) malgré l'aide de la municipalité.

La politique du club ne s'en trouvera pas modifiée. Besançon a toujours fait selon ses moyens. Il continuera... tout en regrettant le manque d'aide du secteur privé (industriels).

NIMES : déficit en vue

1° Montant de la subvention municipale 1961-1962 : 10 millions d'anciens francs.

2° Oui, cette subvention sera renouvelée en 1962-1963 : même somme.

3° Nimes Olympique ne reçoit pas d'autre aide.

4° Si l'on se base sur les chiffres de la saison 1961-1962 où Nîmes Ol. a versé 16 millions aux équipes visiteuses et perçu 21 millions à l'extérieur, le déficit à prévoir serait de 5 millions.

LILLE : une souscription

1° 10 millions.

2° 5 millions.

3° La municipalité s'est inscrite pour 7 millions en tête de la souscription lancée par le club.

4° Aucune modification.

RENNES : une affaire d'or

1° 15 millions de subvention.

2° Subvention régulièrement inscrite depuis plusieurs années au budget de la ville et dont l'octroi ne suscite pas de discussion au Conseil municipal. Son maintien paraît en conséquence probable.

3° Pas d'autre aide sous forme de prêt. Terrain loué à un prix extrêmement bas (50 NF par an), mais dont l'entretien et le gardiennage sont à la charge totale du club.

4° Pas de répercussions importantes à attendre de la nouvelle réglementation. Le Stade Rennais évalue à 3 ou 4 millions par saison la plus-value qui en résultera pour lui. Il perdra, en effet, la part importante qui lui revenait lors des matches qu'il disputait à Paris.

O.M. : démarrage difficile

1° Pas de subvention la saison dernière.

2° Le Comité directeur du club a entrepris des démarches pressantes auprès de la municipalité qui lui a opposé une fin de non-recevoir. Il demandait un prêt de 50 millions, remboursable en 5 ans.

3° L'O.M. ne bénéficie d'aucune aide... La location du stade lui coûte de 10 à 20 % sur les recettes. Actuellement, le passif du club est de 100 millions d'anciens francs.

4° La nouvelle loi sur le partage des recettes pouvait permettre au club de rembourser dans de bonnes conditions le prêt sollicité.

En effet, l'O.M. peut compter sur un total de recettes en Championnat de 120 millions sur lesquels il lui resterait environ 85 millions. Cela représente plus que son budget d'exploitation (60 millions en Division II).

LYON : des socios

1° Pas de subvention municipale depuis plusieurs saisons.

2° et 3° Pas de prêt. Seul avantage : le stade municipal est loué pour la somme modique de 2.000 anciens francs par rencontre.

4° Pas de modification envisagée dans les conditions d'exploitation. Le Comité directeur estime toutefois qu'en raison de l'importance de la ville et de la région qui l'entoure, il ne peut être que bénéficiaire. D'ailleurs, afin de stimuler la venue des spectateurs, un système d'abonnements (calqué sur celui des socios d'Espagne) a été mis sur pied. Les populaires, au prix actuel de 2,40 NF, reviendront à un taux bien inférieur puisqu'il sera demandé 30 NF pour 25 matches. Et il en sera de même pour toutes les autres places. : 80 NF pour 25 matches aux gradins à 5 NF, 100 NF pour 25 matches aux gradins à 6 NF, 120 NF pour 25 matches aux latérales à 7,50 NF, 200 NF aux tribunes centrales à 10 NF, 250 NF aux fauteuils numérotés et 500 NF à la tribune présidentielle. Un dépliant particulièrement explicite a été réalisé et sera distribué dans toutes les grosses firmes et usines de Lyon et de la région.

V.A. : Piumi en garantie

1° Une subvention municipale de 15 millions d'anciens francs a été accordée en juin dernier par la municipalité de Valenciennes au titre de l'année fiscale 1962. Elle ne peut utilisée (contrôles mensuels) que pour l'entretien des sections amateurs.

Par ailleurs, afin de permettre la remontée en Première Division, le Conseil a voté la saison dernière un prêt de 35 millions d'anciens francs remboursables en deux ans. Des garanties ont dû être fournies. C'est dans cet ordre d'idées que sous la pression de la municipalité (laquelle considère l'intéressé comme la garantie numéro un) Piumi n'a pas été transféré.

2° La subvention « amateurs » chevauche les deux saisons 1961-1962 et 1962-1963, donc pas de renouvellement. Et comme le prêt est prévu pour deux ans...

3° Location gratuite du terrain (un franc symbolique de paiement) par la municipalité et aide municipale pour son entretien.

4° Apparemment pas. Tout au plus, le club aura-t-il les coudées franches pour « faire des prix » pour les abonnements groupés : il envisage en effet d'intéresser les comités d'entreprise des nombreuses usines de la région.

ROUEN : Subvention et avantages

1° 20 millions.

2° M. Paturel espère que cette subvention sera renouvelée pour la prochaine saison, mais le Conseil municipal n'a encore pris aucune décision. Il ne peut se prononcer qu'en fin d'année.

3° Pas d'autre aide. Cependant, la ville, propriétaire du terrain, le loue au F.C. Rouen pour une somme minime. Le club, propriétaire des installations, en assure l'entretien, la ville prend à sa charge la construction des nouvelles tribunes qui doivent être mises en service pour la saison 63-64.

4° Pas de modification dans les conditions d'exploitation.

LIMOGES : une avance

1° Il est difficile d'en définir le montant exact. En 1960, le club a reçu une avance sur subventions de 22 millions correspondant au montant des frais de location.

2° Il est vraisemblable qu'une nouvelle avance lui sera accordée cette année par la municipalité.

3° Non.

4° Oui. Le club cherchera à procurer des avantages à des collectivités et aux particuliers grâce aux abonnements familiaux. Ce qui lui donnera un fond de clientèle, une recette assurée et payée d'avance, et un groupe de supporters assistant à tous les matches.

SAINT-ETIENNE : grosse subvention

1° 10 millions d'anciens francs.

2° Nous espérons qu'elle sera renouvelée et même qu'elle sera portée à 30 millions.

3° Non. Notre stade est privé et géré par une société financière qui nous le loue pour une somme très modique.

4° La nouvelle loi du non-partage des recettes n'entraînera pas de modification d'exploitation.

BORDEAUX : main dans la main avec la municipalité

1° Pas de subvention l'an dernier.

2° Pas de subvention cette année.

3° Prêt de la municipalité : 80 millions d'anciens francs (contre 30 millions l'an dernier). Il est remboursable à raison d'un prélèvement de 5 % sur les recettes (contre 7 % l'an passé).

4° Le partage des recettes a coûté l'an passé environ 8 millions à Bordeaux. Du fait de la montée (augmentation du prix des places et du nombre des spectateurs), les Girondins comptent sur un bénéfice de l'ordre de 15 millions.

LENS : les Houillères sont là

1° Montant de la subvention municipale accordée au R.C. Lens : saison dernière, 3 millions.

2° Cette subvention est renouvelée cette année.

3° Aucune autre aide de la part de cette municipalité. Terrains et installations appartiennent aux Houillères.

4° Pour ce qui touche les conditions d'exploitation, peu de modifications seront apportées. Les dirigeants du R.C. Lens tenteront d'obtenir une aide de l'important groupement commercial de la ville.

NANTES : déficit quand même

1° 32 millions (dont 25 « exceptionnels »).

2° La même subvention sera difficile à « soutirer » en raison des médiocres résultats d'ensemble de la saison passée. Ce n'est pourtant pas impossible, mais on n'attend pas une réponse des édiles nantais avant fin septembre ou même octobre.

3° Non. L'argent obtenu provient uniquement des avances consenties par certains membres du Comité.

4° Evidemment la nouvelle loi favorisera la trésorerie nantaise (environ 3 millions si les résultats sur les terrains sont honorables). Cela ne la renforcera pas (et de loin) malgré tout, aussi aucune modification dans les conditions d'exploitation.

MONACO : rien de changé

1° Le club n'a reçu aucune subvention municipale, mais la municipalité alloue gratuitement le terrain et s'occupe de tous les travaux à réaliser au stade.

2° Même faveur pour la saison prochaine.

3° S'il n'y a aucun accord passé avec la municipalité, du côté gouvernemental il existe un protocole et les conditions de la saison dernière seront renouvelées en 1962-1963. (La Principauté alloue en effet une très forte subvention à l'A.S. Monaco qui lui permettra malgré ses faibles recettes d'équilibrer son buget.)

4° Aucune modification en ce qui nous concerne. Entre ce que nous avons donné et ce que nous avons reçu, nous avons eu, la saison dernière, un découvert de 3 millions.

NICE : subvention espérée

1° Néant.

2° D'après les promesses faites, le Comité de l'O.G.C. Nice a l'espoir d'obtenir une subvention municipale de l'ordre de 10 à 15 millions.

3° Non, aucune aide. La location du terrain s'effectue selon un règlement de 10 % sur les recettes.

4° En principe, dans une ville comme Nice qui comprend plus de 300.000 habitants, si le spectacle s'améliorait, cette nouvelle loi devrait être bénéfique pour notre caisse.

NANCY : un prêt de dix ans

1° La municipalité subventionne les équipes amateurs : 500.000 anciens francs par an.

2° Oui, cette subvention sera renouvelée.

3° Un prêt municipal de 40 millions remboursable en dix ans a été consenti au F.C. Nancy.

4° Non, aucune modification.

REIMS : petite subvention

1° Subvention municipale accordée la saison dernière : 6 millions.

2° Cette subvention sera renouvelée la saison prochaine. Une promesse d'augmentation a été faite au Stade de Reims.

3° Pas d'autre aide, mais le Stade de Reims n'acquitte qu'une location très minime pour le terrain du stade municipal.

4° Pour l'instant, la nouvelle loi du non-partage des recettes n'entraînera aucune modification dans les conditions d'exploitation.

STRASBOURG : un gain de six millions

1° Montant de la subvention municipale accordée la saison dernière au R.C. Strasbourg : 70 millions d'anciens francs.

2° Cette subvention ne sera pas renouvelée.

3° Le R.C. Strasbourg ne bénéficie d'aucune autre aide et verse régulièrement sa location de terrain (5 %).

4° Le non-partage des recettes a permis la création d'une catégorie de membres donateurs, et cela sur toutes les places. Cette innovation n'eût pas été possible avec l'ancienne formule du partage des recettes.

TOULOUSE : sans inquiétude

1° Il n'y a jamais eu de subvention municipale.

2° Donc pas de renouvellement.

3° Pas de prêt municipal ni de location gratuite de terrain. La municipalité prélève sur les recettes le pourcentage représentant la location du terrain.

4° La nouvelle loi du non-partage des recettes n'entraînera aucune modification dans les conditions d'exploitation.

LE GARDIEN EN VACANCES

D'un but de football à un but de water-polo, il n'y a... qu'une brasse rapidement franchie par le gardien du R.C. Paris Jean Taillandier. Pendant les vacances, le water-polo est pour le gardien un entraînement utile et rafraîchissant. Photo REMY GIRON.

LE FOOTBALL FRANÇAIS CHERCHE FORTUNE

GRENOBLE : municipalité compréhensive

1° La municipalité grenobloise ne veut pas faire de folies mais elle alloue une subvention annuelle de 5 millions au club.

2° Cette subvention sera peut-être augmentée, en tout cas renouvelée.

3° Non.

4° La nouvelle loi n'entrainera aucune modification des conditions d'exploitation. Le F.C. Grenoble retirera du profit de la nouvelle loi. Il a en effet un public fidèle et passionné. Il est difficile de donner un chiffre, mais on peut évaluer à 5 à 10 millions son avantage financier.

LE HAVRE : aucune subvention

1° Néant.

2° Néant.

3° Pas de prêt financier. Seul le prêt gratuit du stade municipal.

4° Les conditions d'exploitation seront sensiblement les mêmes que les saisons précédentes.

SEDAN : seul contre tous

1° Aucune subvention municipale accordée la saison dernière par la municipalité.

2° Une subvention demandée par le club fut refusée cette saison par le Conseil municipal, ce qui provoqua une grosse émotion. Le club des supporters organisa une collecte et plusieurs millions ont déjà été collectés.

3° Le club a reçu dans le passé un prêt de sept millions d'anciens francs remboursable en quatre ans. D'autres capitaux ont été avancés pour des aménagements (tribunes, etc.). Le stade Emile-Albeau étant municipal, toutes ces installations demeurent la propriété de la ville. Le terrain est loué moyennent un prélèvement de 5 % sur les recettes.

4° La loi du non-partage des recettes ne peut guère entraîner de modifications profondes dans la gestion du club qui jusqu'alors eut le mérite de conserver des finances saines. Tout au plus, les dirigeants se verront-ils contraints de chercher à réaliser encore des économies.

LES OPINIONS SUR LA NOUVELLE LOI

La nouvelle loi du non-partage a suscité, avant et après son vote, des controverses. Il faut rappeler que cette loi sera en vigueur pour la saison 1962-1963, mais qu'il n'est pas certain qu'elle soit définitivement homologuée. Il était bon, à cet effet, de recueillir une gerbe d'opinions qui se rejoignent en général sur un point : chaque club sera mis devant ses responsabilités et ne devra compter que sur lui-même.

M. DOUMENG (Toulouse) : faire du spectacle

Pour certains clubs de ville de moindre importance, la nouvelle loi de répartition des recettes posera de délicats problèmes car le public ne procurera pas des ressources suffisantes pour une saine gestion. Par contre, je me montre personnellement assez satisfait de la formule car, à Toulouse, la clientèle du football reste suffisante. Avec une recette moyenne de trois millions d'anciens francs, la balance des comptes devrait être équilibrée. Je n'ignore pas malgré cela que pour retenir le public, il conviendra d'enregistrer des performances. C'est pourquoi Toulouse se renforcera sérieusement cette saison...

M. MARTINNE (Le Havre) : un sang nouveau

Le non-partage des recettes doit régénérer notre football car il va créer une émulation. Le H.A.C. va se tourner vers l'avenir : nous inviterons le personnel des usines, les enfants des écoles à venir gratuitement au stade. Cela n'améliorera pas sensiblement les recettes, mais nous permettra de jouer devant 15.000 spectateurs.

M. CHIARINY (Nîmes) : une bonne expérience

Je pense que l'expérience méritait d'être tentée. Chaque club va en effet être placé devant ses propres responsabilités et ne pourra compter que sur lui-même.

En ce qui nous concerne, nous allons nous organiser pour vivre en fonction de nos moyens.

Il est bon de remarquer toutefois que, pour le moment, le non-partage des recettes n'est prévu que pour la saison 1962-1963 à titre d'expérience.

Rien ne dit que celle-ci sera poursuivie. A mon avis, la meilleure formule consisterait au partage intégral des recettes de chaque match (50 % chacun) entre les deux clubs en présence.

Ainsi, les risques, comme les avantages, seraient partagés.

M. OUDART (Sedan) : contraire aux lois du sport

Au sujet du non-partage des recettes, il y a unanimité dans tout le comité de gestion pour estimer cette mesure absolument contraire aux lois du sport.

Pour prendre l'exemple de Sedan, un petit club d'une petite ville qui ne s'est imposé qu'à la force du poignet, on peut remarquer que l'équipe fait recette à l'extérieur. Voici les chiffres qui le prouvent :

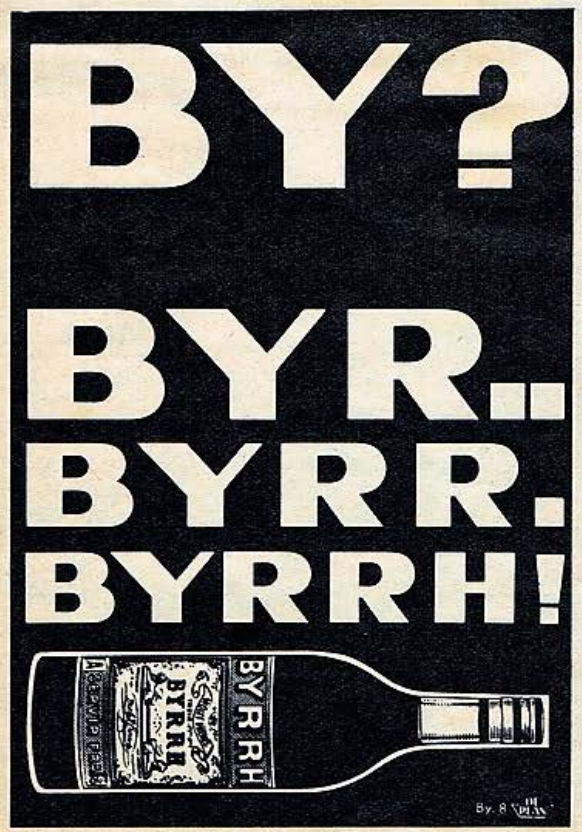
Recettes à Sedan : 38 millions 500.000 francs.

Recettes à l'extérieur : 71 millions 500.000 francs.

Sedan à l'affiche attire la foule. Alors ? Concluez !

M. GERMAIN (Reims) : une révision rapide

Le président du Stade de Reims, qui a voté le non-partage des recettes en pensant qu'il amènerait rapidement un assainissement du football français, est maintenant persuadé que ces nouvelles dispositions n'entraîneraient pas uniquement la disparition de très petits clubs professionnels. Bien



Football MAGAZINE PROPOSE

Avec cette nouvelle loi, le football français prend un grand virage qui peut le mener loin en avant, à condition que ses dirigeants fassent preuve de clairvoyance et de dynamisme. Il faut recréer, au sein du football pro, une ambiance et des centres d'intérêt. Il faut s'adapter à la vie moderne, au public et aux données locales. Il faut surtout gérer sainement les clubs et seule une clientèle stable peut en être le garant. Les dirigeants de clubs l'ont bien compris et se sont tournés vers l'étranger et l'Espagne pour voir dans quelle mesure le système des socios était viable en France.

Le football espagnol, portugais, sud-américain repose sur le régime des socios. Chaque club — condition de base — conserve sa recette. Le système est en vigueur depuis plus de cinquante ans (1902 pour le Real) et il donne satisfaction à tous.

EN ESPAGNE, les socios sont les piliers du club. Ils ont tous les droits et élisent en particulier le Comité directeur au cours de l'assemblée générale annuelle. Ils payent un droit d'entrée de 250 pesetas (2.000 anciens francs) puis versent chaque mois une cotisation de 25 pesetas (200 francs). En retour, le socio entre sur simple présentation de sa carte à tous les matches de Championnat de son club (sauf un), a un droit de regard sur le compte de gestion et surtout une voix au cours de l'assemblée générale. Il peut — c'est arrivé à Barcelone — forcer le président à se démettre de ses fonctions. Avantage pour le club : le Real, par exemple, avant chaque match et avant d'ouvrir ses guichets, est assuré de 50.000 spectateurs, ses 50.000 socios.

EN FRANCE, le système des socios a besoin d'aménagements. Un grand club comme Bordeaux a déjà ses abonnés, mais il ne veut à aucun prix entendre parler de socios, qui auraient un droit de regard sur le compte de gestion et pourraient à tout moment remettre en question l'édifice ratiemment bâti. Le spectateur français semble trop versatile et trop anarchique pour devenir le vrai « socio » espagnol : songez qu'un socio du Real, dénoncé pour avoir sifflé injustement son équipe, peut statutairement être rejeté du sein du club. Le socio doit défendre et aider son club, puisqu'il lui appartient.

Depuis le 24 juin 1962, pourtant, un club français a son organisation de « socios ». Il s'agit du **Red Star,** qui a accepté d'enthousiasme cette formule. Les socios audoniens auront plus tard un droit de regard sur les comptes : actuellement, il

d'autres sombreraient si le non-partage devait être maintenu. Pour M. Germain, la loi du non-partage devra être rapidement révisée.

M. ALBERT (Nice) : les mérites reconnus

Cette nouvelle loi devrait provoquer l'amélioration progressive du football dans les grandes villes. Par voie de conséquence, elle permettrait de donner une meilleure situation aux éléments les plus valables et, éventuellement, d'engager quelques vedettes étrangères.

M. ROMAGNAN (Monaco) : injuste et illogique

J'estime que lorsque nous jouons à l'extérieur, nous présentons une équipe de valeur qui contribue largement au spectacle et que nous devrions donc être intéressés aux bénéfices réalisés par les clubs parisiens, par exemple. Il est absolument injuste et illogique que nous soyons tellement défavorisés par rapport au club recevant dont nous servons grandement les intérêts.

M. DEWAILLY (Lens) : à voir

Certains clubs vont certainement être lésés, ils ne devraient toutefois pas être nombreux : les sondages opérés par la Ligue l'ont prouvé.

Pour ce qui nous concerne, avec notre moyenne de spectateurs ces dernières années (7.000 à 8.000), je ne pense pas que cette décision puisse peser sur notre trésorerie.

M. MARTIN (Bordeaux) : ne pas compter sur les autres

Notre déficit de gestion était de 20 millions la saison passée, mais notre budget devrait s'équilibrer rapidement. Nos recettes vont augmenter. Nos chances aussi, car nous désirons donner à Bordeaux une bonne équipe. Mais la possibilité de garder nos recettes doit nous permettre de compenser l'accroissement de nos charges que nous estimons devoir atteindre au total 7 millions par mois. Je pense que la nouvelle loi est logique, car elle obligera chaque club à compter sur lui-même et à vivre selon ses moyens.

M. DUPOND (Limoges) : les grands aideront les petits

J'ai été l'un des premiers à préconiser cette formule de non-partage, d'abord parce que c'était l'intérêt propre de mon club, ensuite parce qu'elle permettra aux clubs de la capitale de monter de grandes équipes et d'en faire bénéficier la province au cours de leurs déplacements.

M. BACHARZINA (V.A.) : les résultats commanderont

Pour M. Bacharzina, vice-président et grand argentier comme pour tous les observateurs, tout dépendra des résultats de l'équipe. Si l'équipe marche, le club, sans pour autant prétendre rivaliser avec Marseille ou Bordeaux, bénéficiera de recettes substantielles, car l'importance de l'arrondissement (près de 400.000 âmes) et son caractère sportif offrent un intéressant champ de prospection.

M. GIRARD (Rennes) : prendre ses responsabilités

La fidélité du public est avant tout fonction de la qualité du jeu pratiqué et des résultats qui en découlent. La nouvelle réglementation ne peut qu'inciter les dirigeants à tenter d'améliorer la valeur de leur équipe.

M. KLES (Lille) : peut-être

A l'époque du grand L.O.S.C., ces nouvelles dispositions nous auraient sans aucun doute été préjudiciables. Mais ce n'est plus le cas. Je pense au contraire que si nous parvenons à obtenir d'excellents résultats en début de saison, si nous savons nous maintenir en assez bonne position, la nouvelle réglementation pourrait finalement se révéler bénéfique. Tout au moins en ce qui nous concerne.

M. ZARAYA (Marseille) : aux portes de la prospérité

M. Zaraya pense en toute logique qu'avec la nouvelle législation, un O.M. jouant un rôle intéressant en Première Division verrait s'ouvrir devant lui une période de grande prospérité. Mais il lui faudrait les quelques dizaines de millions nécessaires au renforcement de l'équipe (en argent frais). Sans cela, tout serait remis en question et le club se remettrait difficilement d'une nouvelle descente en Division II.

M. MAILLET (Lyon) : regroupement des valeurs

Je suis peut-être égoïste, mais cette formule ne peut que favoriser les grandes villes et les grands centres... donc Lyon. Par-là même, elle doit permettre un regroupement des joueurs de valeur... la mise sur pied de belles équipes et le retour à un spectacle de qualité.

Sur le plan lyonnais, nous allons nous efforcer, par un système d'abonnements, de créer un mouvement de masse... et cet appoint d'argent pourra alors nous permettre de mettre enfin sur pied la grande formation qu'une ville de l'importance de Lyon mérite.

LES ENTREPRISES A L'AIDE DU FOOTBALL PRO

M. Domenech

M. Nocturne

M. Barnerias

faut laisser le mouvement se lancer. Quoi qu'il en soit, dès la saison prochaine, un socio du Red Star pourra, pour 100 NF, assister à toutes les rencontres de Championnat dans la tribune principale et, pour 50 NF, dans la tribune centrale opposée. D'autres clubs, Bordeaux, Grenoble, Le Havre, Rouen etc. auront des abonnés mais aux droits moins étendus.

Les mouvements de socios ou d'abonnés sont-ils suffisants pour rendre au football français une clientèle fidèle ? Ce n'est pas certain. C'est pourquoi « **Football Magazine** » a provoqué une réunion entre plusieurs chefs d'entreprise pour savoir dans quelle mesure leurs comités d'entreprise seraient intéressés par un certain nombre d'abonnements non nominatifs dont ils pourraient faire bénéficier leur personnel ou les enfants de leur personnel. Le but de « **Football Magazine** » n'étant pas d'obtenir des opinions individuelles mais d'effectuer un sondage parmi des « patrons » sportifs et intéressés. Comme vous allez le voir, cette idée fait du chemin et mérite une attention certaine.

M. Barnerias (Laboratoires Roussel). — Chez nous, nous avons fait l'expérience des abonnements aux Concerts Lamoureux. Nous avons souscrit dix abonnements qui ont été distribués à des personnes qui, vis-à-vis de l'entreprise, rendent des services. Je dois dire que cette initiative a reçu un très bon accueil. Nous avons opté pour une formule souple pour la saison d'automne et de printemps.

M. Nocturne (directeur adjoint aux relations sociales d'Esso Standard). — Dans ce projet, il faut abandonner l'idée de mécénat. Il n'y a rien de plus mauvais. Il faut simplement donner à notre personnel la possibilité d'aller au football dans des conditions financières plus avantageuses.

M. Domenech (directeur général des Vêtements Thiery). — C'est le comité d'entreprise qui doit prendre l'initiative de ces abonnements, non le directeur de la firme qui, s'il n'est pas lui-même sportif, ne sera pas intéressé par ce projet.

M. Barnerias. — Le club sportif de l'entreprise peut être intéressé par ces questions.

M. Nocturne. — Il faut absolument éviter de faire cadeau intégralement des billets. Dans notre société, il y a des œuvres les plus diverses et nous nous organisons de sorte qu'il reste toujours quelque chose à la charge de l'intéressé. Du fait de participer pécuniairement à cette entreprise, ils lui prêtent plus d'intérêt.

Dans notre société, bien sûr, il y a un comité d'entreprise qui groupe plusieurs comités. Je vous assure que nous insistons pour que les réunions aient lieu. Tous les comités que nous groupons sont sur pied et fonctionnent. Je suis depuis vingt-neuf ans à Esso et j'ai toujours connu un club sportif. Le club vit toujours. Il groupe 50 % des membres de son conseil. Les autres sont élus par les membres du club. Les sections y sont nombreuses : le football, les boules, les sections artistiques et philatéliques.

Je crois que dans une entreprise comme la nôtre où, déjà, notre club, pour certains matches, a quelques facilités, une idée comme celle de « **Football Magazine** » pourrait s'insérer dans notre organisation et pourrait fonctionner sans difficulté. Je ne pense pas qu'il y ait de gros problèmes. Nous avons évidemment les installations de Port-Jérôme et le stade de Rueil qui facilitent nos relations avec le sport professionnel.

M. Barnerias. — Chez nous, les gens nous ont dit que s'ils n'avaient pas eu la possibilité d'avoir des places par notre intermédiaire ils ne seraient pas allés aux Concerts Lamoureux.

Il faut donc amener au football des gens qui ne sont pas des habitués du football. Deux difficultés auxquelles nous allons nous heurter, c'est de fixer le chiffre des abonnements au sein de l'entreprise : ni trop ni trop peu.

Je crois qu'il faudrait demander aux clubs la possibilité de modifier les chiffres de notre abonnement au moins pendant les deux premières années.

M. Domenech. — Il faut qu'il y ait quelque chose d'officiel entre les clubs et l'entreprise, c'est-à-dire une sorte de contrat.

M. Nocturne. — Nous avons par exemple un certain nombre de clubs : le Racing, le Stade. Chacun de ces clubs passera des contrats avec A, B ou C. J'aurai donc la possibilité, pour les matches joués avec le Racing, de faire une sélection parmi les matches qu'il disputera.

M. Nocturne. — Je crois que pour amorcer l'affaire il faut s'axer sur un nombre de places fixe. Puis avec le temps, il y a des arrangements qui se feront. Il faut toujours savoir ménager les bons clients. Les entreprises devront avoir un tarif préférentiel avec des places, toujours les mêmes, attribuées à telle ou telle entreprise. C'est un problème à traiter avec la Fédération ou avec la Ligue. Mais les représentants du Groupement ont des représentants à la Fédération et c'est eux qui pourront défendre leurs clients.

M. Domenech. — Je crois que pour alimenter l'intérêt des Comités d'entreprise il faut quelque chose qui les excite. Mais je suis persuadé qu'il faut aussi un « patron » qui pousse à la roue. Dans l'ensemble, l'idée est très satisfaisante.

M. Nocturne. — J'ai l'impression que si quelques clubs sont décidés, c'est décisif pour la suite de l'idée. Maintenant que « **Football Magazine** » a lancé cette opération, il faudra faire connaître cette idée dans d'autres entreprises, par l'intermédiaire des journaux d'entreprises qui sont expédiés dans les familles, et à l'extérieur à d'autres entreprises. Nous établissons avec ces journaux un service d'échanges avec les autres firmes, Pechiney par exemple.

L'idée étant lancée, « **L'Equipe** », « **France Football** » et « **Football Magazine** » vont poursuivre l'enquête, consulter les comités d'entreprise et aussi les clubs pros. Nous pouvons dire déjà que plusieurs clubs pros sont très favorables à cette formule. Les quelques représentants de comités d'entreprise que nous avons déjà consultés ont semblé eux aussi séduits. Nous avons lancé l'idée. C'est aux parties intéressées d'entrer en contact maintenant et de réaliser une entente qui ne peut que leur être bénéfique.

61-62 : SPECTATEURS PLUS NOMBREUX

En 59-60, 5.002.612 spectateurs avaient assisté au Championnat de France professionnel (Divisions I et II).

En 60-61, 4.693.958 seulement (diminution de 308.654).

En 61-62, 4.854.034 (augmentation de 160.076 sur 60-61).

LES ROY A EDEN-ROC

Le football au pays des milliardaires : pour le mariage de Serge Roy à Eden-Roc.

PHOTO ROLAND GOTA

CAI CAI

MARIONS-NOUS !

LES SAUVAGE EN ITALIE

Paul Sauvage a épousé à Gensac (Gironde) Nicole Coustou, sœur de l'international junior de Bergerac. Tous deux sont ensuite partis pour l'Italie (photo Yvan).

Une épidémie de mariages s'est abattue sur le football français pendant l'intersaison. Profitant des vacances, nos joueurs pros ont pris femme. Ainsi ont-ils pu concilier voyage de noces et tourisme.

LES ROY A EDEN ROC Serge et Dany Roy dansant la valse du bonheur dans le cadre enchanteur d'Eden Roc.

LES MULLER EN ESPAGNE

Lucien Muller a épousé, à Reims, Anne-Marie Heintz. Puis les futurs Madrilènes sont partis... pour l'Espagne. Ils seront ainsi à pied d'œuvre pour le départ de la saison (photo Daniel Blondy).

LA Coupe de Grèce a déchaîné les passions cette année. La finale, opposant Panathinaikos (le champion) et Olympiakos, dans le stadium d'Athènes, a tourné au vinaigre. Après trois heures trente de jeu, les deux équipes n'avaient pu se départager (0-0). Excédés par le mauvais spectacle qui leur était fourni, mécontents des nombreux arrêts de jeu et des décisions prises par l'arbitre (un Suisse), échauffés peut-être aussi par le soleil torride, les quarante mille spectateurs se mirent en colère et lancèrent sur le terrain toutes les bouteilles qu'ils avaient vidées pendant 210 minutes. La police fut obligée d'intervenir et de lancer des grenades lacrymogènes pour calmer le public. Le match ne reprit pas et il ne resta plus aux supporters des deux équipes que leurs yeux pour pleurer...

(PHOTOS AGIP.)

DU

Ci-dessus, à gauche, un match où l'engagement ne fut pas un vain mot !...

Ci-dessus, à droite, le verre blanc, paraît-il, porte bonheur !...

Ci-contre, à gauche, un footballeur qui se transforme en orateur et qui tente de calmer la foule.

Ci-contre, à droite, une fumée épaisse qui va en faire pleurer plus d'un...

RIFIFI A ATHENES

REAL ET REIMS PREMIERS D'EUROPE

PAR LOUIS NAVILLE

ZURICH. — « Sport » de Zurich a établi un classement européen en tenant compte uniquement des matches de Coupe d'Europe interclubs, disputés entre 1955 et 1962. Ce classement est évidemment favorable à l'Espagne grâce à l'extraordinaire palmarès du Real Madrid. Mais il est également flatteur pour le football français classé second. Le Portugal, malgré les deux succès de Benfica, n'est que huitième :

	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Pts
1. Espagne	89	58	12	19	240	112	128
2. France	38	21	4	13	90	52	46
3. Italie	38	19	8	11	79	54	46
4. All. de l'Ouest	39	19	8	12	91	71	46
5. Angleterre	36	17	6	13	84	61	40
6. Ecosse	32	16	2	14	59	64	34
7. Autriche	35	13	7	15	59	61	33
8. Portugal	30	14	4	12	69	53	32
9. Tchécoslovaq.	24	11	5	8	45	47	27
10. Hongrie	26	11	5	10	60	52	27
11. Suisse	25	10	6	9	43	45	26
12. Yougoslavie	26	9	7	10	52	46	25
13. Suède	26	8	5	13	36	48	21
14. Allem. Est	22	8	4	10	35	32	20
15. Danemark	23	8	4	11	41	49	20
16. Hollande	22	8	3	11	43	46	19
17. Belgique	24	9	—	15	36	61	18
18. Bulgarie	17	5	3	9	33	38	13
19. Pologne	15	5	2	8	18	40	12
20. Turquie	13	4	2	7	14	25	10
21. Roumanie	14	4	2	8	19	33	10
22. Luxembourg	16	3	—	13	21	27	6
23. Grèce	6	—	3	3	5	9	3
24. Norvège	6	1	1	4	5	11	3
25. Irlande du Nord	8	1	1	6	6	26	3
26. Sarre	2	1	—	1	5	7	2
27. Irlande	10	—	1	9	9	44	1
28. Malte	2	—	—	2	1	7	0
29. Finlande	6	—	—	6	3	19	0

TORINO A ÉMU LE GOUVERNEMENT

ROME. — Le gouvernement italien s'est ému des mœurs des clubs italiens. C'est l'affaire Baker-Law qui a tout déclenché. Ces deux joueurs britanniques, acquis par Torino pour 2.300.000 NF l'année dernière, ont été cédés cet été pour 2.600.000 NF. Ce n'est pas tant le bénéfice réalisé par Torino qui inquiète le gouvernement, mais la façon dont se sont passées les choses. Après avoir clamé que Law et Baker se tenaient comme des « voyous », les dirigeants turinois ont trouvé quand même le moyen d'augmenter leur valeur marchande.

Il semble qu'une démarche de la Football League auprès de la Fédération italienne soit à l'origine de cette affaire qui peut provoquer, au cours des mois à venir, une nouvelle fermeture des frontières transalpines. En effet, plusieurs personnalités se sont émues des résultats déplorables des équipes nationales italiennes envahies d' « étrangers ».

Les puissants clubs italiens ont quelques mois devant eux pour trouver une parade à cette nouvelle menace.

VIVE INDEPENDIENTE !

BUENOS AIRES. — Independiente est le meilleur club argentin de tous les temps : c'est du moins ce que prétendent ses supporters qui ont établi l'histoire de trente ans de football professionnel en Argentine. C'est en additionnant les résultats obtenus chaque saison par les cinq grands clubs de Buenos Aires qu'ils sont parvenus à ce résultat :

	J.	G.	N.	P.	Pts
1. Independiente	315	138	72	105	348
2. River Plate	315	131	83	101	345
3. Racing	315	131	71	113	333
4. San Lorenzo	315	119	83	113	321
5. Boca Juniors	315	121	71	123	313
6. Huracan	315	80	70	165	230

A titre documentaire, il est fort intéressant de connaître le palmarès des principaux classiques du Championnat argentin :

	J.	G.	N.	P.
River Plate - Boca Juniors	63	25	13	25
River Plate - Independiente	63	29	13	21
River Plate - Racing	63	29	16	18
Independiente - Racing	63	22	15	26
Independiente - Boca Juniors	63	29	18	16
Racing - Boca Juniors	63	24	9	30
River Plate - Huracan	63	27	22	14
River Plate - San Lorenzo	63	21	19	23
Independiente - San Lorenzo	63	29	18	16
Independiente - Huracan	63	37	8	18
Racing - Huracan	63	36	12	15
Racing - San Lorenzo	63	27	19	17
Boca Juniors - San Lorenzo	63	20	15	28
Boca Juniors - Huracan	63	30	16	17
San Lorenzo - Huracan	63	35	12	16

CHINE : TOUT POUR L'ATTAQUE

PEKIN. — La Fédération chinoise a repoussé un projet ayant pour but de désigner, en cas d'égalité de points, le club champion à l'average. La formule actuelle — l'équipe championne est celle qui, en cas d'ex aequo a gagné le plus de matches et marqué le plus de buts — a considérablement aidé le football chinois à progresser. Alors que partout, dans le monde, les méthodes défensives ont le plus de succès, en Chine tous les efforts des entraîneurs portent sur l'attaque. La popularité du football est telle que les stades, même le stade des travailleurs à Pékin (100.000 places), sont trop petits. Selon les techniciens hongrois qui sont à la base de cette foudroyante réussite, le football chinois jouera un rôle primordial d'ici deux ou trois ans.

N.D.L.R. — Si ce règlement était appliqué en France, le Racing Club de Paris serait champion de France 1962, son attaque ayant marqué trois buts de plus que celle de Reims.

DANGER POUR LES CHAMPIONS OLYMPIQUES

BELGRADE. — La décision de la fédération yougoslave de faire bénéficier ses joueurs des assurances sociales, de la retraite et d'indemnités de toutes sortes, empêchera-t-elle les champions olympiques de football de défendre leur titre en 1964 à Tokyo ? Bien que la fédération yougoslave ait publiquement annoncé que ses joueurs ne peuvent être considérés comme professionnels malgré les indemnités qui leur seront désormais accordées — ils doivent, paraît-il, exercer un autre métier — il n'est pas impossible que la F.I.F.A. intervienne dans un sens opposé. Celle-ci cependant aura beaucoup de mal à faire comprendre aux Yougoslaves que leurs demi-professionnels n'ont pas plus le droit que les demi-professionnels belges ou suisses de se rendre à Tokyo.

FOOTBALL SUR QUATRE ROUES

MODENE. — Enzo Ferrari, le célèbre constructeur des bolides Ferrari, flirte avec le football. En effet, à la suite de la décision du club de Modène de se transformer en société anonyme, Enzo Ferrari a acheté le plus grand nombre d'actions. De ce fait, il a été élu président du Modène Football Club. Son ambition est de faire de Modène un des plus grands clubs italiens. C'est la raison pour laquelle il a fait engager l'international allemand Bruells et cinq joueurs italiens pour une somme supérieure, paraît-il, à deux millions de nouveaux francs.

On dit même, mais Enzo Ferrari ne l'a pas confirmé, que le célèbre constructeur offrirait une voiture à chacun de ses joueurs s'ils deviennent un jour champions d'Italie.

RETOUR AU PAYS

Les deux Anglais du Torino ont réintégré leurs pénates : Law (à gauche) jouera à Manchester United pour un transfert record de 150 millions d'A.F. ; Baker portera les couleurs d'Arsenal.

UNE FINALE REPORTÉE

MOSCOU. — Pour la première fois dans l'histoire du football soviétique, la finale de la Coupe d'U.R.S.S. ne clôturera pas la saison. A la suite d'une décision de la Fédération, cette finale aura lieu désormais le 11 août, journée consacrée à la gloire des sportifs.

SUR LES TRACES DE POTTIER

LA CHAUX-DE-FONDS. — La réussite de Philippe Pottier au Stade Français coûte cher au Football Club de La Chaux-de-Fonds, son ancien club. En effet, tous les recruteurs ont, depuis, les regards fixés sur le club de la capitale de l'horlogerie. C'est ainsi que Kurt Sommerlatt s'est vu offrir un contrat par Karlsruhe et que l'avant centre Frigerio (le fils de l'ancien attaquant du Havre) a été engagé par Lausanne Sport, entraîné désormais par le Français Jean Luciano. En revanche, La Chaux-de-Fonds a réussi à conserver ses avants Bertschi et Eichmann, convoités respectivement par Reims et Lyon.

L'AMÉRIQUE AVANT L'EUROPE

SANTIAGO. — A l'issue du septième Championnat du monde, disputé au Chili, l'Amérique a pris l'avantage sur l'Europe, non seulement pour le nombre de titres (Uruguay 2, Brésil 2, contre Italie 2 et Allemagne 1), mais aussi et surtout pour le nombre de victoires des équipes américaines contre des équipes européennes.

Depuis 1930, en effet, 76 rencontres ont mis aux prises, pour le compte du Championnat du monde, des sélections américaines et européennes. En voici le palmarès :

	M.	V.	N.	D.	%
Brésil	23	14	5	4	71,74
Chili	8	5	0	3	62,50
Uruguay	11	6	1	4	59,08
Paraguay	6	2	2	2	50
Etats-Unis	4	2	0	2	50
Cuba	3	1	1	1	50
Argentine	8	3	1	4	43,75
Colombie	2	0	1	1	25
Mexique	9	1	1	7	16,66
Pérou	1	0	0	1	0
Bolivie	1	0	0	1	0
Total	76	34	12	30	52,56

Ainsi, c'est le Brésil qui fait pencher la balance en faveur de l'Amérique.

Du côté européen, ce sont l'Allemagne, la Hongrie et l'Italie qui ont obtenu les meilleurs résultats. La France a un classement honorable :

	M.	V.	N.	D.	%
Allemagne	2	2	0	0	100
Hongrie	4	3	1	0	87,50
Italie	4	3	0	1	75
Espagne	7	4	1	2	64,26
Yougoslavie	10	5	2	3	60
France	6	3	0	3	50
Suisse	3	1	1	1	50
Autriche	2	1	0	1	50
Suède	8	3	1	4	43,75
Angleterre	6	2	1	3	41,66
U.R.S.S.	4	1	1	2	37,50
Roumanie	4	1	1	2	37,50
Tchécoslovaquie	7	1	2	4	28,56
Pays de Galles	2	0	1	1	25
Belgique	1	0	0	1	0
Ecosse	1	0	0	1	0
Bulgarie	1	0	0	1	0
Irlande du Nord	1	0	0	1	0
Pologne	1	0	0	1	0
Total	76	30	12	34	47,44

POUR AVOIR JOHN

LEEDS. — *Harry Reynolds, le président de Leeds United, a décidé d'augmenter de 4 NF le prix des places pour pouvoir acquérir John Charles, le colosse de la Juventus de Turin. Leeds United, en effet, n'a pas les 800.000 NF nécessaires au retour de son ancien joueur. « Avec l'aide du public, dit Harry Reynolds, nous pouvons toutefois y parvenir. Il suffit pour cela que 200.000 personnes viennent le plus rapidement possible applaudir John Charles et nous encourager. Après quoi le prix des places retrouvera son chiffre normal. »*

C'est une méthode comme une autre pour ne pas s'endetter.

JOSÉ S'ENRICHIT

MILAN. — Pour résigner son contrat à Milan A.C., l'efficace avant centre italo - brésilien José Altafini avait exigé une prime exceptionnelle de deux cent cinquante mille nouveaux francs. Le comble de l'histoire, c'est qu'il les a obtenus.

PANIQUE A CHELMSFORD

CHELMSFORD. — Chelmsford City a jeté la panique dans le football anglais. A la suite du refus de la Football League de l'admettre parmi les 92 clubs, Chelmsford City a contre-attaqué en engageant sept professionnels de la Football League, dont l'international Bob Mason, l'intérieur gauche de Wolverhampton Wanderers. N'étant pas membre de la Football League, Chelmsford City n'a évidemment payé aucun transfert pour obtenir les services de ces joueurs. La Football League estime à 750.000 NF la perte de ses membres, le seul Mason étant coté à 350.000 nouveaux francs par Wolverhampton Wanderers.

M. Len Menhinick, le secrétaire de Chelmsford City a cependant rassuré Wolverhampton : « Si, en 1963, la Football League nous admet parmi ses membres, nous vous paierons aussitôt le transfert de Mason. »

Il est probable que Chelmsford City, grâce à ce coup de Bourse, obtiendra gain de cause l'année prochaine. Il reste à savoir si d'autres clubs n'emploieront pas, à l'avenir, l'astucieuse méthode de M. Len Menhinick.

MONSIEUR "QUATRE-VINGT"

RIO DE JANEIRO. — A l'issue du Championnat du monde, la Fédération brésilienne a offert un souvenir à Nilton Santos, l'arrière gauche de l'équipe championne du monde, qui a disputé, le 17 juin à Santiago, son 80e match international.

Nilton Santos, qui a obtenu sa première sélection en avril 1949, pense que Pelé, s'il ne s'expatrie pas, battra son record. Pelé, qui n'a que 21 ans, a déjà disputé 34 rencontres internationales au cours desquelles il a marqué 38 buts. Il est déjà le joueur le plus efficace de toute l'histoire du football brésilien.

DES VOITURES POUR LES HÉROS

RIO DE JANEIRO. — Les champions du monde, accueillis triomphalement (notre photo), ont été couverts de cadeaux à leur retour au Brésil. Ils ont notamment reçu 34 voitures à se partager entre les 22 sélectionnés.

LA FRANCHISE DE PACHIN

MADRID. — La déclaration qui a le plus étonné les Espagnols à la suite du décevant Championnat du monde de leur équipe nationale est celle qu'a faite Pachin, le demi gauche du Real Madrid : « Tout le monde croit que le coupable de nos défaites est Herrera. Or s'il y en a un qui ne soit pas coupable dans cette affaire, c'est bien lui. » Pour Pachin, le véritable responsable de la faillite a été le sélectionneur Don Pablo Coronado.

UN CLUB U.R.S.S.

MOSCOU. — Il est fortement question de créer un nouveau club afin que se trouvent réunis de façon permanente les meilleurs joueurs soviétiques. Ce serait, pensent les techniciens russes, la meilleure façon de préparer le Championnat du monde 1966. Le brutal échec enregistré au Chili a été assez rudement ressenti à Moscou où l'on emploiera tous les moyens pour se réhabiliter en 1966.

VALSE VIENNOISE

VIENNE. — Le Rapid et l'Admira se disputent la signature du gardien de but hongrois Grosics. Agé de 36 ans et comptant 89 sélections, Grosics espère obtenir l'autorisation de la Fédération hongroise de s'expatrier pour un an ou deux, dans les mêmes conditions que Hidegkuti.

LE "PRUSSIEN"

TURIN. — Paulo Amaral, l'entraîneur de l'équipe nationale brésilienne, championne du monde 1962, est le nouveau directeur technique de la Juventus de Turin. Les joueurs italiens sont prévenus : à Botafogo, son club précédent, Gorrincha et Didi l'appelaient « le Prussien » en raison de sa sévérité en matière de discipline.

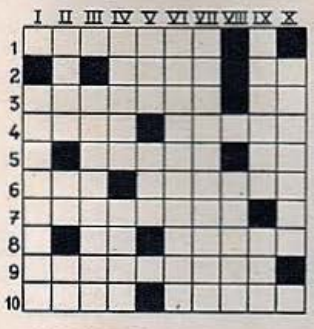
UN NOUVEL AILIER AU REAL ?

Pour le reporter de « Football Magazine », Michel Jazy, recordman du monde des 2.000 et 3.000 mètres et footballeur de talent à ses moments perdus (il n'est ou sport, comme cadet du Stade Français), a endossé le tenue du Real Madrid.

(PHOTO ROBERT LEGROS.)

LES JEUX DE Football MAGAZINE

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT. — 1. A ouvert la voie à la Tchécoslovaquie pour la finale de la Coupe du monde. — 2. Dans un certain sens, Amarildo n'en manque pas ; note inversée. — 3. En football, les défenseurs n'en ont pas besoin ; encadrent un gardien international mexicain. — 4. C'est une ouverture, mais pas en football ; celle des efforts fournis par Kvasniak fut, en finale de Coupe, considérable. — 5. M. Latychev n'eut pas à le faire, en finale à Santiago ; en pleine frappe. — 6. Un « nouveau Carnaval » y a accueilli les vainqueurs du Chili ; son efficacité fit merveille devant la Bulgarie. — 7. Qualifie un style dominateur. — 8. C'était le groupe d'Arica ; la Coupe du monde en a fait couler. — 9. Plus connu sous le nom de Garrincha (2 mots). — 10. Anagramme d'un ailier chilien ; cet international fit les beaux jours de Nancy, du Stade, de Roubaix et de Strasbourg.

VERTICALEMENT. — I. Fut le meilleur Brésilien de la finale au Chili. — II. Celle du jeu à ses limites ; note inversée ; ce que représente le gain d'une finale de Coupe. — III. A sauvé l'honneur tchèque face au Brésil. — IV. L'U.R.S.S. a trouvé un « os » sur la sienne ; cardinaux. — V. Elément ; département. — VI. Ont conservé un titre envié. — VII. Albert Batteux a jugé que sa tâche, à Reims, l'était suffisamment. — VIII. Dans un certain sens, la Coupe du monde fait beaucoup d'effet sur lui. — IX. Fut le meilleur défenseur des champions du monde ; si on y met de l'ordre, on le considère en Grande-Bretagne. — X. Le Brésil est parvenu à garder le sien.

LE JEU DES ECUSSONS

Etes-vous capable de donner en dix secondes le nom du club français à qui appartient cet écusson ?

PUZZLE - PORTRAIT

Ce puzzle contient les éléments qui doivent vous permettre de reconstituer le portrait d'un international français. Pour vous aider : il a fait beaucoup parler de lui la saison dernière.

LE JEU DES ERREURS

Sept erreurs se sont glissées dans le dessin n° 2 de notre ami Dero. A vous de les retrouver !

CONNAISSEZ-VOUS LE RÈGLEMENT ?

1. Un capitaine d'équipe ordonne à un de ses joueurs de quitter le terrain. Ledit joueur obéit. L'arbitre peut-il s'opposer à son départ ?

2. Lors d'un corner, l'arbitre, mal placé, reçoit le ballon sur le bras et le fait dévier, alors que le ballon entrait sûrement dans le but. Comment agira l'arbitre ?

3. Un gardien de but est-il autorisé à faire une rentrée de touche ?

SOLUTION DES JEUX

SOLUTION DES MOTS CROISÉS

HORIZONTALEMENT. — 1. Kodraba. — 2. oib (bio) ; si. — 3. Armures ; le (Carbajal). — 4. Mea ; somme. — 5. Sdvir ; op. — 6. Rio ; Albert. — 7. Impérial. — 8. Un ; encre. — 9. Dos Santos. — 10. orto (Toro) ; Séséa.

VERTICALEMENT. — 1. Amarildo. — 11. Aire ; im (mi) ; or. — III. Masopust. — IV. Route ; ENSO. — V. Air ; Var. — VI. Brésiliens. — VII. Abstrabante. — VIII. eices (socle). — IX. Gilmar ; rai (Sir). — X. Sceptre.

PUZZLE - PORTRAIT

Vous avez reconnu Jean-Claude Piumi, le Valenciennois, international 62.

CONNAISSEZ-VOUS LE RÈGLEMENT ?

1. L'arbitre ne peut empêcher un joueur de quitter le terrain.

2. Laisser le jeu se dérouler.

3. Bien qu'un gardien de but soit punissable d'un coup franc direct s'il joue le ballon avec les mains en dehors de la surface de réparation, le gardien est néanmoins habilité à opérer une rentrée de touche.

(Ces colles sont tirées du livre « L'Arbitre », de M. Lucien Leclercq.)

LE JEU DES ECUSSONS

Cet écusson appartient à l'AS Aixoise.

JEU DES ERREURS

Les sept erreurs sont les suivantes :

1) Le 3e spectateur en partant de la gauche a un ruban à son chapeau.

2) Le 4e porte un parapluie à manche ouvragé.

3) La hampe du drapeau de touche est plus courte.

4) Le spectateur au parapluie porte un nœud papillon noir.

5) Le bas du footballeur de gauche est presque complètement rayé.

6) La ligne de touche est continuée.

7) Le côté droit de la veste du juge de touche est plus long.

I.N.P., 66, rue Kléber, LEVALLOIS.

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES
MARQUIS DE
MONTESQUIOU
ARMAGNAC
COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ
PORTO RÉAL
VABÉ
VIN DOUX NATUREL
ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE
L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football